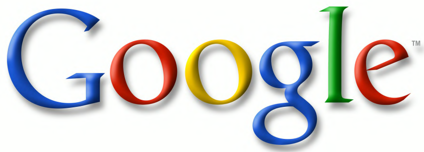



THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
1817





LES
HOMMES JUGÉS PAR LES FEMMES.

Bruxelles. — Imprimerie de E. Guyot, rue de Schaerbeek, 12.

Louis-Julien LARCHER ET P.-J. MARTIN.

LES HOMMES JUGÉS PAR LES FEMMES.



BRUXELLES
EDITION HETZEL
LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE J. ROZEZ,
Rue de la Madeleine, 87.

1858

LES HOMMES

JUGÉS PAR LES FEMMES.

PRÉLIMINAIRES.

La femme connaît mieux l'homme que l'homme ne connaît la femme. L'amour ayant été, chez tous les peuples, la principale, presque l'unique affaire du sexe faible, il n'est pas étonnant qu'il y ait porté toute son intelligence et ce merveilleux don d'observation qui lui est propre. Là où les hommes, fatigués d'agir au dehors, ont cherché l'oubli des choses, les femmes en ont cherché l'explication. Elles se sont plu à surprendre, dans l'ivresse des sens et de la raison, le secret de la nature masculine, parce que de ce secret dépendait souvent toute leur destinée. Il y a eu toujours jusqu'ici, il y aura longtemps encore un peu de Dalila dans chaque femme. (Madame d'Agout.)

*

La plupart des hommes se ressemblent, non pas dans ce qu'ils font, mais dans ce qu'ils peuvent faire. (Madame de Stael.)

*

Un jour, dans le salon de madame du Deffant, les philosophes, les poëtes, les hommes les plus spirituels du XVIIIe siècle raisonnaient à perte de vue sur la nature de l'homme. L'homme est ceci! L'homme est cela! Non, il est autre chose! Chacun donnait sa définition et l'appuyait d'arguments plus ou moins solides. Au milieu de la discussion, au moment où elle avait atteint sa plus grande solennité : « L'homme, dit en souriant la maîtresse de la maison, voulez-vous que je vous le dise net? c'est un gros ingrat! »

*

Le roman et l'histoire nous peignent les hommes; et leurs portraits ne sont guère plus fidèles dans l'un que dans l'autre. (Madame DU DEFFANT.)

*

Les hommes sont bien différents des statues : la distance de celles-ci les rapetisse; et c'est l'approche des autres qui les réduit presque à rien. (Madame DU DEFFANT.)

*

Les hommes ne sont jamais aussi bons ou aussi méchants que nous les jugeons d'après nos sympathies ou nos colères. (Madame CAROLINE ANGEBERT.)

*

Les hommes sont les mêmes par tout pays quant au fond. Ils ont les mêmes vices et les mêmes passions. Ce n'est que par la forme qu'ils varient, selon la différence des climats, des mœurs et de l'éducation; semblables aux chiens de différentes espèces qui ont toujours les mêmes inclinations, soit qu'ils aient les oreilles plus ou moins longues, ou le poil plus ou moins ras. (Madame D'ARCONVILLE.)

*

Les hommes sont, plus que les femmes, disposés à agir et à

penser comme s'ils avaient été créés pour n'exister que pour et par eux-mêmes. Ils sont par eux-mêmes l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. (Madame Ellis.)

*

C'est une erreur de croire que l'homme naisse entièrement bon, comme c'est une erreur de croire qu'il puisse naître entièrement mauvais. Il ne faut l'abandonner ni à ses bons penchants présumés, ni à ses vices même reconnus. La bonté native, les germes des meilleures qualités peuvent, il est vrai, être étouffés par des circonstances extérieures et faute de soins; mais les mauvais penchants aussi peuvent être corrigés et redressés. (Mademoiselle Fanny Maréchal.)

*

Quand on observe la plupart des hommes, on sent qu'ils ne sont pas ce qu'ils auraient pu devenir. Ont-ils des qualités éminentes, nous leur voyons avec d'autant plus de peine certains défauts qui forment avec celles-ci un contraste choquant, et qui semblent appartenir moins essentiellement au fond même du caractère. Le mot *quel dommage!* nous échappe en parlant de ceux que nous admirons le plus, et peut-être est-il susceptible de s'appliquer à tout le monde. (Madame Necker de Saussure.)

PRÉTENDUE SUPÉRIORITÉ DE L'HOMME.

Si nous voyions les hommes partout et en tout temps maîtres d'eux-mêmes, tenir leurs inclinations animales parfaitement subordonnées à leurs facultés raisonnables, nous aurions lieu de croire que la nature les a destinés pour être nos maîtres, d'autant plus que nous ne pouvons pas toujours nous flatter d'exercer un empire si complet sur nous-mêmes. Mais comment pourrions-nous concevoir une pareille idée des hommes, quand nous les voyons, avec une ambition de dominer qui ne peut être satisfaite que par une autorité absolue, briguer l'esclavage le plus vil, en prostituant leur raison à leurs passions grossières, en laissant captiver leur bon sens par les préjugés, et sacrifiant à une coutume peu judicieuse l'équité, la

vérité et l'honneur. (Lady ***, traduit de l'anglais par Bordelon.)

*

Quoiqu'il n'y ait point de plus grande absurdité que l'extrême différence que les hommes ont mise entre leur sexe et le nôtre, il faut convenir qu'il n'y a point d'erreur populaire plus ancienne et plus universellement accréditée. Les savants, aussi bien que les ignorants, sont prévenus de l'opinion que les hommes sont réellement supérieurs aux femmes, et que la dépendance dans laquelle ils nous tiennent est le véritable état auquel la nature nous a destinés; de sorte qu'avancer une doctrine contraire à un préjugé aussi ancien, doit paraître un paradoxe aussi fort qu'autrefois quand on assurait que, dans l'autre hémisphère, il y avait des hommes qui marchaient la tête baissée par rapport à nous; il n'y a qu'un examen exact qui puisse faire connaître que l'un est aussi conforme à la vérité que l'autre. (Lady ***, trad. par Bordelon.)

PHILOSOPHIE DE L'HOMME.

Si un homme pouvait bannir toute partialité, et se mettre pour un instant dans un état de neutralité parfaite, il serait à portée de voir et forcé de reconnaître que, si on estime les femmes bien moins que les hommes, et si on accorde beaucoup plus d'excellence et de supériorité aux derniers qu'aux premières, le préjugé et la précipitation en sont les seules causes. En un mot, si les hommes étaient philosophes, à prendre ce terme à la rigueur, ils s'apercevraient sans peine que la nature a mis une égalité parfaite entre les deux sexes. (Lady ***, trad. par Bordelon.)

*

Le commun des hommes pense peu, croit sur parole, et agit par instinct. (Madame Roland.)

*

Je ne sais pourquoi l'on dit qu'il est difficile de connaître le cœur de l'homme. On peut, je crois supposer que tout homme veut avoir

du bien, des honneurs, de la réputation, de l'autorité, des amis sincères, une femme fidèle, une maîtresse aimable, de beaux enfants, de la naissance, de la figure, de l'esprit, des talents, de la santé, et prononcer que, quiconque veut, par ses discours ou par ses actions, nous persuader son désintéressement sur ces objets, est un hypocrite ou un fou. (Madame DE PUISIEUX.)

LES HOMMES

JUGÉS PAR LES FEMMES.

ABSOLU.

Tout homme qui a du sang dans les veines est absolu ; tout homme qui a de la dignité est absolu ; tout homme qui a de l'esprit est absolu. (Madame Émile de Girardin.)

ACADÉMIE.

Un savant est moins à sa place dans une académie, qu'un ignorant n'y est déplacé. On n'ignore pas que M. de... est d'une haute naissance; mais ce que l'on sait encore mieux, c'est que sa femme lui fait entendre tous les jours qu'il est d'un esprit très-borné ; on l'ignorerait peut-être, s'il n'avait mis les savants et les gens de lettres à portée de juger de lui comme sa femme. Il est bien humiliant de n'être le premier d'une académie que par sa naissance. (Madame de Puisieux.)

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Le premier but de l'Académie française semble avoir été de s'opposer aux efforts du génie et de l'arrêter dans son essor. Quand l'autorité royale n'intervenait pas pour déterminer l'élection des hommes qui, avec des talents d'un ordre supérieur, consacraient leur plume à l'adulation, les esprits les plus distingués et les plus célèbres de la France étaient négligés et oubliés. (Lady Morgan.)

ACTEURS.

On ne sait pas assez combien est touchante la vie des artistes de théâtre quand ils ont une vraie famille et qu'ils la prennent au sérieux. Je crois qu'aujourd'hui le plus grand nombre est dans les conditions du devoir ou du bonheur domestique, et qu'il serait bien temps d'en finir absolument avec les préjugés du passé. Les hommes ont plus de moralité dans cette classe que les femmes, et la cause en est dans les séductions qui environnent la jeunesse et la beauté, séductions dont les conséquences, agréables seulement pour l'homme, sont presque toujours funestes pour la femme. (Madame George Sand.)

ACTION.

Celui qui jugerait des hommes sur leurs discours se tromperait lourdement : il est un peu plus sûr de s'en tenir à leurs actions, quoiqu'il y ait encore entre elles bien de la bizarrerie. Il n'y a, pour ainsi dire, que les méchants qui soient conséquents. Les vertus sont plus inégales que les vices. (Madame de Puisieux.)

*

Plusieurs bonnes actions ne font pas la réputation d'homme d'honneur, et une seule mauvaise la détruit; cependant il est peu d'hommes qui n'en aient quelqu'une à se reprocher. Il faudrait suivre les gens dans toutes les démarches de leur vie pour prononcer sûrement qu'un tel est un honnête homme. (Madame de Puisieux.)

*

Les hommes poussent l'injustice jusqu'à ne point souffrir que l'on blâme des actions qui les déshonorent. (Madame de Puisieux.)

ACTIVITÉ.

Rien de plus rare, de nos jours, qu'une activité bien tempérée. L'homme moderne est inquiet ou abattu. On dirait que les horizons de la vie se sont trop étendus pour la mesure de ses vues et de ses

étreintes. Mais, hélas ! ne seraient-ce point des horizons d'automne, qui ne s'étendent, en apparence, que parce que les arbres se dépouillent ! (Madame d'Agout.)

ADMIRATION.

La plupart des hommes désirent plus d'être admirés que d'être aimés. L'admiration satisfait l'amour-propre, et tous les hommes en ont. L'amitié est une affaire de sentiment, et il y a bien des gens qui n'en ont point. (Madame d'Arconville.)

*

Les actions d'éclat inspirent plus d'envie que d'admiration : les hommes se révoltent contre ce qui les abaisse : aussi l'admiration est un état violent pour la plupart des hommes, et elle ne demande qu'à finir. (Madame de Lambert.)

ADULATION.

D'ordinaire ceux qui ont été avant leur mariage le plus prodigues d'adulation et qui ont mis le plus d'exagération dans leurs protestations de dévouement, sont ensuite les plus déraisonnables et les plus exigeants des maris. (Madame Ellis.)

ADVERSITÉ.

Tout homme tient dans sa main la pierre qui doit nous lapider au jour de l'adversité. (Madame C. Bachi.)

AFFECTION.

Les hommes sont de telle sorte qu'ils s'imaginent que faire des enfants est la plus grande preuve d'affection qu'ils puissent nous donner ; tandis que la confiance, l'estime et la douceur sont cent fois plus propres à produire l'attachement et la bonne intelligence qui sont si fort à désirer en ménage. (Madame la duchesse d'Orléans.)

AGITATION DE L'HOMME.

Les hommes ressemblent à un pendule qui tend sans cesse au repos par le mouvement. (Madame Necker.)

ALLEMAND.

L'Allemand ne sait pas résister à ce qui lui semble juste ; il a en lui une sorte de respect humain, ou plutôt de respect du droit des gens, qu'il porte jusque dans son intérieur, et qui y rend toutes les relations faciles. (Madame de Salm.)

*

Un brave et honnête Allemand vaut mieux que tous les Anglais mis ensemble. (Madame la duchesse d'Orléans.)

*

Il est dans la nature allemande de mêler les sublimes rêveries de l'idéalisme aux désirs les plus positifs. Pour les Allemands, il y a des illusions jusque dans le vice; aussi le vice est-il plus dangereux pour eux que pour tous les autres peuples, car ils l'ennoblissent. Leurs actions peuvent les compromettre dans l'opinion du monde, mais leur pensée, qui ne se vautre jamais dans la fange, les absout toujours à leurs propres yeux. Prenant tout au sérieux, ils voient une passion dans une fantaisie, et s'exaltent jusqu'à ce qu'elle ait pris, en effet, ce caractère. Pour ces hommes si calmes, si froids en apparence, il n'est point de sentiment qui effleure le cœur; tous s'y gravent profondément et y font des blessures dont le temps n'efface pas les cicatrices. Chez eux, l'amour, même quand la réalité l'a flétri, tend à l'élévation; naissant, il est toujours pur, sublime, quelle que soit la bassesse de l'objet qui l'a inspiré. (Madame de Carlowitz.)

*

Les Allemands ont plus de rapports naturels avec les Anglais qu'avec les Français...

La philosophie des Anglais est dirigée vers les résultats avantageux au bien-être de l'humanité. Les Allemands s'occupent de la vérité pour elle-même, sans penser au parti que les hommes peuvent en tirer. (Madame DE STAEL.)

AMABILITÉ.

Une dame blâmait son amie d'aimer un homme fort laid; celle-ci lui dit : « Vous a-t-il parlé tendrement et passionnément? — Non, répondit la première. — Vous ne pouvez donc pas juger, répliqua la seconde, s'il est aimable ou non. » (Madame la duchesse D'ORLÉANS.)

*

Bien des hommes déposent sur le seuil de leur demeure l'amabilité séduisante dont ils se parent dans le monde. (Lady PENNINGTON.)

AMANT.

Un amant est un homme aux mains duquel une femme livre sa réputation et son bonheur, et c'est presque toujours la gueule du loup. (Madame AGLAÉ ADANSON.)

*

Les femmes ne sont disposées à juger le cœur de leurs amants que d'après le leur, qui a peu de ressemblance avec l'âpre nature de l'homme. De là vient qu'elles les aiment pour les qualités qu'elles leur donnent, et non pour celles qu'ils ont, lesquelles méritent rarement d'être aimées. (Lady BLESSINGTON.)

*

L'homme capable d'être l'ami d'une jeune femme, sans chercher à devenir son amant, est sans nul doute d'une nature supérieure. (Madame FLORA TRISTAN.)

*

Toute femme est assurée de l'affection exclusive de son amant,

lorsqu'elle ne lui demande que quelques heures de durée. (Madame Flora Tristan.)

*

Ce ne sont pas les désirs d'un amant qui offensent, ce sont ses espérances. (Madame C. Fée.)

*

Il n'y a rien de plus dangereux pour une femme honnête qu'un amant sage et respectueux, parce que sa conduite écarte tout soupçon de danger, et le rend, par ce moyen, presque inévitable. (Madame d'Arconville.)

AMANTS DES COURTISANES.

Les courtisanes antiques faisaient souvent de leurs amants des héros ou des poëtes; nos femmes entretenues en font de pâles efféminés, des avortons au physique comme au moral; leur vice est sans grandeur; leur luxe même, étriqué et bourgeois, est de mauvais aloi. Les jeunes Grecs se civilisaient près des Aspasie et des Laïs; nos jeunes hommes s'abrutissent au contact des courtisanes modernes. (Madame Romieu.)

AMBITIEUX.

Un ambitieux est un aveugle monté sur des échasses. (Madame Woillez.)

*

Un ambitieux sacrifie tout pour arriver à son but; les obstacles l'excitent, la réussite l'encourage. Jamais cependant il ne peut être satisfait; il est toujours dans un état d'irritation interne qui finit par le dévorer. (Madame de Chalot, veuve Talma.)

*

Il n'est rien de plus inflexible qu'un ambitieux qui espère du bien pour lui de la peine d'un autre. (Madame de Stael.)

AMBITION.

Tout homme qui n'aspire pas à se faire un grand nom n'exécutera jamais de grandes choses : ceux qui marchent nonchalamment souffrent toutes les peines de leur profession, et n'en ont ni l'honneur ni la récompense. (Madame DE LAMBERT.)

AME.

Les hommes de nos jours ont l'âme si petite, que, s'ils viennent à inspirer l'un de ces héroïques amours dont le cœur féminin n'a pas perdu le secret, et qui les sollicitent en quelque sorte à la grandeur, on les en voit embarrassés, importunés. Ils prennent à tâche de l'amoindrir, de le déprimer, de le tailler à leur mesure. (Madame D'AGOUT.)

*

L'âme est un foyer qui rayonne dans tous les sens ; c'est dans ce foyer que consiste l'existence ; toutes les observations et tous les efforts des philosophes doivent se tourner vers ce *moi*, centre et mobile de nos sentiments et de nos idées. Sans doute, l'incomplet du langage nous oblige à nous servir d'expressions erronées ; il faut répéter, suivant l'usage : *Tel individu a de la raison*, ou de *l'imagination*, ou *de la sensibilité*, etc. ; mais, si l'on voulait s'entendre par un mot, on devrait dire seulement : *Il a de l'âme, il a beaucoup d'âme*. C'est ce souffle divin qui fait tout l'homme.

Aimer en apprend plus sur ce qui tient aux mystères de l'âme que la métaphysique la plus subtile. On ne s'attache jamais à telle ou telle qualité de la personne qu'on préfère, et tous les madrigaux disent un grand mot philosophique, en répétant que c'est pour *je ne sais quoi* qu'on aime ; car ce je ne sais quoi, c'est l'ensemble et l'harmonie que nous reconnaissons par l'amour, par l'admiration, par tous les sentiments qui nous révèlent ce qu'il y a de plus profond et de plus intime dans le cœur d'un autre. (Madame DE STAEL.)

AMI.

On dit que l'on perd son ami quand il fait fortune. Cela peut arri-

ver; mais ce qui arrive aussi souvent, c'est qu'on le perd également s'il tombe dans la misère. (Madame DE SALM.)

*

Il est inutile d'épouser son ami, et l'on fait mieux de ne pas épouser son amant. (Madame D'ARCONVILLE.)

*

Il n'y a peut-être pas d'homme assez parfait pour ne pas donner quelquefois sujet à son ami de se repentir de lui avoir donné son amitié et sa confiance. (Madame D'ARCONVILLE.)

AMITIÉ.

La plupart des hommes nous aiment plus souvent par habitude et par convenance que par choix et par goût. Leur conduite nous prouve tous les jours cette vérité; cependant presque personne ne la croit, ou du moins ne se l'applique. L'amour-propre nous dit le contraire, ne prouve rien, et nous le croyons. (Madame D'ARCONVILLE.)

*

L'amitié entre homme et femme est le lien le plus agréable de tous les sentiments; mais celle des hommes entre eux est plus sûre et moins sujette à inconvénient. Pour celle des femmes entre elles, elle est si rare, qu'on peut la regarder comme nulle. (Madame d'ARCONVILLE.)

*

Dans tous les temps, on a regardé l'amitié comme un des premiers biens de la vie. C'est un sentiment qui est né avec nous; le premier mouvement du cœur a été de s'unir à un autre cœur. Cependant c'est une plainte générale : tout le monde dit qu'il n'y a point d'amis. Tous les siècles ensemble fournissent à peine trois ou quatre exemples d'une amitié parfaite. Puisque tous les hommes conviennent des charmes de l'amitié, pourquoi, dans un intérêt commun, tous ne s'entendent-ils pas, ne s'unissent-ils pas pour en jouir? C'est un effet du déréglement des hommes de s'aveugler sur leurs véritables

intérêts. La sagesse et la vérité, en nous éclairant, rendent notre amour-propre plus habile, et nous apprennent que nos véritables intérêts sont de nous attacher à la vertu, et que la vertu amène les doux plaisirs de l'amitié. Voyons donc quels sont les charmes et les avantages de l'amitié, pour les chercher ; quel est le véritable caractère de l'amitié, pour la connaître ; et quels sont les devoirs de l'amitié, pour les remplir.

Les avantages de l'amitié se présentent assez d'eux-mêmes : toute la nature n'a qu'une voix pour dire qu'ils sont de tous les biens les plus désirables ; sans elle, la vie est sans charmes. L'homme est plein de besoins : renvoyé à lui-même, il sent un vide que l'amitié seule est capable de remplir : toujours inquiet et toujours agité, il ne se calme et ne se repose que dans l'amitié... (Madame DE LAMBERT.)

*

Comme ce sont des hommes qui s'unissent, il faut compter sur les défauts de l'humanité : il faut se passer l'un et l'autre bien des choses, si l'on veut que l'amitié subsiste. Le plus vertueux excuse et pardonne davantage. « Vous rendrez votre ami fidèle, dit un ancien, si vous croyez qu'il le soit. » On met en droit de commettre une faute celui qu'on croit capable de la faire... (Madame DE LAMBERT.)

AMOUR.

La passion de l'amour, qui l'a connue ? Un homme peut-être dans un siècle ; et celui-là, voudra-t-il, saura-t-il dire ce qu'il a ressenti ? Et, s'il le dit, qui le comprendra ? (Madame D'AGOUT.)

*

L'avenir réserve encore à l'homme la plus belle des conquêtes morales : l'amour. Quand la femme ne sera plus seulement par manière de dire, mais véritablement et selon l'esprit, la moitié de l'homme, le sentiment de l'amour, qui n'a encore été que volupté plus ou moins raffinée ou passion plus ou moins chimérique, deviendra, dans sa constance et sa plénitude, l'harmonie suprême de la vie humaine. (Madame D'AGOUT.)

*

L'amour est aujourd'hui toute l'ambition de la femme. Pour l'homme, au contraire, il n'est, le plus souvent, que le sommeil momentané de l'ambition. (Madame D'AGOUT.)

*

En amour, la plupart des hommes ne sont pas exempts d'indélicatesse. L'image de la femme aimée n'est jamais assez isolée sur l'autel pour que d'étranges confusions ne se fassent point dans leur esprit. Lorsqu'ils s'inclinent devant elle, pareils au flot qui vient saluer la rive, ils déposent à ses pieds, malgré eux, le limon de leurs habitudes corrompues, l'écume de leurs souvenirs. (Madame D'AGOUT.)

*

Les amours, et j'entends les plus nobles, périssent très-souvent par trop peu de fierté chez la femme et trop peu de délicatesse chez l'homme. L'une excède la mesure de la condescendance et ennuie; l'autre excède la mesure des exigences et révolte. Une conscience plus juste de sa propre valeur chez la femme, un sentiment moins rude de sa supériorité chez l'homme maintiendraient l'harmonie, et prolongeraient la durée d'un sentiment qui n'est pas aussi essentiellement mobile et éphémère qu'on affecte chez nous de le croire. (Madame D'AGOUT.)

*

Il existe pour les hommes un amour d'imagination qui est au moral ce qu'est l'enivrement produit par un breuvage fermenté : une vapeur grossière que dissipe le premier souffle de la raison. (Madame C. BACHI.)

*

L'homme qui possède l'amour d'une femme la possède tout entière, contrairement à la femme, qui, possédant l'amour d'un homme, n'a jamais de lui qu'une parcelle de son âme. (Madame C. BACHI.)

*

L'amour d'un vieillard ressemble à ces pauvres fleurs isolées qui croissent douloureusement entre les pierres d'un monument en ruine : personne ne s'en soucie. (Madame C. BACHI.)

*

Les anciens ne croyaient pas que le plaisir dût être le premier objet de l'amour. Ils étaient persuadés que la vertu devait en être le soutien. Nous en avons banni les mœurs et la probité, et c'est la source de tous les malheurs. La plupart des hommes d'à présent croient que les serments que l'amour a dictés n'obligent à rien. La morale et la reconnaissance ne défendent point les sens contre les amorces de la nouveauté. La plupart aiment par caprice et changent par tempérament. (Madame DE LAMBERT.)

*

La plupart des hommes n'aiment que d'une manière vulgaire ; ils n'ont qu'un objet. Ils se proposent un terme dans l'amour où ils espèrent d'arriver : après bien des mystères, ils ne se reposent que dans les plaisirs. Je suis toujours surprise qu'on ne veuille pas raffiner sur le plus délicieux sentiment que nous ayons. Ce qui s'appelle *le terme de l'amour* est peu de chose. Pour un cœur tendre, il y a une ambition plus élevée à avoir, c'est de porter nos sentiments et ceux de la personne aimée au dernier degré de délicatesse, et de les rendre toujours plus tendres, plus vifs et plus occupants. De la manière dont on se conduit, l'amour meurt avec les désirs, et disparaît quand il n'y a plus d'espérance. Ce qu'il y a de plus touchant est ignoré. La tendresse ordinaire s'affaiblit et s'éteint : il n'y a rien de borné dans l'amour que pour les âmes bornées ; mais peu d'hommes ont l'idée de ces engagements, et peu de femmes en sont dignes. (Madame DE LAMBERT.)

*

Les hommes ne connaissent pas leurs intérêts quand ils cherchent

à gagner l'esprit et le cœur des personnes qu'ils aiment. Il y a un plaisir plus touchant et plus durable que la liaison des sens, c'est l'union des cœurs ; ce penchant secret qui vous porte vers ce que vous aimez, cet épanchement de l'âme, cette certitude qu'il y a une personne au monde qui ne vit que pour vous, et qui ferait tout pour vous sauver un chagrin. « L'amour, dit Platon, est entrepreneur de grandes choses : il vous conduit dans le chemin de la vertu, et ne vous souffrira aucune faiblesse. » Voilà la marque du véritable amour. A Lacédémone, quand un homme avait manqué, ce n'était pas lui qu'on punissait, mais la personne qui l'aimait ; on la croyait coupable des fautes de la personne aimée. Ils savaient que l'amour dont je parle est l'appui le plus sûr de la vertu. Tous les exemples le confirment. Combien d'amants ont demandé à combattre devant leurs maîtresses, et ont fait des choses incroyables ! Voilà le motif par lequel les honnêtes personnes se permettent d'aimer. Elles savent que, se liant à un homme de mérite, elles seront soutenues et conduites dans le chemin de la vertu, par des principes et par des préceptes. (Madame DE LAMBERT.)

*

L'amour est un vrai caprice, involontaire dans celui même qui l'éprouve. Pourquoi voulez-vous donc que l'objet aimé soit obligé à la moindre reconnaissance pour un sentiment aveugle et pris sans aveu ? Vous êtes bien singuliers, vous autres hommes ! Vous vous tenez pour offensés dès qu'une femme ne répond pas avec empressement aux regards que vous daignez jeter sur elle. Votre orgueil révolté l'accuse sur-le-champ d'injustice. Comme si c'était sa faute si la tête vous tourne ; comme si elle était obligée de se trouver, à point nommé, saisie du même mal que vous ! (NINON DE LENCLOS.)

*

L'amour fait les héros et les rend sages. Charles XII de Suède est peut-être le seul qui n'ait jamais aimé ; mais il en a été puni : il est mort fou et malheuremx. Les anciens Germains disaient qu'il y avait *quelque chose de divin dans une belle femme* : je suis presque de leur avis, et je pense que la grandeur de Dieu brille avec plus

d'éclat sur un beau visage que dans le cerveau de Newton. (Madame de Pompadour.)

*

Si vous voulez connaître la valeur réelle d'un homme, informez-vous d'abord de sa manière d'agir dans ses relations d'amour. L'homme qui ne recherche dans l'amour que la folle gloire de triompher d'une créature faible; qui, abusant ensuite de l'entière confiance que l'affection d'une enfant a mise en lui, la traite avec dureté, mépris, et enfin l'abandonne à l'infamie, cet homme-là serait un roi assassin, — un guerrier traître, — un homme politique vil, toujours prêt à se vendre. (Madame Flora Tristan.)

*

L'homme maîtrisé par l'amour ne s'appartient plus ; à son insu, il est dominé par la volonté d'une autre, et il perd son individualité, qui va se confondre dans celle de l'objet aimé. (Madame Flora Tristan.)

*

Qui pourra définir ce sentiment qui fait que l'homme qu'une femme aime paraît à ses yeux comme entouré d'une auréole de lumière; qu'elle le distingue entre mille autres; que sa présence semble tout changer autour d'elle, et animer la nature entière? Et cet autre sentiment qui fait que, dès qu'elle a cessé de l'aimer, il est à l'instant dépouillé du charme dont elle l'avait environné, et rentre, pour elle, dans la classe des hommes les plus ordinaires. (Madame C. de Salm.)

*

La femme qui n'a point vu son amant de la journée, regarde cette journée comme perdue pour elle; l'homme le plus tendre la regarde seulement comme perdue pour l'amour. (Madame C. de Salm.)

*

Il y aura toujours une circonstance qui, en amour, donnera une

supériorité véritable aux sentiments des femmes sur ceux des hommes : c'est qu'une femme qui se respecte ne peut même concevoir la pensée d'aimer un être qui lui est réellement inférieur, et qu'il n'existe point d'hommes dont l'amour ait été arrêté par cette seule pensée. (Madame C. DE SALM.)

*

COMMENT LES HOMMES AIMENT LES FEMMES.

Nous ne demandons pas que la France, évoquant l'âge heureux de Corinthe et d'Athènes, convie sa jeunesse à des luttes où le vainqueur soit couronné par une femme. Nous ne regrettons ni les Mélibées et les Amaryllis des douces campagnes où Virgile a chanté, ni, dans les vertes prairies, leurs soupirs mariés au murmure des ruisseaux, ni près d'eux, dans les arbres, des colombes exhalant leurs tendresses. Nous ne voulons pas qu'on reconstruise les manoirs de la Gaule, leur porte secrète à dessein mal fermée, les balustres d'or où s'accoudait, le soir, une noble dame émue la veille par le chant d'un troubadour en peine.

Nous prenons notre temps comme il est, avec ses souvenirs qu'il éloigne trop dédaigneusement, avec ses tendances qu'il ne maîtrise pas assez, dans toute son ostentation révolutionnaire et l'appareil si bruyamment développé de l'égalité qu'il a conquise. Les éléments de grandeur qui existaient dans le passé, existent dans le temps présent : nos facultés sont éternellement les mêmes; leur mode d'exercice peut seul varier. Si la société semble hésiter aujourd'hui dans ses applications, c'est que, sortie à peine d'une longue crise, elle veut d'abord asseoir la constitution qu'elle s'est donnée.

Ainsi, l'activité individuelle, occupée par le classement de besoins nouveaux et employée à la recherche de nouvelles satisfactions, change l'homme de place incessamment, le porte d'un chemin à demi parcouru dans une voie qu'il imagine meilleure; et, comme la constance du cœur ne s'engendre que du calme de l'esprit, il ne peut naître de l'intelligence agitée que des caprices d'une heure ou des passions d'un jour.

Je parle de l'homme, parce que la nature lui a donné la force et que la société lui assure l'initiative. S'il a les profits du commandement,

c'est à lui aussi que revient la faute des manœuvres mal conduites.

En amour, l'homme va d'une femme à l'autre; il sourit à la brune, puis à la blonde en courant; il happe le fruit quand il tombe; il ne s'attache pas à l'arbre qui le porte pour le cultiver, le voir mûrir, le fêter dans sa fleur. Et la matérialité dans l'amour s'explique comme l'inconstance. Pourquoi l'on suit du regard dans la rue une jambe fine et preste, et dans un salon les balancements d'une taille bien attachée; comment ce n'est pas le cœur qu'on veut toucher, notre sexe le comprend tout en le regrettant. Au renouvellement comme au début d'une société, c'est aux nécessités physiques que d'abord on obéit. De là tant de travaux dont le but, en apparence matériel, blesse les âmes délicates, et dont la poésie, espérons-le, éclatera bientôt; de là, par déduction, la légèreté trop familière avec laquelle les femmes sont recherchées. Aimer sérieusement occupe trop; aimer pour posséder peut prendre du temps, mais n'enlève rien aux ordinaires fonctions de la vie.

L'amour! l'émanation la moins altérée encore de votre éternelle beauté, ô mon Dieu! la plus sûre représentation de votre bonté infinie! le vivant témoignage de notre origine céleste! ne reviendra-t-il donc pas habiter nos demeures aujourd'hui désertes? (Madame Adèle d'Aubenton.)

*

Lorsque les hommes sont entièrement sûrs de notre amour, ils se reposent sur cette idée, et nous en aiment moins, et, lorsqu'ils perdent l'idée de notre supériorité sur eux, ils s'enorgueillissent de la leur, et sont toujours prêts à nous fouler aux pieds. (Madame Gatti de Gamond.)

*

En amour, chez l'homme, il n'y a jamais la même générosité que chez la femme. Tous les jours, il demande de nouveaux sacrifices; il nous fait renoncer à toutes nos sociétés, à nos goûts, à nos habitudes, et il est à remarquer que plus on lui accorde, plus il exige. On ne le satisfait jamais entièrement, ou bien, lorsqu'on l'a satisfait, son amour diminue en proportion du calme qu'on lui a donné. (Madame Gatti de Gamond.)

*

L'AMOUR, LES FEMMES, L'OR ET LES HOMMES.

L'amour n'est plus de notre siècle corrompu et matériel; on permet à la femme la galanterie, même le libertinage, s'ils peuvent lui être utiles pour arriver à ses fins, mais on ne comprend guère pour elle l'amour. Que signifieraient ces *bergeries,* dans ce siècle d'âpre convoitise, d'aventureuses spéculations, de faux éclat, de lucre déshonnête? De l'or, messieurs! de l'or, fût-il couvert de boue, peu vous importe! de l'or partout et toujours! de l'or pour acheter les consciences, de l'or pour cacher vos hontes, de l'or sur la couture de vos habits de laquais, du fard pour vos femmes, des parures que l'on fripe en une nuit de fête et qui coûteraient la fortune d'un honnête homme! (Madame Romieu.)

*

Les hommes qui ne regardent l'amour que comme chose fort secondaire, comme un plaisir et non comme un bonheur, acceptent difficilement les sacrifices auxquels l'amour peut les entraîner; malheur à celle qui n'a rien à attendre que de leur abnégation! La femme, s'égarant dans les régions du sentiment, considère l'amour comme le but sérieux de la vie; l'homme, positif avant tout, ne peut en oublier le côté social et matériel; il a des devoirs à remplir, il est citoyen et membre de la société. Quant à la femme, elle est femme. Elle rêve des joies célestes; poëte, sa vie, c'est l'extase; tandis que l'homme, mathématicien exact, calcule le bonheur et le plaisir, et trace d'avance, dans le domaine de la passion, la limite qu'il ne doit pas dépasser.

Les conséquences de l'amour sont, de toute manière, complétement différentes pour l'homme et pour la femme. En plaçant pour la femme l'honneur dans l'insensibilité, la société a encore empiré sa situation. Le plus aimant des deux est celui dont on a voulu enchaîner le cœur; à l'homme on a permis de feindre l'amour, on lui a dit que tous les moyens sont bons pour arriver au but; on lui a donné toute liberté, toute latitude; à la femme, au contraire, on a ordonné de maintenir son cœur dans l'insensibilité la plus complète, on lui a enjoint un respect absolu pour de prétendues convenances, on a emprisonné

sa volonté par d'arbitraires usages. On a fait de l'amour une sorte de combat de vanité, où la victoire est au plus habile : — à l'homme, s'il l'obtient, — à la femme, si elle refuse.

Mais les conditions de cette lutte sont loin d'être égales ; là où l'homme ne risque qu'un échec d'amour-propre, la femme risque sa position, son existence même. Un moment d'oubli peut amener pour elle les conséquences les plus graves ; elle est ce que le monde nomme *déshonorée*, tandis que l'homme compte un triomphe de plus. (Madame Romieu.)

*

En général, et les femmes le savent bien, un homme qui parle d'amour avec esprit est médiocrement amoureux. (Madame George Sand.)

*

L'homme qui a le cœur fait pour aimer ne se demande pas si l'objet de son amour est digne de lui. Du moment qu'il aime, il n'examine plus le passé, il jouit du présent, et il croit à l'avenir. Si sa raison lui dit qu'il y a dans ce passé quelque chose à pardonner, il pardonne dans le secret de son cœur, sans faire sonner sa générosité comme une merveille. (Madame George Sand.)

*

Pour aimer, il faut commencer par comprendre cè que c'est qu'une femme, quelle protection et quel respect on lui doit. A celui qui est pénétré de la sainteté des engagements réciproques, de l'égalité des sexes devant Dieu, des injustices de l'ordre social et de l'opinion vulgaire à cet égard, l'amour peut se révéler dans toute sa grandeur et dans toute sa beauté ; mais à celui qui est imbu des erreurs communes de l'infériorité de la femme, de la différence de ses devoirs avec les nôtres en fait de fidélité ; à celui qui ne cherche que des émotions et non un idéal, l'amour véritable ne se révélera pas. Et, à cause de cela, l'amour, ce sentiment que Dieu a fait pour tous, n'est connu que d'un bien petit nombre. (Madame George Sand.)

*

Ninon de Lenclos observe que, « si un homme donne à une femme des richesses, c'est seulement une preuve de sa générosité; mais que, s'il lui sacrifie son temps, c'est une preuve de son amour. » Cela ne peut être, cependant, considéré comme une preuve bien concluante; car, en donnant leur temps, beaucoup d'hommes ne sacrifient que ce qui n'est d'aucune valeur pour eux-mêmes ou pour les autres. (Lady BLESSINGTON.)

*

Les hommes trouvent le bonheur dans l'amour qu'ils éprouvent; les femmes dans celui qu'elles inspirent.

Ils veulent un premier amour, nous un dernier amour. (Madame F. DE PUSSY.)

*

L'amour, disent les jeunes vétérans des plaisirs de ce monde, *c'est la curiosité;* toute femme tombe, on le sait, mais on veut voir comment. (Madame F. DE PUSSY.)

*

L'homme qui se sent assez de forces pour renfermer l'amour dans de justes bornes, et qui peut échapper à l'excès ou au danger de ce délire, est sans contredit le plus heureux, le plus sage, et celui que la nature ou le hasard a le plus favorisé. (Madame DE SALM.)

AMOUR DANS LE MARIAGE (L').

Dans le mariage, si l'amour de l'homme vient à être détruit, c'est pour toujours. La femme, grâce à l'énergique faculté de sa sympathie et de son imagination, peut rendre la vie au passé et réveiller des sentiments éteints; mais le naturel de l'homme ne permet pas que de semblables causes agissent d'une façon bien puissante. Quand une fois sa tendresse vers l'objet de son attachement est étouffée, son amour est flétri et desséché. (Madame ELLIS.)

AMOUR (L') ET L'AMITIÉ.

Les êtres qui nous inspirent le plus d'affection ne sont pas toujours ceux que nous estimons le plus. La tendresse du cœur n'a pas besoin d'admiration et d'enthousiasme. Elle est fondée sur un sentiment d'égalité qui nous fait chercher dans un ami un semblable, un homme sujet aux mêmes passions, aux mêmes faiblesses que nous. La vénération commande une autre sorte d'affection que cette intimité expansive de tous les instants qu'on appelle l'amitié. J'aurais bien mauvaise opinion d'un homme qui ne pourrait aimer ce qu'il admire; j'en aurais une plus mauvaise encore de celui qui ne pourrait aimer que ce qu'il admire. Ceci soit dit en fait d'amitié seulement; l'amour est tout autre : il ne vit que d'enthousiasme, et tout ce qui porte atteinte à sa délicatesse exaltée le flétrit et le dessèche. Mais le plus doux de tous les sentiments humains, celui qui s'alimente des misères et des fautes comme des grandeurs et des actes héroïques, celui qui est de tous les âges de notre vie, qui se développe en nous avec le premier sentiment de l'être, et qui dure autant que nous, celui qui double et étend réellement notre existence, celui qui renaît de ses propres cendres et se renoue aussi serré et aussi solide après s'être brisé; ce sentiment-là, hélas! ce n'est pas l'amour, vous le savez bien, c'est l'amitié. (Madame George Sand.)

AMOUR (DÉCLARATION D').

Il n'appartient qu'à un homme de peu d'expérience de faire une déclaration en forme. Une femme se persuade beaucoup mieux qu'elle est aimée, par ce qu'elle devine, que par ce qu'on lui dit. (Ninon de Lenclos.)

AMOUR DE LA GLOIRE.

Rien de plus égoïste que l'homme passionné pour la gloire, c'est-à-dire que l'homme possédé de la passion de se faire une éclatante renommée. Pour y réussir, il bouleversera le monde, s'il le faut et s'il le peut : il comptera pour rien le malheur d'un million de créatures innocentes. C'est l'amour de la gloire qui a fait tous les conqué-

rants, c'est-à-dire les plus grands fléaux de l'humanité. C'est l'amour de la gloire qui forma ces prétendus héros, ces hommes sanguinaires qui ont ravagé le monde, et dont les talents funestes n'ont produit que la mort et la désolation. De toutes les passions, c'est l'amour de la gloire qui a fait commettre le plus de crimes, et les crimes les plus atroces. Alexandre, surnommé le Grand par les amateurs de la gloire, cet Alexandre a fait verser plus de pleurs, a répandu plus de sang, commis plus d'injustices, plus de meurtres, plus de forfaits, que n'en peuvent commettre en plusieurs siècles les scélérats que nous appelons brigands, et que les lois condamnent justement aux derniers supplices. (Madame DE GENLIS.)

*

On serait épouvanté, si l'on voyait à découvert le fond du cœur des hommes dominés par l'amour de la gloire. Si l'on avait pénétré toutes les pensées secrètes d'Alexandre, de Jules César, de Charles XII, roi de Suède, ils auraient fait horreur. (Madame DE GENLIS.)

AMOUR-PROPRE.

L'amour-propre est le talon d'Achille, chez presque tous les hommes. (Madame NECKER.)

*

Ce qui plaît surtout aux hommes, c'est d'être aimés pour leurs défauts et vantés sur toutes les qualités qui leur manquent; avec la faculté de les supposer tels qu'ils voudraient être, on leur donne une si grande joie d'amour-propre, qu'ils n'en demandent pas d'autre. (Madame SOPHIE GAY.)

ANCIENS.

LES ANCIENS ET LES MODERNES.

Je hais le mépris et l'ingratitude avec lesquels notre génération renverse les idoles de ses pères et caresse les disciples après avoir crucifié les docteurs et les maîtres. Préférer Schiller à Shakspeare,

Corneille aux tragiques espagnols, Molière aux comiques grecs et latins, la Fontaine à Phèdre ou à Ésope, cela me paraît, je ne dirai pas une erreur, mais un crime. En admettant que le copiste, qui, à force de soin, de temps et d'attention, surpasse son modèle, ait plus de mérite que son maître, nous établissons une doctrine abominable d'injustice et de fausseté. Quelque parfaite que soit la traduction ou l'imitation, quelque correction importante ou nécessaire que vous y remarquiez, quelque finie, quelque embellie que soit l'œuvre engendrée de l'œuvre morte, celle-ci n'en est pas moins supérieure, génératrice, vénérable, sacrée. Certes, le vieil Homère ne saurait jamais être égalé par ceux mêmes qui feraient beaucoup mieux que lui; car quel est celui qui aurait une idée de la poésie épique s'il n'eût lu Homère? (Madame George Sand.)

ANGLAIS.

Rien n'égale l'insolence des Anglais, tantôt pour relever leurs rois, tantôt pour les abaisser. (Madame du Barry.)

*

Les Anglais sont des gens faux et bizarres. (Madame la duchesse d'Orléans.)

*

En vérité, ces Anglais sont un peuple bien singulier : je ne les ai jamais aimés, quoiqu'on vante tant leur sagesse et leur générosité : ils sont avides, injustes, et, par conséquent, ennemis naturels des autres nations. J'avoue cependant sans peine qu'il y a parmi eux des hommes bien estimables. Mais, en général, ce peuple est extrême en tout, dans le vice comme dans la vertu : un Anglais qui est méchant est un monstre; un Anglais qui est bon, est presque un dieu; mais les bons sont rares. (Madame de Pompadour.)

*

Les Anglais ne savent ni manger, ni vivre, ni travailler avec goût. (Madame de Pompadour.)

*

La France sait depuis longtemps que l'or est tout-puissant en Angleterre, et que tout y est à vendre, la paix, la guerre, la justice et la vertu. (Madame DE POMPADOUR.)

*

Les Anglais ont un grand défaut dans les négociations : c'est qu'ils veulent toujours tromper. (Madame DE POMPADOUR.)

*

Si on lisait dans quelque histoire ces paroles : « Le roi de ce peuple saisit et confisqua à son profit trois cents vaisseaux d'une nation voisine, qui trafiquait en mer sous la protection des traités, et tous les hommes qui s'y trouvaient furent chargés de fers, et jetés dans des culs de basse-fosse , » on demanderait aussitôt si cela ne s'est pas passé parmi les cannibales. C'est pourtant le roi humain d'une nation humaine qui a commis cette action. Il paraît que les sauvages d'Angleterre ont une justice comme une religion à part, ce qui ne les empêche pas de réclamer pour eux la justice générale. (Madame DE POMPADOUR.)

*

Les Anglais veulent mettre d'accord en toutes choses les actions et les principes ; c'est un peuple sage et bien ordonné, qui a compris dans la sagesse la gloire, et dans l'ordre la liberté : les Allemands n'ayant fait que rêver l'une et l'autre, ont examiné les idées indépendamment de leur application, et se sont ainsi nécessairement élevés plus haut en théorie. (Madame DE STAEL.)

*

Allez, croyez que tout individu qui ne sentira point d'estime pour les Anglais, et un tendre intérêt mêlé d'admiration pour leurs femmes, est un lâche ou un étourdi, ou un sot ignorant qui parle sans savoir. (Madame ROLAND.)

*

Je ne confierais pas aux Anglais un seul de mes cheveux. (Madame la duchesse D'ORLÉANS.)

*

Les Anglais sont tous horriblement débauchés; c'est encore pis chez eux qu'en France et en Italie. (Madame la duchesse D'ORLÉANS.)

*

Le mobile du commerce est devenu si puissant parmi les Anglais, qu'il a renversé tous les autres; pas un d'eux dont la pensée dominante ne soit de gagner de l'argent: les cadets des plus riches familles sont aussi dans la nécessité de faire fortune, et nul n'est satisfait de celle qu'il possède.

L'amour de l'argent, implanté dans le cœur des jeunes gens dès l'âge le plus tendre, détruit les affections de famille, ainsi que toute compassion aux maux d'autrui, et n'y laisse croître aucun sentiment d'amour. — L'amour n'entre pour rien dans leur vie; c'est sans amour qu'ils séduisent une jeune fille, c'est sans amour qu'ils se marient: le jeune homme *épouse une dot,* délaisse sa femme et en va dissiper la fortune dans les maisons de jeu, les clubs et les *finish* du *West-End.* — Oh! que cette vie toute matérielle des appétits et des intérêts est repoussante! Jamais société présenta-t-elle un aspect aussi hideux? L'argent pour moteur; — et pour toute jouissance le vin et les prostituées.

A Londres, toutes les classes sont profondément corrompues: dans l'enfance, le vice devance l'âge; dans la vieillesse, il survit à des sens éteints, et les maladies de la débauche ont pénétré dans toutes les familles. — La plume se refuse à tracer les égarements, les turpitudes dans lesquelles se laissent entraîner des hommes blasés, qui n'ont que des sens et dont l'âme est inerte, le cœur flétri, l'esprit sans culture. Devant une telle dépravation, saint Paul se serait écrié: Anathème sur les fornicateurs!—et il aurait fui cette île en secouant la poussière de ses pieds. (Madame FLORA TRISTAN.)

ANGLAIS (DÉPUTÉS).

Les honorables s'étendent sur les bancs, en hommes fatigués et ennuyés; — plusieurs sont couchés entièrement et *dorment*.—Cette société anglaise, qui se martyrise toujours par la stricte observation des règles de l'étiquette, qui attache une si haute importance à la toilette, qu'elle ne s'exempte pas même à la campagne d'en faire trois par jour, — ces Anglais si guindés, qui se formalisent pour le plus petit oubli, pour la moindre négligence, affichent à la Chambre un mépris complet pour tous les égards que les usages de la société imposent. — C'est du bon ton parlementaire de se présenter à la séance tout crotté, le parapluie sous le bras, en costume de matin, d'arriver à cheval, d'entrer dans l'assemblée avec des éperons, la cravache à la main et en habit de chasse.

Les êtres insignifiants, si nombreux dans les Chambres britanniques, espèrent ainsi faire croire à leurs grandes occupations ou à leurs fashionables amusements, et, quoique, je le présume, aucun de ces messieurs ne se permît de visiter n'importe lequel de ses collègues en gardant le chapeau sur la tête, tous, dans l'assemblée, affectent de le garder; à la vérité, ils n'exigent pas plus de politesse des autres qu'ils n'en ont pour eux-mêmes! personne dans les tribunes n'ôte son chapeau..—En France, on exige cette marque de déférence dans toutes les réunions publiques; il faut croire qu'en Angleterre la Chambre des communes pense n'y avoir aucun droit.

Lorsqu'un député parle, il ôte son chapeau, — s'appuie sur sa canne ou son parapluie, met ses pouces dans son gilet ou dans les goussets de son pantalon. — En général, les orateurs parlent très-longuement; ils sont habitués à ce qu'on ne leur prête aucune attention et paraissent eux-mêmes ne pas prendre un vif intérêt à ce qu'ils disent. — Certes, il règne là un plus profond silence que dans notre chambre des députés : — la plupart des membres dorment ou lisent leurs journaux.—Nous avions passé plus d'une heure dans la salle; — deux orateurs s'étaient succédé sans attirer aucune attention, et je commencais à être très-fatiguée. — Je n'entendais pas assez l'anglais pour suivre la discussion, et je l'aurais mieux compris, que la voix monotone de ces figures de cire ne m'eût pas moins porté sur les nerfs. — Nous nous disposions à aller à la Chambre des lords

lorsque O'Connell se leva :—à l'instant même, tout le monde s'éveilla de sa torpeur parlementaire; — les députés couchés se redressèrent en se frottant les yeux et se tinrent assis; la lecture des journaux fut interrompue et les chuchotements cessèrent. — Ces figures pâles et froides laissèrent voir l'expression d'une vive attention.

O'Connell est un homme à l'encolure carrée, à la tournure commune; — sa figure est laide, toute ridée, rouge et bourgeonnée ; — ses gestes sont brusques et ont quelque chose de trivial; son costume est en harmonie avec sa personne ; — il porte perruque et chapeau à larges bords. — A le voir dans la rue, on le prendrait pour un cocher de fiacre endimanché; mais, j'ai hâte de le dire, Dieu a enfermé sous cette enveloppe grossière un être plein de verve et de poésie! (Madame Flora Tristan.)

APPROBATION.

Je trouve que l'approbation d'un sot n'est flatteuse que comme générale, et qu'elle devient à charge quand il la faut acheter par des complaisances particulières. (Adrienne Lecouvreur.)

ARISTOCRATIE ALLEMANDE.

L'aristocratie allemande admet volontiers dans son intimité le roturier bien élevé, pourvu qu'il n'oublie jamais qu'il ne jouit pas d'un droit, mais d'une faveur. (Madame de Carlowitz.)

ATTACHEMENT.

Il faut convenir que les femmes sont plus délicates que les hommes en fait d'attachement. Il n'appartient qu'à elles de faire sentir par un seul mot, par un seul regard, tout un sentiment. (Madame de Lambert.)

*

Les hommes froids et égoïstes trouvent un plaisir particulier à se moquer des attachements passionnés, et voudraient faire passer pour factice tout ce qu'ils n'éprouvent pas. (Madame de Staël.)

AUTEUR.

En province, un auteur est encore aujourd'hui ce qu'il était partout il y a un siècle : un être à part pour le peuple, qui révère les travaux intellectuels comme il révère les miracles, sans oser les juger ; un objet de dérision pour le capitaliste financier, qui ne voit dans la société que deux classes, le riche et le pauvre ; une divinité pour tout ce qui a des prétentions à l'esprit. Mais, à Paris, le titre d'auteur n'est qu'un ridicule, quand il n'est pas soutenu par un talent remarquable, ou, ce qui vaut mieux encore, par une coterie puissante ; car c'est à Paris qu'on abuse, de la manière la plus révoltante, du droit qu'a tout individu doué de quelque intelligence de noircir du papier. (Madame de Carlowitz.)

*

« J'écrirais assez bien, si je savais penser. »

Tel était l'aveu d'un écrivain français, aveu qui pourrait, avec vérité, être répété par la plupart des auteurs modernes, dans les ouvrages desquels on trouve superfluité de mots et disette d'idées. C'est comme s'ils écrivaient pour éviter la pensée, au lieu de la révéler et de la produire. Leurs œuvres ressemblent à certains arbres sur lesquels on trouve abondance de feuilles, mais peu de fruits. (Lady Blessington.)

*

Un auteur qui sacrifie tout au désir d'étonner, de plaire et de séduire, quels que soient ses talents, ne peut faire des ouvrages véritablement utiles : aussi ceux de Rousseau ont-ils produit les plus grands désordres. (Madame de Genlis.)

AUTORITÉ DOMESTIQUE.

L'homme agit auprès de la femme comme le font tous les tyrans auprès de leurs esclaves ; il veut bien permettre parfois à sa victime de se plaindre des abus de l'autorité dont il se rend coupable, car se plaindre du poids du joug, c'est toujours une manière d'en recon-

naître l'existence ; mais il ne veut nullement lui permettre de s'insurger contre le principe même de cette autorité. (ANNA.)

AUTRICHIENS.

L'Autrichien est peu inventif. (Lady MONTAGUE.)

*

Les Autrichiens trouveraient déshonorant de se marier à des femmes d'une naissance inférieure à la leur ; ils regardent de plus près à la généalogie qu'aux charmes ou au caractère. Heureuses celles qui peuvent compter un grand nombre de comtes de l'Empire parmi leurs ancêtres ! Elles n'ont besoin avec cela ni de beauté, ni de dot, ni même de sagesse, pour être bien mariées. Il est vrai que, du côté de l'intérêt, un homme est assez peu tenté de se marier : les lois de l'Autriche ne permettent pas que les dots excèdent deux mille florins, c'est-à-dire à peu près deux cents livres sterling : tout ce qu'une femme possède au-dessus de cette somme reste entre ses mains, et elle a droit d'en disposer ; aussi y a-t-il beaucoup de femmes plus riches que leurs maris. Ceux-ci n'en sont pas moins obligés de leur donner une pension proportionnée à leur rang, pour leurs menues dépenses ; j'attribue à cette étonnante prérogative les libertés et le ton qu'elles prennent en toute occasion. (Lady MONTAGUE.)

AVARE, AVARICE.

L'avarice est, de tous les penchants, celui qui fait le mieux ressortir la personnalité. Aimer l'argent, pour arriver à tel ou tel but, c'est le regarder comme un moyen, et non comme l'objet ; mais il est une espèce d'hommes qui, considérant en général la fortune comme une manière d'acquérir des jouissances, ne veulent cependant en goûter aucune ; les plaisirs, quels qu'ils soient, vous associent aux autres, tandis que la possibilité de les obtenir est en soi seul, et l'on dissipe quelque chose de son égoïsme, en le satisfaisant au dehors. L'avenir inquiète tellement les avares, qu'ils aiment à sacrifier le présent comme pourrait le faire la vertu la plus relevée : la personnalité de

tels hommes va si loin, que l'avare finit par immoler lui à lui-même; il s'aime tant demain, qu'il se prive de tout chaque jour pour embellir le jour suivant. Et, comme tous les sentiments qui ont le caractère de la passion dévorent jusqu'à l'objet même qu'ils chérissent, l'égoïsme devient destructeur du bien-être qu'il veut conserver, et l'*avarice* interdit tous les avantages que l'argent pourrait valoir.

Je ne m'arrêterai point à parler des malheurs causés par l'avarice; on ne voit point de gradation ni de nuance dans cette singulière passion; tout y paraît également douloureux et vil. Comment avoir l'idée de cette fureur de personnalité? Quel but que soi pour sa propre vie! Quel homme peut se choisir pour l'objet de sa pensée, sans admettre d'intermédiaire entre sa passion et lui-même!

Il y a tant d'incertitude dans ce qu'on désire, de dégoût dans ce qu'on éprouve, qu'on ne peut concevoir comment on aurait le courage d'agir, si ses actions retournant à ses sensations, et ses sensations à ses actions, on savait positivement le prix de ce qu'on fait, la récompense de ses efforts. Comment exister sans être utile, et se donner la peine de vivre quand personne ne s'affligerait de nous voir mourir!

Si l'avare, si l'égoïste sont incapables de ces retours sensibles, il est un malheur particulier à de tels caractères auquel ils ne peuvent jamais échapper : ils craignent la mort, comme s'ils avaient su jouir de la vie : après avoir sacrifié leurs jours présents à leurs jours à venir, ils éprouvent une sorte de rage en voyant s'approcher le terme de l'existence; les affections du cœur augmentent le prix de la vie en diminuant l'amertume de la mort : tout ce qui est aride fait mal vivre et mal mourir ; enfin, les passions personnelles sont de l'esclavage autant que celles qui mettent dans la dépendance des autres; elles rendent également impossible l'empire sur soi-même, et c'est dans le libre et constant exercice de cette puissance qu'est le repos et ce qu'il y a de bonheur.

Les passions qui dégradent l'homme, en resserrant son égoïsme dans ses sensations, ne produisent pas, sans doute, ces bouleversements de l'âme, où l'homme éprouve toutes les douleurs que ses facultés lui permettent de ressentir; mais il ne reste aux peines causées par des penchants méprisables aucun genre de consolation; le dégoût qu'elles inspirent aux autres passe jusqu'à celui qui les éprouve; il n'y a rien de plus amer dans l'adversité que de ne pas pouvoir

s'intéresser à soi : l'on est malheureux sans trouver même de l'attendrissement dans son âme; il y a quelque chose de desséché dans tout votre être; un sentiment d'isolement si profond, qu'aucune idée ne peut se joindre à l'impression de la douleur; il n'y a rien dans le passé, il n'y a rien dans l'avenir; il n'y a rien autour de soi; on souffre à sa place, mais sans pouvoir s'aider de sa pensée; sans oser méditer sur les différentes causes de son infortune, sans se relever par de grands souvenirs où la douleur puisse s'attacher. (Madame de Stael.)

AVARICE.

Il est plus rare de rencontrer un vieillard sans avarice, qu'un jeune homme qui n'est ni amoureux, ni libertin. (Madame d'Arconville.)

*

Toutes les grandes passions abandonnent les hommes à la mort; toutes, excepté l'avarice. Ils se repentent sincèrement d'avoir aimé les femmes aimables, et d'avoir fait un mauvais usage de leurs richesses : alors ils écartent les femmes; mais ils continuent d'être avares. (Madame de Puisieux.)

BEAUTÉ.

La beauté, pour les hommes, est un mince présent de la nature.

Un homme qui entre dans le monde avec une très-jolie figure est presque certain d'être un fat au bout de l'année, et peut-être auparavant.

Quelques conquêtes faciles enflent sa vanité; il les suppose toutes aussi aisées, part de là pour mépriser les femmes qui, à leur tour, le lui rendent bien. Il se vante de ne manquer aucune entreprise galante. Voilà mon fat complet. (Madame de Verzure.)

*

Le culte de la beauté, tel qu'il a été célébré sur toute la terre, ce culte corrupteur qui inspire à des créatures immortelles des senti-

ments si étrangers à leur avenir ; ce culte, source de tant de douleurs, et où les divinités du moment passent si vite au rang de victimes, ce culte a des autels indestructibles dans le cœur des femmes.

Bien plus, des hommes graves, des penseurs capables de le juger tel qu'il est, des moralistes qui devraient en diminuer l'influence, l'augmentent encore. Ils semblent frappés de fascination à la simple idée de la beauté, et ceux qu'on croirait appelés à donner aux femmes des conseils sévères, s'arrêtent, retenus par la crainte de nuire à leur charme. (Madame Necker de Saussure.)

BIZARRERIE.

Les hommes sont bizarres ; ils ne savent rien refuser à une femme qui leur est étrangère, et celle qui mérite le plus leurs égards semble toujours celle qui en obtient le moins. (Madame de Salm.)

BLAME.

Les hommes blâment les gens qui sont en faveur, des mêmes choses qu'ils feraient s'ils y étaient. (La reine Christine de Suède.)

BONHEUR.

Il semble que le bonheur ait un terme au delà duquel les hommes espèrent en vain de parvenir. L'homme le plus heureux qu'il y ait voit cependant encore un plus grand bonheur que celui dont il jouit ; il n'en est pas de même du malheur. L'homme malheureux ne voit rien au delà de son malheur ; il semble même que son naturel le porte plutôt à sa destruction totale qu'à son bonheur parfait. (Madame de Puisieux.)

*

L'homme sage n'est pas toujours heureux : le bonheur dépend presque du hasard et des circonstances. La sagesse consiste à les faire naître selon notre intention, et à en profiter ensuite avec prudence. (Madame de Puisieux.)

*

L'homme est fait de façon qu'il ne goûte bien que ce qu'il a beaucoup désiré.

L'homme qui est né faible doit se contenter de résister aux dangers qui s'offrent à lui sans s'y exposer volontairement, même avec la volonté de les surmonter. (Madame DE VERZURE.)

*

L'homme ici-bas a soif de bonheur; c'est un désir incessant qui le tourmente et le pousse à la recherche des biens qu'il ne possède pas. « Le bonheur n'est pas fait pour cette terre, » ont dit les moralistes; et tous ceux qui souffrent de répéter : « Le bonheur n'est pas fait pour cette terre ! » Et cependant le désir en reste impérissable au cœur de l'homme; il ne cesse de s'agiter dans sa vaine poursuite, et, si un moment il l'atteint, s'il est en possession de jouissances vives et continues, il lui semble avoir répondu aux besoins de sa destinée, être en accord avec la création.

Le bonheur n'est pas fait pour cette terre ! Eh ! qu'est-ce qui le prouve ? Cette terre si fleurie, si féconde, si magnifique dans ses aspects variés, si susceptible d'être embellie par les arts, les sciences et l'industrie, pourquoi ne deviendrait-elle pas un séjour fortuné ? Les passions de l'homme, dit-on, y portent le ravage; mais ces passions mêmes ne sont-elles pas la source des jouissances les plus exquises ? L'amitié, l'amour, la gloire, les affections de famille ne remplissent-ils pas le cœur de sentiments enivrants ? Tous les éléments de bonheur, d'un bonheur approprié aux désirs, aux facultés des hommes, sont ici-bas à notre portée, en nous, hors nous. Le sentiment seul de la vie, respirer un air pur, admirer la création, est déjà un bonheur. Si Dieu avait voulu faire de la terre une vallée de larmes, une triste prison, l'aurait-il embellie de charmes si puissants que l'homme y tient en dépit des maux que lui-même se crée ? Aurait-il donné à l'homme, pour but positif de sa destinée, d'améliorer constamment sa demeure par les prodiges des arts et de l'industrie ? Si ce monde n'était véritablement qu'un passage, un temps d'épreuve, ne verrions-nous pas le genre humain, dédaigneux des biens de cette vie et impatient d'arriver au terme de sa carrière, se croiser les

bras, fixer les yeux au ciel, seul but désirable, et tout au plus arracher au sol quelques racines pour sa maigre subsistance? Ne verrions-nous pas, pour vertus uniques, la résignation morne, l'inertie et la passivité? La vie ne deviendrait-elle pas semblable au sommeil, au repos, si la mort était le seul but? Mais, loin de là, les hommes ne souffrent qu'impatiemment la misère, la servitude, l'injustice, tous les maux qui accablent l'humanité. Pleins d'activité, d'ardeur, le repos absolu les accable; ils ont besoin d'emploi à leurs facultés; ils exercent l'industrie et les arts; ils poursuivent le bonheur. Les philosophes, les législateurs, les moralistes eux-mêmes, dans leurs lois, leurs préceptes, leurs systèmes, travaillent à l'amélioration de la condition humaine, même en ignorant le but, même en niant le bonheur. Ce besoin instinctif de félicité ici-bas, ce concours simultané de tous les efforts des hommes, pour la posséder individuellement et collectivement, ne sont-ils pas des gages que Dieu nous l'accordera, et ne devons-nous point croire que *les destinées sont proportionnelles aux attractions?* (Madame Gatti de Gamond.)

*

Les hommes sont des fous incapables de faire et de connaître leur bonheur. (Madame de Puisieux.)

BONTÉ.

Il y a trois sortes de bontés qu'il ne faudrait pas confondre : celle qui réside dans l'intelligence, celle qui a sa source dans le cœur, et celle enfin qui naît d'une certaine faiblesse, ou, pour me servir d'un mot moderne, d'une certaine *impressionnabilité* des nerfs. La première, plus grande, plus calme, plus constante, moins sujette à des excès et à des retours, mais un peu froide en apparence, se rencontre plus fréquemment chez les hommes. On la pourrait nommer la bonté virile. La troisième, passagère, superficielle, capricieuse, est, hélas! seule à l'usage de la plupart des femmes. Quant à la seconde, la bonté du cœur, je la tiens pour aussi rare que le génie. (Madame d'Agout.)

*

Ne cherchez pas à être grand, mais à être bon; ne cherchez pas à être célèbre, mais à être utile. La plus grande gloire qui rayonne à mille lieues de nous ne vaut pas le sourire de contentement et d'amitié sur le visage d'un de nos voisins. (Madame DE LAMARTINE mère.)

BOTTES BLEUES.

Bottes bleues! On appelle ainsi les écrivains qui ne savent pas écrire, les hommes de lettres non lettrés, les grands hommes de petites coteries, les célébrités inconnues. (Madame ÉMILE DE GIRARDIN.)

BOURGEOIS.

Ce n'est qu'à force de modestie que les bourgeois, favoris de la fortune, peuvent échapper à l'envie, et même au ridicule. Le peuple ne consent à être éclaboussé que par les grands seigneurs, et ces derniers ne veulent être surpassés en somptuosité que par leurs égaux. (Madame DE GENLIS.)

BRAVOURE.

Ce n'est point le courage qui fait courir un jeune homme de quinze ans à l'armée. Il ne saura s'il en a, qu'au retour de la campagne. (Madame DE PUISIEUX.)

BUFFON.

Buffon, dans son *Histoire naturelle,* a prouvé qu'un seul homme peut réunir à de vastes connaissances une imagination brillante, une sensibilité vive et profonde, et l'art enchanteur de peindre et de décrire avec une égale supériorité les objets touchants, les scènes imposantes et majestueuses, les tableaux sombres et terribles. On trouve dans son ouvrage les modèles les plus parfaits de tous les différents genres de style et d'éloquence; tour à tour poëte, peintre,

métaphysicien profond, philosophe sublime, l'auteur sait prendre tous les tons : aussi souple qu'étendu, son génie embrasse tout, se plie à tout. Avec la même facilité, il saisit les traits délicats des petits détails, et conçoit l'ensemble du plan le plus vaste. Aucun écrivain français n'a mieux connu sa langue; aucun ne joignit tant d'exactitude à tant d'élégance, et ne fut à la fois aussi correct et aussi brillant. (Madame DE GENLIS.)

CARACTÈRE.

Quoi que fassent les hommes, quoi qu'ils éprouvent, quelles que soient les circonstances qui les élèvent, les éclairent, les accablent, rien ne change ni même ne modifie leur caractère : bon ou mauvais, il reste ce qu'il a été, il reparaît au moindre choc, et il est, jusqu'à leur dernière heure, le véritable mobile de toutes leurs actions. Aussi, lorsque l'on a intérêt à les bien connaître et à bien juger leur conduite et leurs intentions, est-ce le caractère seul qu'il faut chercher à démêler en eux, à travers les paroles trompeuses, les formes imposantes, simples ou même cordiales dont ils ont si souvent l'art de l'envelopper. (Madame C. DE SALM.)

*

Un des plus sûrs moyens de pénétrer le caractère des hommes, c'est de suivre leur conversation. (Mademoiselle DE SOMMERY.)

CATON.

Caton, tout admirable qu'il paraissait, était une espèce de pédant de la liberté et de l'honneur. (La reine CHRISTINE de Suède.)

CÉLIBATAIRE.

C'est la vanité des jeunes célibataires qui cloue tant de maris au pilori du ridicule; que d'Orgons futurs il y a cependant dans ces Paolos d'aujourd'hui! (Madame C. BACHI.)

CHATEAUBRIAND.

M. de Chateaubriand, même dans sa jeunesse, était d'une taciturnité peu commune, au point que je pensais souvent qu'il aimait mieux, et non sans raison, s'entretenir avec lui-même qu'avec tout autre. Si la conversation ne se portait point sur un sujet qui frappât son imagination, ou seulement si dans le cercle il se trouvait une personne qui ne lui fût pas agréable, il gardait un profond silence, en sorte que, parmi tant de gens avides de le connaître, beaucoup ont pu se trouver avec lui pendant plusieurs heures sans entendre le son de sa voix...

M. de Chateaubriand, dans sa jeunesse, avait la plus charmante tête que l'on pût voir. Sans exagérer le moins du monde, on peut dire que le génie brillait dans ses yeux, dont l'expression avait quelque chose de magique. Son sourire était ravissant; il en a conservé le charme jusqu'à ses derniers jours, ce qui l'a aidé bien souvent à répondre autrement que par des mots au torrent d'éloges admiratifs qui l'attendaient dans tous les salons de l'Europe, où beaucoup de ceux qui le voyaient fréquemment n'ont connu de lui que ses chefs-d'œuvre et son sourire.

On a souvent reproché à M. de Chateaubriand d'être atteint de cette faiblesse que M. Saint-Marc de Girardin, dans un article sur J.-J. Rousseau, appelle la *préoccupation maladive du moi*, et de se nommer trop souvent lorsqu'il écrit. Toute l'admiration qu'inspire l'auteur du *Génie du Christianisme* ne peut empêcher que l'on n'accorde à ses critiques et à ses ennemis un fait aussi regrettable...

... Plût au ciel que l'auteur des *Martyrs* n'eût jamais voulu devenir un homme d'État! Sa carrière politique n'a rien ajouté à sa renommée, et, seule, elle a pu lui faire connaître le sentiment de la haine et lui créer des ennemis. Si M. de Chateaubriand se fût contenté de sa gloire littéraire, cette gloire était encore trop radieuse pour ne point répandre du charme sur sa vieillesse. Peut-être alors son regret de n'être plus jeune eût-il été moins profond, moins amer, et ne l'eût-il pas conduit si tristement au tombeau. (Madame DE BAWR.)

CICÉRON.

Cicéron était l'unique poltron capable de grandes choses. (La reine Christine de Suède.)

CLERGÉ.

Le clergé de France devient de plus en plus turbulent : s'il était le maître, il renouvellerait les *dragonnades* de Louis XIV. Mais, grâce au ciel, notre roi très-chrétien (Louis XV) n'est ni dévot ni persécuteur; il n'a, dit-il, aucun pouvoir sur les consciences et n'en veut point avoir : le bon prince! Pour moi, je hais les prêtres intolérants; et, si j'étais souveraine, je ne persécuterais que les persécuteurs. (Madame de Pompadour.)

COEUR.

Il y a bien de la bizarrerie dans le cœur des hommes : souvent ils méprisent ce que la nature a formé de plus aimable, pour s'attacher, comme des forcenés, à des créatures sans mérite et sans conduite. (Madame de Puisieux.)

*

La tête d'une femme est toujours sous l'influence de son cœur; mais le cœur d'un homme subit ordinairement l'influence de sa tête. (Lady Blessington.)

COEUR (homme de).

Le courtisan doit être sourd; l'homme qui court après la fortune doit être vil; l'amant qui veut durer doit entendre tout et ne rien dire; mais l'homme de cœur ne doit rien passer. (Madame de Puisieux.)

*

Pour un homme de cœur, il est beau de dire : « Ce qui est mal réussit... et je ne veux pas réussir. Je n'ai, pour arriver au but, qu'une petite mauvaise action à faire, pas très-mauvaise encore...

Eh bien, je ne la ferai pas. Il ne s'agit que d'être un peu lâche, un seul instant, pour être très-heureux toujours... Eh bien, je ne veux pas être lâche. Il s'agit de mentir une fois pour obtenir ce que je rêve... Eh bien, je ne veux pas mentir. » Se priver d'un brillant destin pour rester conséquent avec ses principes, se sacrifier à une idée qui ne doit vous rapporter que des ennuis, savoir qu'on sera mal jugé et braver ce cruel jugement des hommes, oui, cela est beau, c'est tout simplement prouver Dieu. (Madame É. DE GIRARDIN.)

COMMANDER.

Des milliers d'hommes peuvent commander aux autres; mais à peine en est-il qui puissent se commander à eux-mêmes. (Miss WRIGHT.)

CONDUITE.

La conduite d'un homme n'est vraiment morale que quand il ne compte jamais pour rien les suites heureuses ou malheureuses de ses actions, lorsque ces actions sont dictées par le devoir. Il faut avoir toujours présent à l'esprit, dans la direction des affaires de ce monde, l'enchaînement des causes et des effets, des moyens et du but; mais cette prudence est à la vertu comme le bon sens au génie; tout ce qui est vraiment beau est inspiré, tout ce qui est désintéressé est religieux. Le calcul est l'ouvrier du génie, le serviteur de l'âme; mais, s'il devient le maître, il n'y a plus rien de grand ni de noble dans l'homme. Le calcul, dans la conduite de la vie, doit être toujours admis comme guide, mais jamais comme motif de nos actions. C'est un bon moyen d'exécution; mais il faut que la source de la volonté soit d'une nature plus élevée, et qu'on ait en soi-même un sentiment qui nous force aux sacrifices de nos intérêts personnels. (Madame DE STAEL.)

CONFESSEUR.

Une dame demandait à madame Campan, pendant un séjour à Mantes, un bon confesseur; madame Campan lui indiqua le sien comme étant un homme très-capable et très-respectable : «Mais, madame, lui dit l'étrangère, entend-il la raison ?—Oh! très-bien, répondit madame

Campan, il a été abbé de cour. — Dans ce cas-là, c'est l'homme qu'il me faut. » (Madame CAMPAN.)

CONQUÉRANT.

Alexandre était un brigand de premier ordre qui ne méritait pas un meilleur sort que Cartouche. Cependant l'on a dressé des autels au premier, et le second est mort sur la roue ; toute la différence néanmoins qui se trouve entre eux est que l'un était né roi, et que l'autre n'était qu'un simple particulier. Ah ! que les hommes sont injustes, et que leurs décisions sont fausses sur le vice comme sur la vertu ! (Madame D'ARCONVILLE.)

CONSCIENCE.

La conscience de l'homme le porte à s'aimer s'il vit selon l'ordre, et à se haïr s'il vit dans le désordre. (Madame C. FÉE.)

*

Il existe un envoyé de Dieu parmi les hommes, c'est la conscience ; sa voix est la seule révélation divine que l'homme sage puisse admettre. (Madame C. FÉE.)

*

Tout homme bien organisé moralement porte en lui un tribunal plus sévère que tout autre. (Madame C. BACHI.)

CONSOLATION.

Tout homme qui cherche de la consolation après la perte de ce qu'il aimait, est déjà plus d'à moitié consolé. (Madame D'ARCONVILLE.)

CONTRADICTIONS DE L'HOMME.

Les hommes ne prononcent pas moins fermement les termes de vice, vertu, humeur, probité, religion, etc., que les femmes ceux de stras,

diamant, étoffe moirée, damas des Indes, taffetas chiné, etc., et l'on serait tenté de croire qu'ils s'entendent; mais viennent-ils à s'expliquer sur les idées qu'ils attachent à ces termes, l'uniformité de sentiment disparaît; on dirait qu'ils sont nés à mille lieues les uns des autres, que c'est une troupe de gens ramassés sous différents climats; et ils ont des intérêts si opposés, auxquels ils prétendent par des voies si différentes, qu'on les prendrait à peine pour des animaux de la même espèce. D'où naissent ces contradictions? Nous sommes tous d'accord sur les objets de nos sens; les couleurs de l'arc-en-ciel plaisent à tous les yeux; il n'y a point d'odorat qui ne soit flatté par l'œillet, la rose et le jasmin; il est des viandes et des mets qui sont agréables à tous les palais, ainsi des autres sens. N'aurions-nous aucun sens pour juger du vice, de la vertu, de l'honneur, de la probité, etc., ou, si nous en avons un pour ces objets, ce sens serait-il malade presque dans tous les hommes? Cette dernière conjecture est apparemment la vraie. (Madame de Puisieux.)

*

Toutes les contradictions, tous les mouvements contraires des hommes sont vrais. Ils s'expliquent par ces trois mots : « Je vous aime. » (Mademoiselle de l'Espinasse.)

*

De tout temps, les hommes n'ont pas été d'accord avec eux-mêmes; tels ils ont été, tels ils seront toujours. (Madame de Puisieux.)

*

Une des choses que les hommes pardonnent le moins, c'est la contradiction directe de leurs opinions. (Madame Necker.)

*

Les hommes qui contredisent le plus sont ceux qui savent le moins supporter la contradiction. (Madame de Verzure.)

*

Les hommes contredisants se contredisent souvent eux-mêmes. (Madame DE VERZURE.)

CONVICTIONS.

On isole trop par habitude le caractère d'un homme de ses convictions politiques. Ces deux choses sont inhérentes comme le bras et la main. (Madame C. BACHI.)

COQUETTE.

Les hommes appellent coquette la femme qui leur plaît, s'ils ne peuvent réussir à lui plaire. (Madame F. DE PUSSY.)

COQUETTERIE.

Les hommes admirent la vertu; mais c'est la coquetterie qui les subjugue. (Madame D'ARCONVILLE.)

CORRIGER.

Vouloir corriger un homme fait de ses défauts, ou un jeune homme de sa présomption, c'est entreprendre l'impossible : comme on ne donne pas les bonnes qualités, on ne guérit personne des mauvaises, et chacun reste comme il est. (Madame DE PUISIEUX.)

CORRUPTION.

Les gens de qualité sont en ce temps beaucoup plus corrompus que les gens du commun; chez ceux-ci, il n'y a que galanterie ou passion vive mais sincère; mais, chez les autres, c'est pure débauche, et il n'y a plus de honte nulle part. (Madame la duchesse D'ORLÉANS.)

COUR.

En vérité, on respire un mauvais air à la cour, un air de fausseté

qui est pernicieux aux meilleurs naturels. (Madame du Barry.)

*

Je n'ai pas eu six moments agréables depuis que je suis ici (à la cour de Louis XV) : tout le monde tâche de me plaire, et presque tout le monde me déplaît : les plus brillantes conversations me donnent la migraine ; je bâille au milieu des fêtes, et j'éprouve sans cesse qu'il n'y a point de bonheur dans la vanité. (Madame de Pompadour.)

COURAGE.

Le courage dans le monde est une vertu mortelle. Un homme qui a montré du courage est un homme perdu, c'est un paria que chacun fuit dans la crainte de se laisser entraîner ; il vaut mieux dans le monde passer pour avoir la lèpre que pour avoir un grand courage. L'homme courageux ne trouve jamais personne pour l'aider, ni pour le défendre ; il trouve seulement quelques femmes pour l'applaudir et pour l'aimer. (Madame É. de Girardin.)

*

Un homme ne devrait jamais se vanter de son courage, ni une femme de sa vertu, de peur qu'en agissant ainsi, ils ne fussent cause qu'on mît leur existence en question. (Lady Blessington.)

*

L'envie de plaire a quelquefois fait faire des actions auxquelles l'âme se refuserait d'elle-même. Mais, quand on aime une femme de cœur, on veut du moins en avoir autant qu'elle ; et il y a des femmes qui en ont beaucoup. Madame B*** était nouvellement mariée à un époux qu'elle adorait. Ils allèrent, pendant le cours de leurs visites, dans une maison où on leur proposa de jouer. Un homme, violent quand il perdait, insulta son mari, qui ne répondit rien ; on sortit, et l'on se sépara. Madame B***, de retour chez elle, dit à son mari : « Monsieur, vous savez qu'en vous épousant, je me suis brouillée avec toute ma famille ; j'ai refusé une fortune considérable pour faire la vôtre :

ces deux preuves suffisent, sans vous en rappeler d'autres, pour que vous ne doutiez pas que je vous aime ardemment. Cependant, si demain vous ne vous battez pas avec M. de X***, je ne vous vois plus que comme un lâche, et je me retire dans un couvent... » M. B*** regarda sa femme d'un air consterné, convint qu'elle avait raison, écrivit à M. de X***, se battit, blessa son adversaire, et revint aux pieds de sa femme la remercier de l'honneur qu'elle venait de lui conserver. Madame B***, pendant le combat, avait été dans des alarmes à en perdre l'esprit; qu'on juge donc du plaisir qu'elle eut au retour de son mari, d'une action où il s'agissait de sa vie! Cependant elle n'en eut pas meilleure opinion de son courage; elle comprit qu'un homme de cœur n'avait pas besoin d'avis pour savoir ce qu'il avait à faire; elle fit préparer ses malles, et emmena son mari au fond d'une province où, s'il n'était pas courageux, il n'eût du moins aucune occasion de le montrer. Je sais que ce trait de madame B*** ne sera pas du goût de bien des femmes; je ne m'en embarrasse guère, il est du mien; il vaut mieux perdre un mari lâche que de le conserver sans honneur : tel cher qu'il vous soit, il est des occasions où il faut le sacrifier. On me dira peut-être : Pourquoi les femmes seraient-elles plus délicates sur l'honneur que les hommes, qui conservent fort bien des femmes déshonorées? Tant pis pour les hommes qui les gardent : au reste, il faut bien qu'ils prennent leur parti là-dessus. Le plus grand nombre des femmes s'exposant à être renvoyées, et les hommes n'étant exposés que rarement à montrer leur peu de courage, la partie n'est pas égale. (Madame DE PUISIEUX.)

COURTISANS.

Les courtisans tiennent à la personne du souverain, comme les nations tiennent au sol. Les courtisans vivent du souverain, comme les nations vivent du territoire. (Madame CAMPAN.)

*

Dans toutes les cours de l'univers, les courtisans ont si peur de perdre leurs places, qu'ils adhèrent d'avance à tout ce qui peut plaire au souverain, ou le flatter : c'est à cette cause qu'il faut rapporter

toutes les fautes politiques qui se commettent, et qui souvent amènent la perte de tous. (Madame CAMPAN.)

*

L'ambition est le premier mobile de tous les hommes qui entourent les princes; l'orgueil et la bassesse viennent immédiatement après. Lorsque les courtisans se courbent, c'est pour tendre la main; se tiennent-ils droit, c'est pour montrer leur importance. (Madame CAMPAN.)

*

Le bonheur n'a jamais habité dans le palais des rois, les courtisans en conviennent; on peut bien les croire. (Madame CAMPAN.)

*

Les deux principales choses nécessaires à un courtisan sont une conscience flexible et une inflexible politesse. (Lady BLESSINGTON.)

*

Un homme de cour ressemble à certaine colonne de marbre : il est dur, poli et bigarré comme elle. (La reine CHRISTINE de Suède.)

*

Qu'est-ce que les courtisans? Des glorieux qui font des bassesses, ou des mercenaires qui se font payer. (Madame DE LAMBERT.)

*

Les courtisans nous crient : « Donnez-nous sans compter! » Et le peuple : « Comptez ce que nous vous donnons! » (MARIE LECKZINSKA.)

*

Les courtisans, infatigables dans leurs intrigues, cherchent encore à se nuire les uns aux autres, à la veille de la ruine de tous. (Madame DE STAEL.)

*

Les courtisans ont avec une reine un genre de bassesse qui tient

de la galanterie. Ils veulent se persuader qu'ils l'aiment, pour lui obéir plus noblement, et cacher la crainte servile d'un sujet sous le servage d'un chevalier. (Madame DE STAEL.)

*

Le 15 novembre 1695, madame de Maintenon écrivait à M. le cardinal de Noailles :

« Encore une fois, monseigneur, défiez-vous de tout ce que vous estimez le plus. Je suis à la source : je vois trahison sur trahison. Mon naturel ne me porte point à la défiance. J'aurais vécu longtemps sans croire les hommes aussi mauvais qu'on le dit. Mais la cour change les meilleurs. » (Madame DE MAINTENON.)

*

Le zèle indiscret des courtisans nuit souvent aux véritables intérêts des princes. (Madame CAMPAN.)

*

L'art de la guerre s'exerce sans cesse à la cour : les rangs, les dignités, les entrées familières, mais surtout la faveur, y entretiennent sans interruption une rixe qui en bannit toute idée de paix...

La Fontaine a dit de la faveur :

On la conserve avec inquiétude,
Pour la perdre avec désespoir.

Jamais on ne peut mieux définir le joug brillant et déchirant que porte l'homme favorisé. Aussitôt que le prince prononce quelques mots qui annoncent son estime ou son admiration pour quelqu'un, le premier mouvement des courtisans est d'être l'écho des sentiments du prince ; mais ce pas en avant n'est fait que pour se mettre en position de perdre celui qui a été favorablement désigné. Alors le jeu de l'intrigue commence ; si l'on peut, on tue par la calomnie ce nouvel objet d'inquiétude ; l'idée favorable du prince est détournée ou annulée, et l'on jouit de cette facile victoire... (Madame CAMPAN.)

*

Avec de l'argent, tous les chagrins des courtisans s'oublient, toutes les plaies se cicatrisent. (Madame de Mirepoix.)

CRÉATION.

« Dieu créa l'homme mâle et femelle, » disent les Écritures. Identité de nature, diversité de mode d'existence; but pareil, moyens différents. Dualité dans l'unité, c'est le mystère et le charme de la destinée humaine. (Madame d'Agout.)

CRÉBILLON fils.

Voici le portrait de Crébillon fils, tracé par la demoiselle Beauvoisin, qui le connaissait de reste : « Pédant, vilain pédant, tu es si pédant, si sérieux, si sec et si gourmé, si composé, si empesé et si ennuyeux, que je ne veux pas que tu viennes souper avec nous chez Monticour... Va donc ! tu n'es qu'un manche à balai galonné ! tu ne fais pas autre chose que des révérences à la vieille mode, etc. »

Ce Crébillon n'avait aucun autre inconvénient dans la société que celui d'être ennuyeux... Écrivain licencieux et pédant frivole, il était, ce qui pourra vous étonner, *censeur royal,* à l'effet d'examiner les nouveaux livres et d'accorder ou de refuser les *privilèges du roi* pour leur publication...

Lorsque vous aurez lu quelques-unes de ses productions, œuvres de licence et d'impertinence, vous ne manquerez certainement pas de vous représenter le fils Crébillon comme un papillon sémillant, brillant et triomphant de la pudeur de toutes les fleurs, de toutes les roses et du tendre jasmin, qui prodiguaient à ses vœux les trésors de leur sein (il y a toujours de ces mauvaises rimes-là dans sa prose)... (Madame de Créquy.)

CRÉDULITÉ.

L'homme crédule est un niais; mais celui qui doute de tout est un grossier. (Madame de Fresne.)

*

A l'époque où Mesmer faisait un si grand bruit à Paris avec son magnétisme et ses baquets, M. Campan, mon mari, était devenu, comme presque tout ce qui passait pour avoir du bon ton, son partisan; se faire magnétiser était une mode; je crois que c'était plus qu'une mode, c'était une rage. On ne parlait dans les salons que de la brillante découverte, on ne devait plus mourir, les têtes étaient montées, l'imagination frappée; il ne s'agissait plus que d'engourdir la raison : Mesmer, avec son langage singulier, avait produit cet effet. Le plus difficile, pour terminer cet accès de folie, était de faire acheter par la cour le secret; le propriétaire portait fort haut ses prétentions; cependant on offrait déjà cinquante mille écus. Par un hasard bien extraordinaire, je me trouvais un beau jour au milieu des baquets et des somnambules : l'enthousiasme des nombreux spectateurs était si grand, que la plupart avaient la vue égarée et la figure crispée; un étranger aurait cru être au milieu des habitants de Charenton. Étonnée, surprise de voir tant de monde presque en délire, je me livrai à mes réflexions en me retirant. Mon mari était malade d'une fluxion de poitrine, il se fit transporter dans la maison de Mesmer. Installée dans l'appartement que M. Campan y occupait, je demandai au thaumaturge quel traitement il se proposait d'employer. Il me répondit d'un très-grand sang-froid qu'il fallait, pour être certain d'une guérison prompte et sûre, mettre dans le lit du malade, du côté gauche, une jeune femme brune, une poule noire, ou bien une bouteille vide. « Monsieur, si le choix est indifférent, lui dis-je, servez-vous de la bouteille vide. »

La maladie faisait des progrès, la respiration était difficile, la poitrine douloureuse, tous les moyens magnétiques qu'on avait employés n'avaient produit aucun effet; s'apercevant de leur inefficacité, il profita des moments où je m'absentais pour soigner le malade et lui mettre des vésicatoires; je ne fus instruite de ce qui avait été fait qu'après la guérison. On demanda plus tard à M. Campan un certificat constatant qu'il avait été guéri par le magnétisme seul; il le donna : voilà bien le trait d'un enthousiaste; pour lui, la vérité a perdu ses droits. Rentrée auprès de la reine, Leurs Majestés me demandèrent ce que je pensais sur la découverte de Mesmer; je leur

racontai ce qui s'était passé ; il fut décidé sur-le-champ qu'on n'en entendrait plus parler. (Madame CAMPAN.)

CRIME.

Parmi les crimes qui désolent annuellement la société, les hommes entrent pour une immense majorité. Encore est-il prouvé que la plupart des femmes condamnées pour crimes ou délits graves, ont d'ordinaire agi par ignorance et entraînement, bien plus que par suite d'une nature essentiellement corrompue. (Madame DROHOJOWSKA.)

CRITIQUE.

Si la critique est *ce qu'elle doit être*, UN ENSEIGNEMENT, elle doit se montrer douce et généreuse, afin d'être persuasive. Elle doit ménager surtout l'amour-propre, qui, durement froissé en public, se révolte naturellement contre cette sorte d'insulte à la personne. On aura beau dire que la critique est libre et ne relève que d'elle-même; toutes choses relèvent de Dieu, qui a fait de la charité le premier de nos devoirs et la plus forte de nos armes. Si les critiques qui nous jugent sont plus forts que nous (ce qui n'arrive pas toujours), nous le sentirons aisément à leur indulgence, et les conseils enveloppés de ces explications modestes qui *prouvent* ont une valeur que la raillerie et le dédain n'auront jamais.

Je ne pense pas qu'il faille céder à la critique, même la plus aimable, quand elle ne nous persuade pas ; mais une critique élevée, désintéressée, noble de sentiments et de formes, doit nous être toujours utile, même quand elle nous contredit ouvertement. Elle soulève en nous-mêmes un examen nouveau et une discussion approfondie qui ne peuvent nous être que salutaires. Elle doit donc nous trouver reconnaissants quand son but est bien visiblement d'instruire le public et nous-mêmes.

... Le rôle de critique, bien compris, est un rôle aussi grand que celui de créateur, et de grands esprits philosophiques n'ont pas fait autre chose que la critique des idées et des préjugés de leur temps. Cela a bien suffi, non-seulement à leur gloire, mais encore aux progrès de leur siècle ; car toute œuvre de perfectionnement se com-

pose de deux actes également importants de la volonté humaine, renverser et réédifier... (Madame George Sand.)

*

Il y a bien peu de critiques qui vaillent la peine qu'on accepte ce qu'elles ont de louangeur, ou qu'on rétorque ce qu'elles ont d'erroné. (Madame George Sand.)

*

La critique littéraire n'est point consciencieuse en France, et, par conséquent, elle n'est d'aucune utilité ; car il n'y a que la vérité qui serve à quelque chose. L'extrait d'un ouvrage, en Angleterre et en Allemagne, est fait avec tant de profondeur et d'exactitude, qu'on reconnaît les droits de juge dans le talent et les connaissances que ces écrivains manifestent. Chez nous, toute la critique littéraire consiste dans l'art de citer quelques phrases, d'ordinaire altérées, et que l'on sépare avec soin de la chaîne des raisonnements qui les motivent. C'est un jeu de mauvais enfants qu'un tel travail... (Madame de Stael.)

CROYANCE.

Si les hommes étaient réellement convaincus de la prétendue croyance, hors les fous, ils seraient tous des saints. (Madame d'Arconville.)

CRUAUTÉ.

Les hommes ne sont pas toujours aussi cruels qu'ils le désirent ; ils appellent cela des procédés. (Madame C. de Salm.)

CUVIER.

On peut citer M. Cuvier comme un des hommes les plus extraordinaires qui aient illustré la France ; car c'était une chose prodigieuse que la facilité et le succès avec lesquels il appliquait son intelligence à toute espèce de choses. (Madame de Bawr.)

DANDY.

Qu'est-ce qu'un dandy?... C'est comme un portemanteau vivant dont les tailleurs se servent pour étaler leurs coupes et leurs façons nouvelles. Marcher la tête haute, le jarret tendu et les coudes en arrière; loucher en lorgnant, grimacer en riant, grasseyer en parlant, beaucoup causer sans rien dire, ou se taire pour avoir l'air de penser; faire des armes comme un spadassin, jouer gros jeu, monter à cheval comme un jockey, nourrir à grands frais vingt juments et dix maîtresses : tel est, des deux côtés de la Manche, l'être qu'on a baptisé du nom de *dandy*. (Cité par madame Flora Tristan.)

DÉBAUCHE.

Si la cour de France était comme autrefois, on pourrait y apprendre l'art de se conduire dans la vie; mais, excepté le roi et Monsieur, personne ne sait plus ce que c'est que la politesse : les jeunes gens ne songent qu'à d'horribles débauches. (Madame la duchesse d'Orléans.)

*

Les débauchés contractent trop l'habitude de l'inconduite pour pouvoir se corriger; la violence du tempérament et la force de l'usage continuent de les maîtriser; ils regardent la vertu comme une niaiserie, et ils ne voient pas qu'ils s'assurent dans ce monde le mépris général, et dans l'autre la damnation éternelle. (Madame la duchesse d'Orléans.)

DÉFAUT.

Les hommes nous prêchent sans cesse la douceur et la patience, parce qu'ils trouvent plus facile de nous élever à supporter leurs défauts que de s'étudier à les vaincre. (Madame C. de Salm.)

*

Le grand défaut des hommes est qu'ils ne se mettent jamais à la place de ceux qu'ils jugent. (Madame d'Épinay.)

*

Toutes les femmes doivent s'attendre à trouver des défauts chez les hommes, de même qu'elles ne sauraient espérer de voir un jour entier le ciel sans aucun nuage (1). (Madame Ellis.)

DÉFINITION.

Voilà tout l'homme : ses désirs, ses inquiétudes, ses fautes, et puis cette inévitable douleur, appelée remords, qui le ramène à la vérité. (Madame de Krudener.)

DÉFINITION MORALE DE L'HOMME.

Il ne faut pas croire que la différence des sexes soit purement du domaine de la physiologie; l'intelligence et le cœur aussi ont un sexe. A mesure qu'une culture plus parfaite aura développé l'homme et la femme, chacun selon son génie propre, l'attrait naturel des âmes sera plus sensible et formera des unions morales plus fécondes en vertus.

Les femmes les plus accomplies sont aussi, en raison même de leur perfection, les plus essentiellement femmes par la manière de sentir et de penser. On en peut dire autant des hommes supérieurs. La médiocrité seule est neutre. (Madame d'Agout.)

DEMANDEURS.

Il est impossible à ceux qui vivent éloignés de la cour, d'imaginer le nombre de classes de demandeurs qu'il y a en France, et de combien de grâces et de faveurs le trône peut être l'heureux dispensateur. (Madame de Pompadour.)

DÉPRAVATION.

On a vu beaucoup d'hommes de bonne compagnie, en France, qui,

(1) C'est une Anglaise qui parle, et l'on sait que, dans son pays, il n'est pas de jour sans nuage.

accusés d'une action condamnable, répondaient : « Il se peut que cela soit mal ; mais personne, du moins, n'osera me le dire en face. » Il n'y a point de propos qui suppose une plus grande dépravation ; car où en serait la société humaine, s'il suffisait de se tuer les uns les autres pour avoir le droit de se faire d'ailleurs tout le mal possible ; de manquer à sa parole, de mentir, pourvu qu'on n'osât pas vous dire : « Vous en avez menti ! » enfin, de séparer la loyauté de la bravoure, et de transformer le courage en un moyen d'impunité sociale ? (Madame de STAEL.)

DÉPUTÉ FLOTTANT (LE).

Dans le monde politique, certains défauts sont des trésors. Être versatile, n'avoir ni caractère, ni principe, c'est se créer un bel avenir de puissance et de crédit. Un homme assez heureux pour faire dire de lui qu'il n'a pas de conscience est un homme dont la fortune politique est assurée. Le député (en 1840) sans conscience, honoré du nom de *député flottant*, est le seul être qui puisse se vanter d'avoir trouvé la pierre philosophale. Le *député flottant* est roi de France, c'est l'arbitre de tous les destins ; car chacun attend tout de lui. (Madame ÉMILE DE GIRARDIN.)

DERVICHE.

Tout musulman peut se transformer sur l'heure en derviche, pourvu qu'il attache à son cou ou qu'il passe dans sa ceinture un talisman quelconque, une pierre recueillie sur le territoire de la Mecque, une feuille sèche tombée d'un arbre qui ombrage le tombeau d'un saint, ou telle autre chose qu'il lui plaira..., et cette décoration suffit à établir sans contestation, au profit de celui qui la porte, son droit au titre de derviche et à la vénération des fidèles. Les derviches ont rarement un domicile fixe. Voyageurs pour la plupart, ils vivent d'aumônes chemin faisant, quitte à se faire voleurs, pour peu que la bienfaisance nationale se trouve en défaut...

Tel est le véritable derviche, dépouillé des vertus que lui ont prêtées les conteurs et les voyageurs. Au fond, ce n'est guère qu'un fainéant et un imposteur qui se fait parfois brigand, lorsque les circonstances s'y prêtent. (Madame DE BELGIOJOSO.)

DÉSAPPROBATION.

Les hommes désapprouvent toujours tout ce qu'ils ne sont pas capables de faire. (La reine Christine de Suède.)

DESPOTES.

Il ne faut jamais juger des despotes par les succès momentanés que la tension même du pouvoir leur fait obtenir. C'est l'état dans lequel ils laissent le pays à leur mort ou à leur chute, c'est ce qui reste de leur règne après eux, qui révèle ce qu'ils ont été. (Madame de Stael.)

DESPOTISME.

Par testament du moins, les tyrans mêmes ne peuvent s'empêcher de blâmer le despotisme. (Madame de Stael.)

*

Le despotisme est impossible dans plusieurs États de l'Europe, car le souverain qui tenterait de le rétablir serait la première victime de cette tentative. (Lady Blessington.)

*

Les esprits sages préfèrent endurer les maux d'un despotisme qu'ils connaissent, plutôt que de risquer ceux d'une révolution dont ils ne peuvent calculer les conséquences. Le despotisme poursuit sa course avec ordre et dans un système, tandis que la sédition se précipite, entraînant, avec ce qui est mauvais, plus encore ce qui est estimable. (Lady Blessington.)

DEVOIR.

La loi du devoir est positive pour qui la connaît ; elle dit clairement, autant que se peut dire ce qui est au-dessus de nos conceptions terrestres, ce qui n'a pas de mots en nos langages pour l'exprimer ; « Il faut être juste, humain, sincère, assister celui qui souffre, dé-

fendre celui qu'on opprime, redresser celui qui s'égare; il le faut, parce que cela est bien. » Quelle loi écrite dans le cœur de l'homme, quel principe inhérent à sa nature, reconnu de lui-même pour une loi de son être, lui dira : « Il faut commettre l'iniquité; il faut verser le sang, tromper, corrompre, sacrifier à la force, insulter à la faiblesse, il le faut, parce que cela est mal. » Avons-nous jamais pu concevoir le mal comme nécessaire, régnant sur nous en son propre nom et par l'autorité de sa nature de mal?... (Madame Guizot.)

DÉVOT.

Qu'est-ce qu'un vrai dévot? Est-ce un homme qui passe sa vie au pied des autels, couvert d'un cilice et couché sur la cendre? Non, sans doute. C'est tout simplement un parfait honnête homme vis-à-vis de Dieu, des hommes et de lui-même. (Madame d'Arconville.)

*

La plupart des dévots ne s'inquiètent que des péchés du prochain, et ne se mettent guère en peine de ceux qu'ils font eux-mêmes. (La reine Christine de Suède.)

*

Il y a deux sortes de dévots : les dévots par inclination et les dévots par terreur. (Madame C. Bachi.)

DÉVOUEMENT.

L'idée d'un demi-dévouement n'entre pas dans l'esprit, on pourrait dire dans les facultés d'une femme : l'homme, au contraire, accommode toujours, sans s'en apercevoir, son dévouement avec son intérêt et ses goûts; c'est ce qui fait entre eux ce continuel mécompte de sentiments et de procédés. (Madame C. de Salm.)

*

J'ai vu avec admiration et gratitude des hommes se dévouer avec une patience infinie, avec une douceur inaltérable, au service d'une

malade, et lui rendre, avec autant de délicatesse que de zèle, des services dont l'amour conjugal seul peut être la cause ou la récompense. On pardonnerait presque à une femme de désirer souffrir, tant il y a de charme à se trouver l'objet d'attentions pareilles... (Madame Ellis.)

*

Pour trouver du charme à l'idée de se dévouer, il faut une sorte d'exaltation assez rare parmi les hommes, inconstante chez ceux-là mêmes qui sont susceptibles de l'éprouver. (Madame Necker de Saussure.)

DIEU.

L'homme voulait se faire semblable à Dieu; les prêtres ont fait Dieu semblable à l'homme; et la vanité de l'esprit humain s'est contentée. (Madame d'Agout.)

*

Un fait constaté entraîne-t-il autre chose qu'une analyse des effets et des causes saisissables et n'a-t-il pas au-dessus de ces causes saisissables une cause première qui est le secret même de la Divinité ? Qui nous dira comment le blé pousse, et comment l'homme est conçu? Nous voyons bien germer et produire un brin d'herbe dans le sein d'une graine; nous voyons bien un enfant naître du flanc de sa mère; mais la puissance de la vie, mais la perpétuation et le renouvellement de l'être, mais ces propriétés impérissables de l'esprit et de la matière, d'où viennent-elles? (Madame George Sand.)

*

Quand on aura analysé l'œil de l'extatique; quand on aura trouvé dans ses nerfs, ou dans sa rétine, ou dans son cerveau une faculté particulière de voir à travers les obstacles et en dépit des distances, que saura-t-on? Ce qu'on savait il y a trois mille ans : c'est qu'il y a des pythies, des devins, des augures, des visionnaires et des prophètes qui n'exploitent pas tous la crédulité des hommes, et qui sont vraiment mus par une puissance intime et incontestable. On ne dira plus : «C'est Apollon, c'est Isis, c'est Jéhovah, c'est Magog qui parle.»

Les savants diront : « C'est un fait naturel qui se produit. » Mais, en vérité, à qui donc remonte la puissance dont ce fait émane ? Ne sera-ce pas jusqu'à Dieu, aussi bien que tous les faits de la vie dans l'univers ? (Madame GEORGE SAND.)

*

Heureusement pour l'homme, cette pensée de Dieu, qu'il ignore et qu'il nie si souvent, a présidé à la création de son être avec autant de soin et d'amour qu'à celle de l'univers. Elle l'a fait perfectible dans le bien, corrigible dans le mal. Si, dans la société, l'homme peut se considérer souvent comme perdu pour la société, dans la solitude, l'homme n'est jamais perdu pour Dieu ; car, tant qu'il lui reste un souffle de vie, ce souffle peut faire vibrer une corde inconnue au fond de son âme, et quiconque a aimé la vérité a bien des cordes à briser avant de périr. (Madame GEORGE SAND.)

*

Tout enseignement religieux comprend deux objets : Dieu et la religion ; deux objets différents ; car l'idée de Dieu est, au fond, la même pour tous les hommes, et ils n'ont pas tous la même religion. L'idée de Dieu est universelle, et les religions sont spéciales. L'idée de Dieu est la même pour tous les hommes, quoique tous ne s'en soient pas rendu compte également et de la même manière, quoiqu'un grand nombre peut-être n'aient jamais songé à résumer leur idée sous cette forme : *Il y a un Dieu ;* et que quelques-uns, après y avoir songé, aient dit : *Il n'y a pas de Dieu.* (Madame GUIZOT.)

DIGNITÉ.

Quel que soit l'état qu'un homme ait embrassé, c'est l'honnêteté du cœur, la rectitude des principes, la fermeté de l'esprit, la netteté du jugement qui lui donnent de la dignité, n'importe la position dans laquelle il se trouve. L'homme qui possède ces qualités et qui y joint une intelligence perçante et étendue, doit toujours être honoré dans le pays qu'il habite, car ce n'est qu'avec de pareils hommes qu'une nation peut acquérir de la grandeur. (Madame ELLIS.)

DIPLOMATE.

L'honneur, la foi aux serments, les scrupules de la probité ne sont aux yeux du diplomate que des ressorts propres à imprimer certains mouvements à quelque rouage connu de lui seul ; il sait les presser à propos et les faire servir, à leur insu, à l'accomplissement de l'œuvre d'iniquité dont lui seul possède le secret. Cela s'appelle *voir de haut* en politique. Si l'homme pur s'éclaire de l'immoralité du diplomate, s'il s'assouplit en se corrompant, il est chaque jour plus apprécié de son maître; car, en diplomatie, ce qui est le plus utile est le plus estimable. Les mots ont un autre sens, les principes ont un autre aspect, les sentiments une autre forme dans ce monde-là que dans le nôtre. Au reste, il n'est pas si difficile qu'on le pense d'atteindre aux sublimités de cette science immonde : il ne s'agit que de mettre sa conscience sous ses pieds et de prendre exactement à rebours tous les principes de la morale universelle... (Madame George Sand.)

*

Les Français sont les plus habiles diplomates de l'Europe; et ces hommes, qu'on accuse d'indiscrétion et d'impertinence, savent mieux que personne cacher un secret, et captiver ceux dont ils ont besoin : ils ne déplaisent jamais que quand ils le veulent, c'est-à-dire quand leur vanité croit trouver mieux son compte dans le dédain que dans l'obligeance. (Madame de Stael.)

DISTRACTIONS.

Le duc de Sully avait parfois de grandes distractions; s'habillant un jour pour se rendre à l'église, il n'oublia rien que son haut-de-chausses. C'était en hiver; entrant à l'église, il dit : « Mon Dieu ! qu'il fait froid, aujourd'hui ! » On lui répondit : « Pas plus froid qu'à l'ordinaire. — J'ai donc la fièvre, » dit-il. Quelqu'un demanda : « Ne serait-ce pas parce que vous n'êtes pas habillé assez chaudement ? » Et il leva son habit; on vit alors ce qui lui manquait. (Madame la duchesse d'Orléans.)

*

M. de Brancas était très-amoureux de sa fiancée. Le jour où devait se célébrer la noce, il fut au bain comme à son ordinaire, et se mit au lit. Son valet de chambre lui demanda : « D'où vient, monsieur, que vous couchez encore ici, et que vous n'allez pas coucher avec madame votre femme? » Il dit : « Je l'avais oublié. » Il se leva et alla trouver sa femme, qui l'avait longtemps attendu au lit. Il était chevalier d'honneur de la reine mère. Un jour, lorsqu'elle était à l'église, Brancas oublie que c'est la reine qui est agenouillée. Comme elle avait le dos voûté, lorsqu'elle baissait la tête, on ne pouvait guère la reconnaître. Il la prend pour un prie-Dieu; il s'agenouille sur ses talons, et appuie ses deux coudes sur les épaules de la reine. Elle fut très-étonnée de voir son chevalier d'honneur se mettre à genoux sur elle, et chacun se mit à rire. Jadis les dames portaient dans leurs déshabillés des tabliers de drap fin. La duchesse de Duras était dans la cour de son hôtel; elle avait reconduit une dame à son carrosse. M. de Brancas entre dans la cour pour rendre visite à la duchesse et prend son tablier pour un mur; et il est tout saisi lorsque la duchesse se met à crier : « Oh! fi; cela ne se fait point. » Il dit : « Je vous demande mille pardons, j'ai pris votre tablier pour un mur. » (Madame la duchesse d'Orléans.)

DIVERSITÉ DES HOMMES.

Les oisifs. — Les curieux. — Les nouvellistes. — Les savants. — Les joueurs. — L'intrigant. — Le gourmand. — Le dévot. — Le petit-maître.

Quelle diversité parmi les hommes! Outre les états décidés par la naissance, les honneurs, les places, les charges et les professions différentes; outre tous ces états connus, il y en a qui ne le sont point, auxquels on pourrait donner diverses dénominations.

Les oisifs, les curieux, les nouvellistes, les savants, les joueurs, les intrigants, les dévots, les petits-maîtres; que sais-je encore? Cela serait infini.

Ce sont des espèces de sectes où l'on se fait inscrire, dont on adopte les préjugés et les lois. Tous les différents états y sont admis,

sans distinction d'âge ni de sexe. Il ne s'agit que d'arborer l'étendard du parti auquel on se dévoue.

Voyons quels sont les devoirs, les engagements et les principales occupations de chacune de ces sectes.

Les oisifs, qui sont en grand nombre, n'ont d'autre emploi que celui d'importuner les gens occupés et d'amuser les gens inutiles.

Les curieux sont divisés en deux classes fort différentes :

Les uns ne sont curieux que des actions des autres, et ce sont des insectes fort incommodes et fort dangereux ;

Les autres sont curieux ou des monuments, ou des tableaux, ou des trésors de l'antiquité, ou des raretés et des merveilles infinies de la nature.

Les nouvellistes sont, pour l'ordinaire, citoyens. Il paraît vraisemblable que ce qui les rend si attentifs aux événements vient de l'intérêt qu'ils y prennent ; mais cet intérêt, devenu passion en eux, les rend incommodes.

Les savants sont ou très-utiles, ou fort dangereux. S'ils emploient leurs lumières à nous enseigner à devenir meilleurs, ou plus utiles les uns aux autres, ou seulement plus sociables, nous leur devons beaucoup. Si, au contraire, ils nuisent aux mœurs, au bon ordre, à la religion, à l'obéissance, ce sont des pestes publiques. On voit qu'ils se partagent ces deux contraires, et que les uns réparent le mal que les autres font.

Les joueurs sont condamnés à se ruiner ; et ils remplissent tous, sans exception, leur destination. On ne peut rien dire de mieux ni de plus vrai que ce qui a été dit mille fois à leur sujet : ils commencent par être dupes et finissent presque toujours par être fripons. Ils ont tant à cœur leur ruine, qu'ils y consacrent les jours et les nuits. Il n'y a qu'un fou ou un avare qui puisse être joueur.

L'intrigant se mêle indifféremment de faire réussir une affaire, ou de la faire échouer ; de faire des mariages, ou de les faire manquer. La fausseté le guide ; il lui est égal de brouiller ou de débrouiller ; pourvu qu'il intrigue, il arrive à son but, se trouve dans son élément ; et toutes ses fonctions sont remplies, quand il n'est pas en même temps ambitieux.

Le gourmand céderait sa maîtresse, peut-être sa femme, pour un repas délicieux. Dans son palais sont renfermés ses plaisirs les plus sensibles. Son estomac est son meilleur ami, lorsqu'il remplit bien ses

fonctions, et son ennemi le plus fâcheux, lorsqu'il ne se prête pas à son intempérance.

Les dévots (je veux dire ceux qui en font métier et qui se font un état de la dévotion, qu'on pourrait appeler *hypocrites*), pour séduire le commun des hommes, sont toujours parés des dehors les plus austères. Des cheveux négligés, des visages pâles, une simplicité dans leurs habits, qui va depuis le ridicule souvent jusqu'à la malpropreté; à les voir, il semble que la dévotion consiste dans les vêtements, dans le maintien, dans les démonstrations outrées. Ils paraissent faire la parodie de leur prochain; ce sont, en effet, des comédiens. Revenus chez eux, ils se dépouillent de tout cet appareil austère; sensuels à l'excès, recherchés dans tout ce qui est agréable et commode; le dîner d'un de ces dévots serait un repas excellent pour un voluptueux. D'ailleurs méchants, fourbes, médisants, envieux; tout cela passe sous le manteau de la dévotion.

Le petit-maître est un être indéfinissable. Son ambition est de donner une grande idée de lui et de son mérite; et il ne fait rien qui n'inspire, pour le moins, un très-grand mépris pour lui. (Madame de Verzure.)

*

L'homme de qualité. — L'homme de robe. — L'homme riche.

Dans tous les différents états, il y a un esprit et des manières attachées, et comme annexées à chacun.

L'homme de qualité a l'air, le ton et les façons aisées et nobles.

L'homme de robe met de la précision dans tout ce qu'il dit et dans tout ce qu'il fait, et un certain air empesé qui ôte la grâce aux choses les mieux pensées et les mieux dites. Quand il parle, on dirait qu'il écrit.

L'homme riche, plein de son opulence, parle des plus grosses sommes comme d'un rien; prend un air de mépris pour les gens moins riches que lui; rapporte les dépenses qu'il fait, quoique prodigieuses, comme des bagatelles. A le voir et à l'entendre, on se corrigerait de la cupidité, tant il a l'art de dégoûter des richesses. Les millions sortent à chaque instant de sa bouche; un ton brusque et décisif l'annonce partout : il parle ordinairement plus haut qu'un autre, comme si la hauteur du ton qu'il prend devait l'élever au-

dessus des gens moins riches que lui. Malheureusement, et à la honte de l'humanité, quelquefois cela lui réussit. (Madame DE VERZURE.)

DOULEUR.

Les hommes commencent à se douter des douleurs de l'âme quand ils les éprouvent, les femmes les comprennent longtemps d'avance. (Madame C. DE SALM.)

DUBOIS (L'ABBÉ).

L'abbé Dubois m'a fait dire qu'il ne se mêlait nullement de la poste, et qu'elle regardait exclusivement M. de Torcy; mais ils sont tous deux des œufs pourris et du beurre gâté; ils ne valent pas mieux l'un que l'autre, et ils seraient tous deux mieux à leur place à la potence qu'à la cour, car ils ne valent pas le diable, et ils sont plus faux que le bois du gibet. (Madame la duchesse D'ORLÉANS.)

DUCS.

Trois ducs, qui appartiennent aux premières maisons, ont fait, selon moi, des choses indignes : le duc d'Antin, qui est fils de la Montespan; le duc maréchal d'Estrées et le duc de la Force; le premier a acheté toutes les étoffes, afin de les revendre plus cher; le second, tout le café et le chocolat; le troisième a fait pire, car il a acheté toutes les chandelles, et il les a mises à l'enchère. (Madame la duchesse D'ORLÉANS.)

DUEL.

On a beaucoup écrit contre le duel; il y a eu et il y a encore des lois qui punissent cet acte, que les uns considèrent comme criminel, et les autres comme très-juste et réparateur; quel qu'il soit, l'opinion flétrit le lâche qui refuse de se battre, comme elle méprise le spadassin qui vit dans le monde comme sur une grande route, toujours l'épée au poing ou l'escopette sur l'épaule. Il y a des circonstances imprévues ou malheureuses où l'honneur vous oblige d'aller sur le terrain. On doit certainement les éviter, on ne doit jamais chercher

le duel; mais souvent, même en dehors de l'état militaire, un duel en évite d'autres. (Madame DE FRESNE.)

DUPE.

Ce que les hommes craignent le plus, pour la plupart, c'est de passer pour dupes; et il leur paraît beaucoup moins ridicule de se montrer occupés d'eux-mêmes dans toutes les circonstances, qu'attrapés dans une seule. (Madame DE STAEL.)

ÉCOLE.

Les hommes apprennent dans les écoles tout ce qu'il faut oublier. (La reine CHRISTINE de Suède.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

La disposition d'esprit qui conduit les hommes à généraliser et à envisager sur une échelle étendue tout ce qu'ils saisissent du regard, fait qu'ils entendent rarement les lois d'une bonne économie. Les plus parcimonieux d'entre eux, ces prodiges d'avarice qui ont laissé des traces si étranges dans l'histoire des bizarreries humaines, paraissent s'être complétement mépris sur les meilleurs moyens à suivre pour atteindre le grand but de leur existence. (Madame ELLIS.)

ÉDUCATION.

Que penser d'un siècle où l'éducation morale est entièrement abandonnée au hasard, où la jeunesse n'apprend ni à régler ses besoins intellectuels, ni à gouverner ses appétits physiques; où on lui présente les livres des diverses religions, qu'on lui explique en souriant et en lui recommandant bien de ne croire à aucune; où, pour tout précepte, on lui conseille de ne point se mettre mal avec la police aux premières orgies qu'elle se permettra, et de ne point professer trop haut la théorie des vices dont on lui abandonne la pratique? Que lui apprend-on de l'amour, de cette passion qui s'éveille la première, et qui, dans le

cœur de l'adolescent, est susceptible d'un dévouement si noble? Rien, sinon qu'il faut faire pour les femmes le moins de sottises possible, jouer au plus fin avec les coquettes, s'abstenir de l'enthousiasme, se consoler avec les prostituées des défaites de la ruse; en toute occasion, sacrifier à l'intérêt personnel, au plaisir ou à la fortune, le plus beau sentiment qui puisse germer dans les âmes neuves!

Que lui apprend-on de l'ambition, de cette soif de gloire et d'action qui étouffe bientôt les velléités d'affection exclusive, et qui souvent ne les laisse pas même éclore? Lui dit-on qu'il faut gouverner cette ardeur généreuse, mettre au service de l'humanité les talents acquis et les forces employées? Elle a lu, pendant les années d'enfance, quelque chose de semblable dans les écrits des antiques philosophes, et on lui apprend à les juger au point de vue littéraire; puis la société lui ouvre ses bras avides et son sein glacé. Donne-moi tes lumières, lui dit-elle; donne-moi le fruit de tes sueurs et de tes veilles, et je te donnerai en retour des richesses pour satisfaire tous tes vices, car tu as des vices, je le sais, je les aime, je les protége, je les couvre de mon manteau, je les abrite mystérieusement de ma complaisance. Sers-moi, enrichis-moi, donne-moi tes talents et ton travail, fais-les servir à augmenter mes jouissances, à maintenir mon règne, à sanctionner mes turpitudes, et je t'ouvrirai les sanctuaires d'iniquité que je réserve à mes élus!

Ainsi, loin de développer et de diriger les deux sources de grandeur qui sont dans la jeunesse, la gloire et la volupté; loin d'exalter ce qu'elles mêlent de divin à l'ardeur et à la jouissance de la vie, la société présente s'en sert pour abrutir l'homme et pour le rattacher à un matérialisme mortellement grossier. Elle se plaît à développer les instincts animaux; elle crée et protége des antres de corruption, des moyens de toute espèce pour entretenir, ranimer ou satisfaire les besoins les plus ignobles et même les plus immondes fantaisies. Comment les jouissances naturelles, n'étant plus asservies à aucun frein moral, à aucune règle de législation, ne dégénéreraient-elles pas en excès? Comment l'amour de la gloire ne deviendrait-il pas la soif de l'or? Comment l'amour et le vin n'amèneraient-ils pas la débauche?... (Madame George Sand.)

*

Les Scythes crevaient les yeux de leurs esclaves, afin qu'ils n'eussent point de distractions en battant le beurre. Il y a aussi des gens qui crèvent les yeux au rossignol afin qu'il chante mieux. Ne serait-on pas tenté de croire qu'une pensée analogue préside à l'éducation qu'on donne aux femmes? On semble appréhender que, si leur intelligence n'est aveugle, elles ne soient de moins bonnes ménagères ou de moins agréables babillardes. (Madame d'Agout.)

*

L'homme qui a un amour raisonné de soi fera consister sa véritable grandeur et les plus chères consolations de sa vie à être juste : il formera de sa sœur, de sa fille, et de celle qui doit être la compagne de ses jours, une partie digne de lui-même. Il goûtera de cette manière des plaisirs et des jouissances qui lui ont été inconnues jusqu'alors, en joignant aux titres de frère, d'époux, de père, celui que donne la plus tendre amitié, fondée sur l'analogie de leurs sentiments réciproques, et fortifiée par les liens sacrés de la nature. (Madame Cecilia de Luna-Follibro.)

*

Les différences infinies qui se trouvent entre les hommes viennent presque entièrement de l'éducation. (Madame Roland.)

*

Par une contradiction qu'il est impossible de s'expliquer, tandis que l'éducation des hommes, calculée d'après les besoins de leur position et les lumières du siècle, est l'objet de l'attention générale, celle des femmes est en opposition continuelle avec leur véritable situation sociale, et personne ne semble s'en apercevoir... (Madame C. de Salm.)

*

L'éducation ne veut que rendre l'homme libre. Elle lui confiera le gouvernement de lui-même aussitôt que, dégagé de la dépendance

d'aveugles instincts, il choisira le bien d'une âme immortelle. (Madame Necker de Saussure.)

*

Lorsque les hommes ont daigné songer à l'éducation des femmes, ils se sont toujours livrés à des pensées personnelles. Ils ont voulu qu'on les élevât de manière tantôt à leur inspirer des passions, tantôt à servir leurs intérêts de vanité ou d'économie. Maintenant, les vues se sont étendues; on espère, avec grande raison, trouver en elles de bons instruments d'éducation, et on cherche à les développer pour cet objet, mais c'est toujours dans le même esprit. Il ne semble pas que la moitié du genre humain vaille la peine d'être perfectionnée pour son propre compte... (Madame Necker de Saussure.)

*

Tant que l'homme ne cherchera que son avantage à lui dans la direction qu'il imprimera à la destinée des femmes, sa personnalité le trompera, et il n'obtiendra pas le bonheur qu'il a en vue. En vain il changera cent fois de système, en vain il demandera tour à tour à l'éducation l'odalisque, l'artiste ou la ménagère, il n'aura pas d'épouse, pas de compagne, pas l'être vraiment fait pour charmer et consoler ses jours.

C'est que l'homme ne sait pas ce qu'il veut, c'est qu'il y a de l'infini dans ses espérances et des bornes étroites dans les conceptions de son esprit. Semblable à un miroir brisé, son imagination faussée ne lui laisse que des traits détachés de la céleste beauté dont l'ensemble seul peut le satisfaire. Et, quand ses vœux terrestres paraissent remplis, les traits qu'il n'a pas su désirer sont précisément ceux qu'il regrette. Il ne demande que des fragments, tandis que le tout pourrait seul le contenter, et ce tout, il ne le rencontrera jamais sur la terre. (Madame Necker de Saussure.)

ÉGALITÉ.

Ce serait une grande folie aux hommes et aux femmes de s'imaginer que tous les hommes ne sont pas égaux devant Dieu, et qu'il doit

faire pour eux quelque chose de spécial; je n'ai point, grâce à Dieu, pareille présomption, ni autant d'orgueil; je suis ce que je suis, et je ne m'abuse point à cet égard. (Madame la duchesse d'ORLÉANS.)

*

Le Christ a prêché la liberté pour tous et l'égalité entre les deux sexes; mais, comme il n'a formulé aucun code, sa doctrine, en toutes choses, a été interprétée dans l'intérêt de la domination du sacerdoce et sous l'influence des mœurs locales. — La Bible nous présente constamment la femme dans l'esclavage. Le christianisme mitigea cet esclavage, mais ne chercha pas à l'anéantir; et, lorsque la religion nouvelle s'établit chez les peuples celtes, où la femme était libre à l'égal de l'homme et jouissait même de priviléges politiques, l'Église romaine, en faisant une union indissoluble du mariage, dont elle seule se réservait le privilége de prononcer la dissolution, rendit la femme serve et la mit sous sa protection et dans la dépendance du prêtre. (Madame FLORA TRISTAN.)

*

Les hommes n'ont point attrait pour la médiocrité ni pour l'égalité: de goûts, de penchants, d'aptitudes, de génies divers, ils sont inégaux de nature; on ne saurait les réduire à l'égalité que par la contrainte et l'anéantissement de toute liberté. (Madame GATTI DE GAMOND.)

*

L'égalité, telle que l'entendent certaines personnes, ne peut exister que dans une république de castors, où, en effet, tous les individus sont parfaitement *égaux* par leurs talents, leurs travaux et leurs goûts. Vouloir établir cette espèce d'égalité parmi les hommes, serait une idée aussi monstrueuse que puérile... (Madame DE GENLIS.)

*

L'égalité!... mais dans un temps où chacun travaille pour acquérir et mériter, l'égalité, c'est l'injustice.

L'égalité, c'est l'utopie des indignes.

... Nous avons le courage ou plutôt l'orgueil de dire que nous ne rêvons point l'égalité...

... Non, non, les hommes ne sont égaux ni dans la vie ni dans la mort. Ne parlez plus de ce prétendu niveau de la tombe, de ces six pieds de terre qui suffisent au mendiant comme au roi. Mensonge, toujours mensonge ! La mort n'égalise rien : à sa dernière heure, l'homme qui a lâchement vécu n'est pas l'égal de celui qui a vécu noblement. A son dernier soupir, l'homme dont l'existence a été douce et belle n'est pas non plus l'égal de celui qui a souffert toujours. Les vertus sont des titres, les souffrances sont des droits. On ne s'améliore pas en vain, on ne souffre pas inutilement : Dieu est un maître équitable qui récompense chacun selon ses œuvres, et surtout selon ses peines... (Madame Émile de Girardin.)

ÉGOISME.

L'homme n'a d'incommensurable et d'éternellement actif que son égoïsme; suivant la belle expression de Giacomo Leopardi, le Dante moderne de l'Italie : c'est une épée qui fait sans cesse le moulinet autour de son *moi*. (Madame C. Bachi.)

*

Pour peu que vous preniez la peine de disséquer un homme léger, vous ne tarderez pas à lui trouver la verrue de l'égoïsme sur le cœur. (Madame C. Bachi.)

*

Le véritable égoïste a, pour comprendre à l'instant ce qui peut lui nuire ou lui être utile, une force d'instinct, une perspicacité de jugement qui lui donnent sur l'homme droit et généreux, sur l'esprit même le plus éclairé, une supériorité honteuse, mais positive. (Madame C. de Salm.)

*

Il y a des hommes qui comprennent dans leur égoïsme leurs

femmes, leurs enfants, et quelquefois leurs amis, parce qu'ils leur semblent faire partie d'eux-mêmes, mais qui, hors de là, ne sont ni moins durs, ni moins insensibles que les plus grands égoïstes. (Madame C. de Salm.)

*

L'égoïsme résulte de l'ignorance, et ce vice, auquel les hommes sont encore en proie, est d'autant plus inepte que chacun d'eux ne peut être heureux que dans la proportion du bonheur dont jouit l'humanité tout entière; ainsi, aimer son prochain, c'est s'aimer soi-même rationnellement, et c'est aussi aimer son Dieu, puisque Dieu et la création ne font qu'un. (Madame Flora Tristan.)

*

Se plaindre de l'égoïsme des hommes est chose habituelle; mais, en songeant à ce qu'a été leur vie, en réfléchissant combien, dans ce qu'on appelle la meilleure éducation, il y a peu de place pour la culture du cœur, on s'étonnera de ce que l'égoïsme des hommes n'est pas encore supérieur à ce qu'il est.

Plaignons-les plutôt que de les blâmer; car il est impossible qu'il soit heureux, celui qui concentre en son propre sein tous ses désirs, toutes ses espérances. (Madame Ellis.)

*

L'égoïsme n'est pas un des signes caractéristiques de la conduite des hommes avec les femmes. Peut-être, parmi mes lectrices, s'en trouvera-t-il qui me blâmeront; mais je reste convaincue que l'homme a beaucoup à souffrir du caprice de la femme; je ne peux songer sans reconnaissance à sa tendresse exempte de calcul; j'ai fait, moi-même, l'expérience de son empressement à obliger, lorsqu'il n'y avait point de chances de récompense, et, quoi que d'autres puissent en dire, il y aurait chez moi injustice à élever la voix, et surtout à l'élever en public contre l'égoïsme du sexe le plus puissant. (Madame Ellis.)

ENFANT.

Les actions des enfants nous trompent continuellement par leurs

rapports extérieurs avec les nôtres, et nous nous égarons aussi souvent à chercher en eux, pour les diriger, des motifs semblables à ceux dont nous avons la conscience en nous-mêmes. (Madame Guizot.)

*

Il y a deux manières d'élever un enfant, pour soi plutôt que pour lui, en lui interdisant l'exercice de sa raison pour le soumettre absolument à la nôtre, ou en suivant dans notre enseignement, moral ou autre, la marche de notre raison sans observer les procédés de la sienne. Dans le premier cas, on oublie d'élever l'enfant pour en faire un homme; dans le second, que l'homme qu'on élève est encore un enfant. (Madame Guizot.)

*

La force de l'homme manque de données pour mesurer la faiblesse de l'enfant, et, en essayant de l'entraîner à sa suite, elle brise ou perd le fil qui doit le conduire. Rousseau, dont le principe est de se faire petit avec les enfants, se laisse aller continuellement à leur supposer une conséquence dans l'esprit et une suite dans les idées, que ne comporte pas la faiblesse de leurs organes... (Madame Guizot.)

*

Dans tous les pays, les nombreux enfants que rassemble l'éducation publique sont naturellement, dans leurs jeux, égaux entre eux et républicains, ce qui développe en eux un sentiment de liberté et de force qu'on acquiert moins souvent sous le toit paternel. (Madame Necker de Saussure.)

*

Nous voulons bien des enfants plus instruits que nous : l'artisan met une certaine gloire à donner à son héritier une éducation libérale. Nous ne tolérons pas des enfants meilleurs que nous; nous leur donnons souvent, à notre insu, nos défauts et nos vices : c'est là le grand malheur de la société. (Mademoiselle Fanny Maréchal.)

*

Formez des enfants vertueux, vous récolterez des hommes tels

qu'il en faut pour donner à la société une face nouvelle; formez des cœurs, en même temps que vous façonnez des esprits et des intelligences, et vous n'aurez plus à gémir dans l'avenir. (Mademoiselle Fanny Maréchal.)

*

Les enfants sont, pour ainsi dire, fanatiques de justice et d'égalité. (Mademoiselle Fanny Maréchal.)

ENFER.

J'avoue que je n'ai pas assez bonne opinion des hommes, en général, pour ne pas craindre d'être en concurrence sur des objets importants avec ceux qui n'espèrent point de paradis, et qui surtout ne craignent pas l'enfer, quand leurs passions sont contraires à mon intérêt ou à mon bonheur. (Madame d'Arconville.)

ENNUYEUX.

L'homme ennuyeux n'est pas le sot qui ne parle pas, mais le sot qui parle. (Mademoiselle de Sommery.)

ENTÊTEMENT.

L'entêtement chez les hommes qui ont peu de moyens provient du manque d'idées qui les empêche de renoncer à celles qu'ils se sont faites, faute de pouvoir les remplacer par d'autres. (Madame C. de Salm.)

ENTÊTÉS.

Dans le monde,... les entêtés ont de très-bonnes chances. On dit d'un homme entêté : « Vous n'en obtiendrez rien. » Et on le laisse tranquille; c'est toujours cela. L'entêtement est un de ces défauts qui inspirent le respect; ce sont les meilleurs. (Madame É. de Girardin.)

ENVIE.

Il y a dans le cœur de l'homme un fond d'envie dont il ne se rend pas compte, et qui ne lui permet pas de sentir le malheur des personnes puissantes ou élevées, comme il sentirait celui des autres. (Madame C. de Salm.)

*

Les hommes vains et prétentieux sont toujours les plus enclins à l'envie; car ils convoitent ce qu'ils voudraient forcer les gens à croire qu'ils possèdent. (Lady Blessington.)

*

De même que les hautes montagnes attirent les nuages et les vapeurs, ainsi les hommes éminents attirent les attaques. Ils ressemblent aux conducteurs placés sur les grands monuments pour détourner la foudre des objets moins élevés. (Lady Blessington.)

*

Les hommes qui ne peuvent s'élever sont toujours disposés à renverser ceux qui s'élèvent, espérant se grandir en montant sur leurs ruines. (Lady Blessington.)

ENVIEUX.

Le premier qui a dit : « Dieu fit l'homme à son image, » n'avait pas vu celle d'un envieux, ou devait être un grand vaniteux. (Madame C. Bachi.)

ÉQUITÉ.

L'équité est la preuve d'un excellent jugement. Les hommes équitables sont plus rares que les hommes de grand génie. Presque tous les hommes sont portés à l'injustice par un penchant naturel qui les entraîne à croire plutôt le mal que le bien, et par un défaut de lumière pour discerner le vrai d'avec le faux. (Madame de Puisieux.)

ESPRIT.

Un homme d'un esprit complet est de tous les pays, ce qui ne l'empêche pas d'être plus particulièrement du sien; mais il n'est pas de génie sans universalité; ensuite, un homme d'esprit a toujours plus d'esprit qu'une femme d'esprit, par l'excellente raison qu'un homme supérieur, un homme de génie, dans la perfection de sa nature, réunit toutes les qualités de l'intelligence : les qualités de l'homme et les qualités de la femme, la force de l'un et la délicatesse de l'autre. Et la preuve qu'il possède toutes les qualités de la femme, c'est qu'il en a aussi tous les défauts : il est capricieux, nerveux, *impressionnable*, inquiet, susceptible, jaloux comme un enfant gâté; il est aussi doué de finesse et d'adresse, ce qui ne devrait pas être permis, quand on a déjà pour soi l'énergie et la ténacité. (Madame Émile de Girardin.)

*

Les hommes ont si mauvaise opinion de l'esprit des femmes, qu'ils nous font des livres à part, des méthodes particulières, comme l'on fait aux enfants des catéchismes à leur portée. (Madame de Puisieux.)

*

L'esprit des jeunes gens ressemble à du vin nouveau en état de fermentation et d'ébullition; mais l'esprit des hommes mûrs ressemble à du vieux vin qui a perdu ses principes enflammés et ne conserve plus que sa force et son fumet. (Lady Blessington.)

ESPRIT DE PARTI.

L'esprit de parti parvient à étouffer, chez la plupart des hommes, tout sentiment de justice. (Madame de Bawr.)

ESTIME.

Les hommes, en général, ne méritent d'être ni aimés ni estimés. (Madame d'Arconville.)

*

Les hommes doivent mériter l'estime publique; les femmes, leur propre estime. (Madame F. de Pussy.)

*

Les hommes s'estiment donc bien peu, que, lorsqu'une femme passe pour être sensible, ils la méprisent généralement! (Madame C. Bachi.)

ÉTAT, PROFESSION.

Je crois utile et important de pénétrer de bonne heure l'esprit d'un jeune homme de la nécessité de prendre un jour un état, le plus conforme à son goût qu'il sera possible, mais qui ne le laissera pas livré à la multiplicité de ses divers goûts, qui, s'accordant avec sa disposition dominante, lui donnera pour occupations habituelles celles qui conviennent le mieux à ses talents, mais ne lui laissera pas tenter le talent par toutes les voies, la réputation par tous les bouts; un état ayant des devoirs spéciaux, et qui, par là, coupera court aux anxiétés dont se sent agité l'esprit, en présence des diverses vocations qu'en certains moments nous nous croyons appelés à remplir; un état dont les études spéciales forceront sa paresse ou sa légèreté aux travaux nécessaires pour acquérir une science véritable, au lieu d'errer sur la superficie de toutes les connaissances humaines; un état, enfin, qui satisfera en lui le besoin légitime d'être quelque chose, de compter pour quelque chose, et lui donnera ainsi les moyens d'attendre patiemment et avec dignité l'accroissement de considération que lui doit obtenir la manifestation progressive de ses talents et de ses mérites. (Madame Guizot.)

ÉTUDIANTS.

A Paris, la population des étudiants est considérable : près de trois mille nouveaux jeunes gens y viennent annuellement alimenter les écoles.

Pauvres mères qui habitez nos provinces, oh! pleurez, pleurez

des larmes de sang, lorsque vous vous séparez de vos fils pour les envoyer dans ce gouffre, dont l'atmosphère impure aura bientôt terni leurs joues fraîches et roses, leurs cœurs tendres et candides, leurs âmes virginales ! — parents qui vivez au fond d'une campagne et ne reculez devant aucune privation pour élever vos fils, vous qui les préservez avec tant de soin et d'amitié de tout contact avec le vice et la dépravation ; quelle sera, dites-moi, l'utilité de vos peines, soins et sacrifices, lorsque, pour apprendre les lois ou l'art de guérir, vous les enverrez à Paris, au milieu des débauches d'un monde corrompu ?

Ils pervertiront leur cœur et détruiront leur santé !

Oh ! la vie des étudiants à Paris est réellement ce qu'il y a de plus misérable !

Terme moyen, les étudiants reçoivent de leur famille cent cinquante francs par mois pour leurs dépenses ; cette somme sagement répartie, ils pourraient sans doute vivre convenablement. — Mais... leur mois est mangé souvent avant la fin de la première semaine. — Pendant le reste du temps, ils se nourrissent comme ils peuvent ; fréquemment, ils font pâtir leur estomac, déjeunent avec une flûte de deux sous, vont dîner à *trois sous le plat !* — Après un mince repas, ceux qui sont en fonds payent du café et des liqueurs. Ce système diététique est des plus pernicieux à leur santé ; — il empêche leur croissance d'atteindre son entier développement ; les voies digestives ne tardent pas à s'enflammer, par suite du manque d'aliments, ou de leur mauvaise qualité. — L'inflammation devient bientôt à l'état chronique, les membranes du cerveau sont atteintes, l'intelligence est inerte; plus d'idées nettes, plus de facultés, plus de travail qui demande une attention soutenue. — Un malaise général, un affaiblissement extrême font de l'homme né fort et énergique un être également privé de forces physiques et morales ; — les excès, les orgies, les dégoûtantes débauches viennent joindre leurs funestes conséquences à la déplorable manière dont ces pauvres jeunes gens se nourrissent et elles achèvent de les énerver totalement, arrêtent leurs progrès intellectuels et les prédisposent à de précoces infirmités.

Les femmes qui fréquentent ces étudiants sont très-corrompues ; les *grisettes,* ces pauvres ouvrières, sans famille pour les protéger, sans amis pour les soutenir et les encourager au bien, abandonnées à elles-mêmes, ont commencé par être *trompées* et perverties par les

étudiants les plus rusés! elles usent à leur tour de représailles, et *trompent* et pervertissent les novices arrivant à Paris.

C'est ainsi que, conséquences rigoureuses de l'organisation sociale, le vice et le malheur forment une chaîne non interrompue. (Madame Flora Tristan.)

*

L'étudiant a plus de travers et de ridicules que de vices; et, quand il en a, ce sont des vices si peu enracinés, qu'il lui suffit d'avoir subi ses examens et repassé le seuil du toit paternel, pour devenir calme, positif, rangé; trop positif la plupart du temps: car les vices de l'étudiant sont ceux de la société tout entière, d'une société où l'adolescence est livrée à une éducation à la fois superficielle et pédantesque, qui développe en elle l'outrecuidance et la vanité; où la jeunesse est abandonnée, sans règle et sans frein, à tous les désordres qu'engendre le scepticisme; où l'âge viril rentre immédiatement après dans la sphère des égoïsmes rivaux et des luttes difficiles. (Madame George Sand.)

ÉVÊQUE.

L'ambition de devenir cardinal rend fous la plupart des évêques. (Madame la duchesse d'Orléans.)

*

Une de mes anciennes connaissances durant mon séjour à Hanovre, un nommé Hortencans, homme éclairé d'ailleurs et bon catholique, s'était figuré que l'absolution donnée par un évêque était d'une plus grande valeur que celle donnée par un simple prêtre quelconque. Je ne peux comprendre qu'un homme d'autant de raison ait vécu aussi longtemps sans reconnaître la sottise de son opinion. Aucune absolution ne peut avoir d'effet lorsqu'il y manque les conditions nécessaires et le repentir de ses péchés, et tous les prêtres sont alors aussi bons que le pape lui-même. (Madame la duchesse d'Orléans.)

EXCEPTÉ.

Dans sa comédie intitulée *les Femmes,* Demoustier fait ainsi parler l'un des personnages, madame de Courtmonde :

. . . . Excepté
Leur fourberie insigne, et leur duplicité,
Et leur inconséquence, et l'orgueil qui les presse
De s'avancer toujours pour reculer sans cesse;
Excepté leur cœur froid, excepté leur esprit,
Si grand en apparence, en effet si petit,
Qu'il ne peut maîtriser la beauté qu'il enchaîne;
Tandis qu'avec un fil son esclave le mène;
Excepté leur noirceur, leur infidélité,
Leur déraisonnement, leur bassesse; excepté
L'art de nous abuser toutes tant que nous sommes...
Excepté tout enfin... j'estime assez les hommes.

EXCÈS.

L'homme se perfectionne; mais, par une des infirmités de sa nature, avant d'atteindre une amélioration, il lui faut presque toujours passer par un excès. (Madame de Rémusat.)

EXEMPLE.

L'exemple se donne de haut en bas, et le mouvement actuel, qui tend à effacer les distinctions sociales, favorise l'influence des esprits éclairés, en sorte que la supériorité de lumières commence à remplacer celle du rang. (Madame Necker de Saussure.)

FACHER (se).

L'homme qui se fâche trop facilement est un être grossier ou déraisonnable qu'il faut éviter; mais il faut craindre celui qui se fâche trop difficilement. (Madame de Salm.)

FAIBLESSE.

Les hommes s'accordent à ennoblir les faiblesses qui leur sont communes. (Madame DE LAMBERT.)

*

Ce qui perd l'homme, c'est sa faiblesse, son défaut de réflexion, sa stupidité; il croit sans examen, et agit sur la parole d'autrui. (Madame FLORA TRISTAN.)

*

Trop souvent une femme arrache à l'homme qui l'aime des actes de faiblesse dont elle est fière. Il est rare qu'un homme voie avec plaisir dans la femme qui se donne à lui le moindre symptôme de force. Hercule, pour plaire à Omphale, dut filer la quenouille; nous ne lisons pas qu'en revanche il ait invité la belle reine à la chasse du lion de Némée. (Madame D'AGOUT.)

*

Il y a toujours un peu de faiblesse dans le cœur de l'homme, et les plus grands capitaines n'en furent pas exempts. (Mademoiselle LOUISE FUSIL.)

*

Si les hommes faibles sont parfois méchants, c'est qu'ils croient ainsi prouver qu'ils sont forts. (Madame F. DE PUSSY.)

FAMILLE.

L'homme qui vit dans le sein de sa famille, et qui y est parfaitement heureux, est d'une pauvre ressource pour les infortunés. (Madame DE SALM.)

*

Plus l'esprit humain pénétrera dans les profondeurs du monde

moral, plus il reconnaîtra ces différences naturelles des âmes, mieux aussi les fondements de la famille seront assurés. A la loi de rigueur qui a pesé jusqu'ici sur l'union conjugale, succédera la loi de grâce, plus puissante et plus douce tout ensemble, qui enlacera de ses souples anneaux le père, la mère, l'enfant, ces trois existences inséparables dans l'idée divine, prédestinées à se compléter l'une par l'autre, qui s'appellent et se commandent en quelque sorte dans la vie spirituelle tout aussi bien que dans la vie charnelle. (Madame D'AGOUT.)

FANFARON.

Les fanfarons sont rarement braves, et les braves sont rarement fanfarons. (La reine CHRISTINE de Suède.)

FAT.

Les fats, décriés et méprisés par toutes les femmes, n'en passent pas moins pour des hommes à bonnes fortunes. (Madame DE GENLIS.)

*

Vous verrez des fats plus ou moins grossiers, plus ou moins spirituels; mais dites-vous bien qu'au fond du cœur ils sont tous les mêmes. Dominés par la plus misérable et la plus sotte vanité, sans élévation, sans principes, sans égards pour les femmes; indiscrets, menteurs, arrogants : voilà les vices horribles qui les caractérisent tous, et qui sont le partage du plus adroit d'entre eux, comme du plus gauche et du plus ridicule. (Madame DE GENLIS.)

*

Je ne connaîtrais rien de si misérable que le rôle d'une coquette, si celui de fat n'existait pas. (Mademoiselle DE SOMMERY.)

FAUSSETÉ.

L'homme faux sent, par instinct, que l'œil de l'honnête homme va

lire dans son âme ; c'est ce qui le rend avec lui si bas et si confus. (Madame C. de Salm.)

*

Les paroles de l'homme faux sont un des supplices de l'homme de bien. (Madame C. de Salm.)

*

La bouche de l'homme de bien ne peut pas plus proférer le mensonge que celle de l'homme faux ne peut dire la vérité. (Madame de Salm.)

*

L'homme faux s'emporte dans la discussion quand il est deviné ; l'homme franc, quand il se sent offensé. (Madame de Salm.)

FEMME.

Les hommes de ce temps-ci ne connaissent que deux sortes de femmes : la femme de joie et la femme de peine. L'une qui les amuse après boire, l'autre qui leur apprête à manger. Si, par impossible, l'un d'entre eux venait à rencontrer une compagne véritable, une femme selon Dieu, selon l'amour et la liberté, qu'en ferait-il ? (Madame d'Agout.)

*

Sans avoir aucune prétention sur une femme, les hommes aiment assez que celle qu'ils voient habituellement ne leur préfère personne. (Madame de Bawr.)

*

Il a existé, il existe encore des femmes dont l'intelligence est de beaucoup supérieure à celle de la majorité des hommes, sans en excepter un assez grand nombre d'hommes de lettres. (Madame de Bawr.)

*

Les hommes ont un grand avantage sur nous, c'est d'être loués de leurs semblables quand ils le méritent. Au lieu qu'il n'y a que les hommes qui nous accordent les qualités que nous avons en effet. C'est notre coutume de nous consoler des injustices de notre sexe, par l'admiration et par l'estime de l'autre. Je connais une fort jolie personne qui disait quand elle entendait médire de sa figure : *Pour me venger, je ferai demain un infidèle.* Cette vengeance lui a réussi tant de fois, que les femmes sont enfin convenues qu'elle était aimable, mais non pas qu'elle fût sage. Leur médisance n'a fait que changer d'objet. (Madame de Puisieux.)

*

Les hommes sont encore assez peu avancés pour redouter et même détester les femmes qui peuvent entrer en lice avec eux. (Madame Flora Tristan.)

*

L'homme a pu asservir la femme parce qu'elle était faible, et il s'est justifié à lui-même son usurpation en se disant qu'elle avait été créée pour lui, qu'elle était à lui, et n'avait autre chose à faire ici-bas que de le servir ou de lui plaire; oubliant à l'égard d'elle et de lui-même les saints droits de Dieu...

Mais bientôt la race entière est punie de la violation des droits les plus saints; l'humanité est arrêtée dans son développement, dans ses progrès; l'esprit de la femme s'éteint peu à peu; le roi de l'univers tombe dans l'abrutissement, dans une sensualité stupide, enfin lui-même perd la liberté qui faisait sa gloire, et la chaîne qu'il a forgée pour la femme retombe sur lui... (Madame Necker de Saussure.)

*

Une des causes peut-être de l'excessive rigueur avec laquelle les femmes ont parfois été jugées, c'est le haut degré de perfection qu'il paraît possible de trouver en elles. Il semble qu'une image de la femme pleine de grâce et de dignité flotte sans cesse devant les yeux

8

de l'homme, qu'elle le séduise, qu'elle l'égare dans la jeunesse, et finisse par lui inspirer de l'éloignement pour tout ce qui l'écarte du parfait modèle qui semblait destiné à l'enchanter. (Madame NECKER DE SAUSSURE.)

*

Une extrême diversité d'opinions et de caractères se rencontre chez les femmes des différents pays. Il est peut-être singulier qu'avec des intérêts assez semblables sur toute la terre, elles offrent des teintes de localité plus tranchées encore que les hommes. (Madame NECKER DE SAUSSURE.)

*

Les hommes qui souffrent le plus des défauts des femmes, qui lancent contre elles les traits les plus envenimés de la satire, les aiment après tout telles qu'elles sont, et, sitôt qu'on veut les perfectionner, ils craignent qu'on ne les leur gâte. (Madame NECKER DE SAUSSURE.)

*

La femme est la plus grande institutrice du genre humain, puisque l'homme enfant reçoit sur ses genoux les premières impressions qui frappent son intelligence, les principes qui régleront plus tard chacun des actes de sa vie. (Madame DROHOJOWSKA.)

*

La femme est le lien nécessaire du monde social, parce qu'elle est comme la pierre angulaire de la famille. (Madame DROHOJOWSKA.)

*

Parmi les philosophes qui ont écrit sur les femmes, il en est peu qui aient su se préserver à leur égard d'un dédain ou d'un enthousiasme également puérils. Tantôt nous regardant comme des créatures incapables d'une pensée sérieuse, et, par conséquent, d'une grave destination, ils nous ont placées au-dessous du rang qui nous est dû, et leur méprisante indifférence a prêté secours aux froides railleries de

tous ceux qui ne jugent que par épigrammes. Tantôt, professant une admiration que soutenait l'éclat de quelques exemples, on les a vus relever nos qualités, nos penchants et jusqu'à nos faiblesses, au point d'en faire des vertus, et de proposer qu'on abandonnât à elle-même une nature dont ils exagéraient l'excellence, justifiant ainsi l'engouement romanesque des flatteurs de notre sexe. Rarement on nous a mises à notre véritable place; rarement on a songé à ne voir dans une femme qu'un être sensible, raisonnable et borné, la compagne de l'homme et l'ouvrage de Dieu. (Madame de Rémusat.)

*

La femme est sur la terre la compagne de l'homme, mais cependant elle existe pour son propre compte; elle est inférieure, mais non subordonnée. Le souffle divin qui l'anime et qui, par son immortalité, l'appelle à la progression, la connaissance du mal, le sentiment du devoir, le besoin d'un avenir, tous ces dons accordés aux femmes aussi bien qu'aux hommes, leur permettent de revendiquer une certaine égalité, et peuvent expliquer en partie cette sorte de supériorité relative tant prônée par quelques déclamateurs. Mais, pour toutes les choses de cette vie, l'homme a été doué d'une portion de forces et dévoué à une sorte d'activité refusées à sa compagne. Tout indique que, dans nos rapports avec ce monde, notre destinée nous place sans appel au second rang. Une construction physique plus délicate et plus fragile, un continuel besoin de secours matériel et de lien moral, nos qualités comme nos défauts, notre faiblesse comme notre force, tout indique que la solitude, qui *n'est point bonne pour l'homme*, serait mortelle pour la femme. Cette dépendance est un signe certain d'infériorité. (Madame de Rémusat.)

*

La femme est moitié intime du genre humain; compagne inséparable de l'homme, elle cause ses plus grandes joies et ses plus vives douleurs, l'excite aux vertus, l'induit aux vices. Ange gardien de l'enfance, beau idéal de la jeunesse, objet des plus vives affections de l'homme, rêve perpétuel de sa vie, consolation, soutien de sa vieillesse, la femme exerce incessamment sur l'homme une influence à

laquelle il ne saurait se soustraire : dans la famille, hors de la famille, son attrait irrésistible l'attire, le séduit, l'enlace, lors même qu'il la foule aux pieds, et ne la connaît que dans son abrutissement ; car, s'il échappe ainsi à son influence salutaire, ce n'est qu'au détriment des sentiments les plus nobles et des jouissances les plus exquises. La femme poétise la création entière ; elle stimule à tous les sentiments d'amour, de dévouement et d'enthousiasme ; elle spiritualise le monde. Pour l'homme qui méconnaît son charme tout-puissant, la nature est morte, le matérialisme domine ; il n'y a plus ni poésie, ni amour ; le monde ne présente qu'une masse inerte ; la loi d'attraction cesse d'exister. (Madame GATTI DE GAMOND.)

*

C'est le sort des femmes qui mettent leur cœur au grand jour et le laissent voir à tout propos, de n'être jamais comprises ; les hommes, en général, ne se soucient pas des sentiments trop en dehors, et devant eux l'âme, comme le corps, doit toujours garder un dernier voile. (Madame REYBAUD.)

*

La femme doit être soumise... ; car, moins intelligente que l'homme, elle doit le regarder non comme son maître, mais comme son guide. On baise la main qui vous aide, on mord celle qui vous commande. (Madame DE GRANDFORT.)

FERMETÉ.

L'homme de sens et d'esprit est ferme ; le sot n'est qu'entêté. (Madame GUIBERT.)

*

Il n'y a pas de retour à espérer de l'homme qui fait le mal avec fermeté. (Madame DE PUISIEUX.)

FIGURE.

Les agréments de la figure font tout dans les femmes ; mais ils ne

sont presque comptés pour rien dans un homme d'esprit, à moins qu'il ne veuille les sacrifier à quelque femme de qualité, qui se servira de lui, comme d'un sot, qui aurait les mêmes avantages. J'en connais une qui s'était choisi un jeune homme qui avait du mérite et de la figure; mais on n'amuse pas longtemps les femmes avec de l'esprit : elle lui dit un jour nettement qu'il pouvait se retirer; qu'elle n'aimait pas les gens qui parlaient trop. (Madame DE PUISIEUX.)

*

J'ai toujours regardé un sot d'une belle figure comme un magot de porcelaine rare que tout le monde regarde, qui amuse un instant ceux qui ne l'ont pas encore vu, qu'on laisse, qu'on oublie même, en revanche, et auquel on s'accoutume, parce que l'on se fait à tout. (Madame DE PUISIEUX.)

*

Il y a des gens qui ne devraient jamais se montrer, et dont la figure détruit l'opinion qu'on avait conçue de leur capacité et de leur esprit. « Excellez et ne vous montrez pas, » aurais-je volontiers dit à un homme la première fois que je le vis : franchement, jamais extérieur ne me parut plus rebutant, et n'annonça moins les talents qu'il possède. J'aurais dit à R*** : « Montrez-vous, et n'écrivez jamais. » (Madame DE PUISIEUX.)

FIGURE MILITAIRE.

Chez toutes les nations, et particulièrement en France, un homme se trompe s'il croit plaire aux femmes par une belle figure et par des manières et des ajustements recherchés. La nature même porte les femmes à aimer de préférence, dans un homme, la figure, l'ajustement et le maintien qui leur annoncent un guerrier, un défenseur de la patrie. Bayle attribue cette prédilection des femmes pour les gens braves au violent amour qu'elles ont généralement pour la gloire ; je ne hasarde rien en l'attribuant aussi au sentiment intérieur de leur amour pour le bien et la gloire de leur patrie. (Madame DE COICY.)

FILLES.

Ce n'est point des hommes qu'il faut faire peur aux jeunes filles, mais bien d'elles-mêmes : si vous leur peignez tous les hommes comme des perfides, des ingrats, des monstres, et que l'occasion porte quelque jeune homme à développer à leurs yeux une âme loyale et pure, elles seront à l'instant éprises de ce phénix : faites-leur bien plutôt craindre leurs propres faiblesses ; apprenez-leur que l'oubli d'une modeste réserve peut en un seul instant les avilir aux yeux des hommes ; qu'ils sont généralement en défiance sur les vertus de notre sexe ; qu'ils étudient sans cesse l'impression que leur présence peut faire sur nos sens, et que, pour obtenir leur estime, il faut savoir dominer cette impression. (Madame CAMPAN.)

FLATTEUR.

Tous les flatteurs sont des sots, qui s'imaginent que les autres leur ressemblent. (Madame DE POMPADOUR.)

*

Le flatteur est un homme vil et bas ; mais sa dupe n'est pas toujours un sot. (Madame DE PUISIEUX.)

FOI.

Les hommes de foi et d'enthousiasme paraissent niais ou fous à ceux qui n'ont que de l'esprit. (Madame CAROLINE ANGEBERT.)

FOI CHRÉTIENNE.

Je ne crois pas qu'il y ait dans Paris, tant parmi les ecclésiastiques que parmi les gens du monde, cent personnes qui aient la véritable foi chrétienne et même qui croient en Notre Sauveur ; cela me fait frémir. (Madame la duchesse D'ORLÉANS.)

FONTENELLE.

Fontenelle était un grand et bel homme de cinq pieds huit pouces, de la plus régulière et la plus agréable figure, avec l'air doux et fin. Il avait une physionomie candide et gaie surtout. Il avait été l'homme du monde le mieux fait, et, bien qu'il eût pris l'habitude de marcher voûté, il y avait encore dans sa démarche et tous ses mouvements une grâce noble et décente; enfin, toute sa personne était d'une aménité courtoise et tout à fait particulière. Je vous puis assurer que Fontenelle était la bienfaisance et la charité mêmes; il donnait tous les ans pour les pauvres, au curé de sa paroisse, environ le quart de son revenu, et je n'ai jamais compris qu'on ait pu l'accuser d'égoïsme et d'insensibilité. Il a conté devant moi cette ridicule histoire des *asperges à l'huile*, mais c'était comme venant d'arriver à je ne sais quel docteur de Sorbonne, et c'est quarante ou cinquante ans après que Voltaire a eu la perfidie de la reproduire comme si Fontenelle en avait été le héros. « Comment peut-on vous accuser de manquer de sensibilité, mon cher et bon Fontenelle? lui disait un jour ma tante. —C'est parce que je n'en suis pas mort encore, » répondit-il en souriant. (Madame DE CRÉQUY.)

FORCE.

Les difficultés triomphent du faible, mais sont vaincues par l'homme fort. (Lady BLESSINGTON.)

FOURBERIE.

Tous les hommes sont portés à être fourbes avec les femmes. Cela vient, je crois, de la mauvaise opinion qu'ils ont d'elles. Cependant je ne vois rien de si ordinaire que des femmes dupes de leurs choix, et se repentir de les avoir faits. Je suis persuadée que, de cent commerces galants, il n'y en a peut-être pas dix rompus par la faute des femmes : rien n'est si commun que des hommes infidèles; et peu de femmes ont manqué les premières. La plupart de celles qui ont oublié leur devoir ont fait les premiers pas par vengeance, et les autres par goût. (Madame DE PUISIEUX.)

FOYER.

Ce qui montre le mieux combien l'homme est destiné, par sa nature même, à la vie extérieure, c'est qu'il a chez lui, quand il est forcé d'y demeurer seul, un sentiment d'abandon et d'isolement presque intolérable. La femme, au contraire, sent la maison remplie, animée de sa seule présence. C'est elle qui constitue, à proprement parler, le foyer. Contemplative, recueillie, sédentaire par nature, son âme est le sanctuaire du dieu domestique. Elle absente, la maison n'est plus qu'un abri sans consécration, dont la grâce mystérieuse s'est évanouie.

L'homme, en revanche, représente plus particulièrement l'idée de patrie. Le sentiment de la femme s'élève rarement au-dessus de l'amour du sol. Elle chérit les lieux qui l'ont vue naître, les horizons qui ont souri à sa jeunesse. L'esprit de l'homme s'attache plus encore aux horizons intellectuels où s'est développée sa pensée. Il aime, il sent vivre en lui cet ensemble d'invisibles éléments qui composent la race, la nation, la patrie idéale. (Madame D'AGOUT.)

FRANÇAIS.

Mon Dieu ! quel admirable peuple que ce peuple français ! Comme il aime tout ce qui est grand, noble, poétique, généreux ! et qu'il faudra de peines et de paroles pour en faire un peuple égoïste et bourgeois ! et encore n'y parviendra-t-on qu'en le trompant. Car c'est bien là ce qui fait sa gloire, qu'il faille toujours prendre un noble langage pour le corrompre, un droit chemin pour l'égarer, un beau masque pour le trahir. Tous ceux qui, depuis des siècles, ont cherché à l'entraîner au crime, l'ont honoré du moins par leur hypocrisie; tous les fourbes, les lâches, les envieux, les ambitieux qui ont exploité son héroïsme, ont été forcés de flatter par de brillants mensonges sa chevaleresque générosité. Nul n'a osé lui dire : « Fais cela pour ton intérêt, et prends cela pour le garder. » Jamais on n'a obtenu de lui le mal qu'au nom du bien... (Madame ÉMILE DE GIRARDIN.)

*

Ici (en France), tout le monde a le courage de se faire casser la

tête, personne n'a le courage de la porter haut. (Madame Émile de Girardin.)

*

Pourquoi les femmes de presque toutes les nations aiment-elles généralement les Français ? Eh ! mon Dieu, la raison en est bien simple : c'est que, chez eux, il y a plus de chaleur, de démonstrativité que chez les autres hommes. (Madame Manoel de Grandfort.)

*

Un Français s'ennuierait d'être seul de son avis comme d'être seul dans sa chambre. (Madame de Staël.)

*

Il est sûr que celui qui ne se fait pas redouter des Français, a bientôt sujet de les craindre, car ils méprisent bientôt celui qui ne les intimide pas. (Madame la duchesse d'Orléans.)

*

On ne peut imaginer une race d'hommes plus intéressés que les Français. (Madame la duchesse d'Orléans.)

*

Vous ne connaîtriez pas les Français, si vous pensiez qu'ils peuvent se retenir de parler. (Madame la duchesse d'Orléans.)

*

Les Français ont justement la réputation d'être le peuple le plus humain de la terre : ils aiment la victoire, et non pas le sang. (Madame de Pompadour.)

*

Il n'existe pas de transition aussi brusque que celle par laquelle un

Français irrité passe de la colère à la bonne humeur. (Lady MORGAN.)

*

La sobriété est une vertu naturelle chez les Français, et l'ivrognerie est un vice qui n'appartient exclusivement qu'au rebut des derniers rangs du peuple. (Lady MORGAN.)

*

Les paysans français ont une sorte de brusquerie qui tient à leur condition ; mais elle est tempérée par une civilité qui indique une urbanité naturelle, que l'art ne peut parvenir à enseigner, et dont il est impossible de prendre le masque. Cela explique ce que César voulait dire, en déclarant qu'il avait trouvé dans les Gaules, « les barbares les plus policés qu'il eût jamais vaincus. » (Lady MORGAN.)

*

Lady Morgan dit, au sujet d'une réunion à laquelle elle assista à Paris, qu'elle « offrait le caractère français sous un de ses plus heureux aspects : sensible au plus haut degré à la supériorité du génie ; fidèle et dévoué aux droits et au souvenir de l'amitié ; doué de la gaieté la plus brillante, et d'une profonde sensibilité ; se faisant un honneur personnel des talents qu'il trouve dans son pays ; éclairé, policé, aimant les lettres et les arts, et n'ayant besoin que d'un gouvernement libre pour rendre le pays qui produit et qui réunit des éléments si heureux d'existence morale et physique, non pas, j'espère, *la* plus grande, mais *une* des plus grandes nations de l'univers. » (Lady MORGAN.)

*

Il est assez connu que les Français sont un peuple vaniteux ; mais j'ai remarqué que la plupart d'entre eux mettent leur vanité à n'avoir jamais agi d'une manière inconséquente ; et, chez nous, tout aussitôt qu'on a fait une mauvaise action, on ne manque jamais de se faire une mauvaise maxime. Aussitôt qu'un écolier a des amourettes, il

ne veut plus dire ses prières, et, quand une femme a des torts envers son mari, elle tâche de ne plus croire en Dieu. (Madame de Créqui.)

*

Les Français donnent tout à la confiance, à la vraisemblance, à l'apparence. (Madame Roland.)

*

J'ai couru tout Paris avec ma sœur d'une manière bien étrange, et j'y ai vu d'étranges choses; elles le sont au moins pour moi accoutumée à la gravité des Turcs. Il m'est difficile de me familiariser avec cet air frivole et léger des fantômes aériens qui voltigent autour de moi; je m'imagine quelquefois, quand je me vois au milieu d'eux, que je suis à un spectacle de marionnettes. Je suis prodigieusement étonnée; mais on ne le remarque point, parce qu'ici tout est étonnant, c'est le mot à la mode : on a une attention étonnante, on prend un intérêt étonnant, on a une curiosité étonnante, enfin une impatience étonnante; vous vous amuseriez infiniment de voir les objets futiles de tout cet étonnement. N'allez pas croire qu'il soit soutenu d'un air grave; il est, au contraire, accompagné d'un ricanement qui est le contraire de la gravité; car la fin de ces étonnements est toujours un éclat de rire. Qu'un jeune homme ou une jeune femme entrent dans une chambre; l'un et l'autre commencent par rire, c'est la manière de faire les premiers compliments, et d'égayer la compagnie; dans le fond, ce n'est rien autre chose qu'une certaine contorsion dans les muscles, qui fait rire très-naturellement l'étranger témoin de ce rire peu naturel; le rire français ne ressemble ni au sourire vraiment gai de la sérénité, ni à cette joie franche d'un bon Anglais qui rit aux éclats. Je ne resterai peut-être pas ici assez longtemps pour me former une idée juste des mœurs et du caractère des Français, quoique, en vérité, je sois convaincue qu'il ne faut pas creuser longtemps ce qui n'a point de profondeur; mais, au premier coup d'œil, ce peuple me paraît avoir un caractère inquiet, des manières frivoles et des mœurs aimables. L'abbé *** est mon guide; il serait difficile d'en trouver un meilleur et plus éclairé; il m'a dit que ce sont les femmes qui forment les hommes; toutes les sociétés où je me suis trouvée m'ont bien convaincue de cette vérité. On dirait qu'ici

il n'y a pas d'intervalle entre l'enfance et l'âge mûr; aussitôt qu'un enfant a quitté les lisières, il est livré à la société, les femmes lui servent de tuteurs, ce sont elles qui lui donnent ces premières impressions qui ne s'effacent jamais; les hommes sont fort ridicules quand ils prennent le ton et les grimaces des femmes; ce n'est guère qu'à soixante ans qu'un homme acquiert ici la dignité qui convient à son sexe. Le roi David n'a-t-il pas dit quelque part que « l'homme se promène dans de vaines illusions? » Je crois qu'il a dit cela, et je suis persuadée que cela est plus particulièrement vrai du Français que de tout autre, mais il marche gaiement dans cette route, il paraît jouir de ses chimères; ne le regarde-t-on pas aussi par cela même comme plus heureux que nos graves penseurs, dont le front est obscurci par la profondeur de leurs réflexions, et dont la philosophie est étouffée sous l'épais manteau de la sombre tristesse et des noires vapeurs? (Lady Montague.)

*

Les Français et les Allemands. — En tout pays, la supériorité d'esprit et d'âme est fort rare, et c'est par cela même qu'elle conserve le nom de supériorité : ainsi donc, pour juger du caractère d'une nation, c'est la masse commune qu'il faut examiner. Les gens de génie sont toujours compatriotes entre eux; mais, pour sentir vraiment la différence des Français et des Allemands, l'on doit s'attacher à connaître la multitude dont les deux nations se composent. Un Français sait encore parler lors même qu'il n'a point d'idées; un Allemand en a toujours dans sa tête un peu plus qu'il n'en saurait exprimer. On peut s'amuser avec un Français, même quand il manque d'esprit. Il vous raconte tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a vu, le bien qu'il pense de lui, les éloges qu'il a reçus, les grands seigneurs qu'il connaît, les succès qu'il espère. Un Allemand, s'il ne pense pas, ne peut rien dire, et s'embarrasse dans des formes qu'il voudrait rendre polies, et qui mettent mal à l'aise les autres et lui. La sottise, en France, est animée, mais dédaigneuse. Elle se vante de ne pas comprendre, pour peu qu'on exige d'elle quelque attention, et croit nuire à ce qu'elle n'entend pas, en affirmant que c'est obscur. L'opinion du pays étant que le succès décide de tout, les sots mêmes, en qualité de spectateurs, croient influer sur le mérite intrinsèque des choses

en ne les applaudissant pas, et se donner ainsi plus d'importance. Les hommes médiocres, en Allemagne, au contraire, sont pleins de bonne volonté; ils rougiraient de ne pouvoir s'élever à la hauteur des pensées d'un écrivain célèbre, et, loin de se considérer comme juges, ils aspirent à devenir disciples.

Il y a sur chaque sujet tant de phrases toutes faites en France, qu'un sot, avec leur secours, parle quelque temps assez bien, et ressemble même momentanément à un homme d'esprit; en Allemagne, un ignorant n'oserait énoncer son avis sur rien avec confiance, car, aucune opinion n'étant admise comme incontestable, on ne peut en avancer aucune sans être en état de la défendre : aussi les gens médiocres sont-ils pour la plupart silencieux, et ne répandent-ils d'autre agrément dans la société que celui d'une bienveillance aimable. En Allemagne, les hommes distingués seuls savent causer, tandis qu'en France tout le monde s'en tire. Les hommes supérieurs, en France, sont indulgents; les hommes supérieurs, en Allemagne, sont très-sévères; mais, en revanche, les sots, chez les Français, sont dénigrants et jaloux, et les Allemands, quelque bornés qu'ils soient, savent encore se montrer encourageants et admirateurs. Les idées qui circulent, en Allemagne, sur divers sujets sont nouvelles et souvent bizarres; il arrive de là que ceux qui les répètent paraissent avoir, pendant quelque temps, une sorte de profondeur usurpée. En France, c'est par les manières qu'on fait illusion sur ce qu'on vaut. Ces manières sont agréables, mais uniformes, et la discipline du bon ton achève de leur ôter ce qu'elles pourraient avoir de varié.

Un homme d'esprit me racontait qu'un soir, dans un bal masqué, il passa devant une glace, et que, ne sachant comment se distinguer lui-même au milieu de tous ceux qui portaient un domino pareil au sien, il se fit un signe de tête pour se reconnaître : on en peut dire autant de la parure que l'esprit revêt dans le monde; on se confond presque avec les autres, tant le caractère véritable de chacun se montre peu. La sottise se trouve bien de cette confusion, et voudrait en profiter pour contester le vrai mérite. La bêtise et la sottise diffèrent essentiellement en ceci, que les bêtes se soumettent volontiers à la nature et que les sots se flattent toujours de dominer la société. (Madame de Staël.)

*

Ah! vous ne connaissez pas les Français : tant qu'ils espèrent obtenir et qu'ils demandent, c'est charmant; mais, sur cinquante aspirants, on se fait quarante-neuf ennemis qui cabalent et font les diables. Je connais trop bien la cour et l'État pour me réjouir un seul instant de ce que mon fils est devenu régent. (Madame la duchesse D'ORLÉANS.)

FRIPON.

Il y a un fripon futur dans l'homme qui risque toute sa fortune sur une carte. (Madame C. BACHI.)

FRIVOLITÉ.

On se plaint de la frivolité des jeunes gens; mais n'est-ce point aux femmes qu'on doit s'en prendre? Quand ils s'apercevront que le moyen de leur plaire, c'est de mériter leur estime, ils chercheront à l'obtenir. A présent, ils en sont quittes à meilleur marché ; une mise élégante, des propos légers, beaucoup d'assurance et de fatuité, voilà sur quoi se fondent leurs succès auprès de la plupart des jeunes personnes. (Madame MALLÈS DE BEAULIEU.)

GAIETÉ.

La gaieté des Français vient de l'esprit de société ; celle des Italiens, de l'imagination ; celle des Anglais, de l'originalité du caractère ; la gaieté des Allemands est philosophique. Ils plaisantent avec les choses et avec les livres plutôt qu'avec leurs semblables. (Madame DE STAEL.)

*

L'homme gai n'est presque jamais d'un caractère dangereux ni difficile. (Mademoiselle DE SOMMERY.)

GALANT.

Si j'étais homme, j'aimerais mieux passer pour poli que pour galant. La politesse marque de l'éducation, et la galanterie, un goût général pour les femmes, assez mal récompensé. Le sort des galants de profession est de n'en avoir jamais une qui en vaille la peine. Ils sont, dans leur jeunesse, le partage des femmes décriées, et, dans un âge plus avancé, le mépris de ces femmes et des autres ; pas une ne les console. (Madame DE PUISIEUX.)

GALANTERIE.

Les intrigues et la galanterie peuvent se pardonner à un homme de plaisirs, qui n'a rien de mieux à faire ; mais je m'imagine que c'est un grand vice dans un homme public, à moins qu'il n'ait assez de force d'âme pour faire, ainsi qu'Auguste, l'amour par politique. (Madame DE POMPADOUR.)

*

En galanterie, un homme intelligent fait tout servir au succès de ce qu'il médite ; un défaut même, bien employé, lui est souvent d'un grand secours. (Madame SOPHIE GAY.)

GARÇON.

Un examen attentif nous fait découvrir, dès l'âge le plus tendre, des dispositions et un caractère particuliers chez les jeunes garçons et les jeunes filles... Tout paraît commun au premier abord entre les sœurs et les frères, et tout diffère. De nombreuses ressemblances cachent des dissemblances nombreuses aussi. On dirait deux climats où éclatent d'égales preuves de la munificence divine dans la création ; mais l'on n'y respire pas le même air, et ce n'est pas la même lumière qui enveloppe et colore tous les objets...

Dans le premier âge, les petits garçons avaient peut-être moins que leurs sœurs le charme particulier de l'enfance, cette grâce naïve, cette touchante sympathie, ce regard tendre et parfois suppliant qui

exercent sur nous une séduction si puissante. Il y avait moins d'harmonie dans leur existence. Le présent et l'avenir s'accordent chez les jeunes filles; c'est toujours du sentiment, toujours de la faiblesse, toujours une demande de protection. En revanche, dans les petits garçons, ce qui nous plaît, c'est le contraste; l'enfant et l'homme semblent aux prises; un pressentiment de force future, des éclairs de fierté, un désir inné d'indépendance percent à travers leur besoin continuel de secours et leur donnent une originalité plus saillante. Moins pénétrants que les petites filles, parce qu'ils ont moins de cette sympathie qui devine tout, ils ne se gênent pas pour être absurdes, et leur naturel se déploie mieux. Peut-être sommes-nous d'autant plus sensibles à leurs caresses, que nous les croyons dues à la simple affection plutôt qu'au désir de nous plaire. Leurs témoignages d'attachement, plus involontaires, vont droit à nos cœurs. Et, quand ils sont, comme il arrive souvent, très-susceptibles d'impressions religieuses, nous sommes plus certains de la vérité de leurs sentiments. En tout, leur peu de souci de l'approbation fait que leurs bons mouvements, pour être inconstants, rares, contredits par d'autres, n'en ont pas moins pour nous un prix infini, et portent dans nos cœurs une pure joie. C'est de la joie, en effet, que nous éprouvons sans cesse avec eux. Ces petits êtres si décidés, s'avançant si résolûment à la rencontre de la vie, nous font partager leur confiance dans l'avenir. Et, si notre sourire à la vue d'une jeune fille est toujours empreint d'attendrissement, il est franchement gai à l'aspect d'un petit garçon. Juste présage des deux destinées ! (Madame Necker de Saussure.)

GÉNIE.

C'est une grande erreur de croire qu'un homme de génie soit doué d'une plus vaste intelligence que tout autre, et que, par cela même qu'il a du génie, il soit universel; le hasard, une circonstance l'a souvent *sacré* génie, et ce qui me semble appuyer cette opinion, c'est que, si vaste que soit le génie d'un homme, il s'égare complétement quand il sort de sa spécialité. (Madame C. Bachi.)

*

Nous devons le reconnaître bon gré, mal gré, il y a quelque chose de si respectable dans l'homme de génie qui préfère l'indépendance à

la fortune, qu'il faut en quelque sorte se recueillir pour l'approcher. (Madame du Barry, dit au sujet d'une visite faite à J.-J. Rousseau.)

*

On peut dire que les hommes de génie habitent un palais de cristal illuminé et inabordable, qui, en laissant voir leurs splendeurs, révèle aussi certaines petites fautes que le contraste de la lumière grossit démesurément ; tandis que les gens ordinaires habitent de sombres demeures, où aucun rayon ne trahit les énormes défauts de la médiocrité. (Lady Blessington.)

GENTIL BERNARD.

Désiré Bernard, surnommé *le Gentil*, était un beau garçon, robuste comme un chêne et fleuri comme un rosier ; il était franc comme un jonc et doux comme un bon fruit. Mais il était toujours ce qu'on appelle *entre deux vins* ; ce qui ne l'empêchait pas de garder une contenance et de rester dans une mesure parfaite, et ce qui lui donnait seulement je ne sais quel air indifférent ou préoccupé qui ne lui messeyait pas du tout, bien loin de là... Il avait pris toutes les apparences et les habitudes de la meilleure compagnie ; ce qui ne l'empêchait pas d'aller souvent dans la plus mauvaise... Il avait eu des succès inconcevables, autant pour la qualité que pour la quantité ; mais la vanité ne pouvait rien du tout sur sa discrétion... Je n'ai jamais vu que lui qui fût parfaitement heureux de sa position sociale et pleinement satisfait de sa fortune... Il a fait des poésies délicieuses et n'a jamais fait imprimer aucun de ses ouvrages (à l'exception de son opéra de *Castor et Pollux*, attendu que la chose était d'ordonnance et de nécessité rigoureuse). Il avait refusé d'entrer à l'Académie française en disant qu'il n'avait aucun titre pour établir et justifier cette prétention-là. Il n'a jamais voulu me lire son poëme de *l'Art d'aimer*, qu'il a gardé manuscrit jusqu'à sa mort. La philosophie de ce bon enfant (c'est le mot propre) ne l'avait pas pourtant empêché de tomber dans une décrépitude anticipée. Toutes les femmes le reprochaient à Bacchus, et tous les hommes s'en prenaient à Vénus. Comme je n'étais ni homme ni femme, j'en accusais l'un et l'autre. (Madame de Créqui.)

GÉOMÈTRE.

Tous les géomètres ont l'air sot. (Madame DE POMPADOUR.)

GLOIRE.

On serait épouvanté, si on voyait à découvert le fond du cœur des hommes dominés par l'amour de la gloire. Si l'on avait pénétré toutes les pensées d'Alexandre, de Jules César, de Charles XII, roi de Suède, ils auraient fait horreur. (Madame DE GENLIS.)

GOUVERNEMENT.

On met souvent à la tête du gouvernement des gens dont les particuliers n'eussent pas voulu faire leurs hommes d'affaires. (Madame D'ARCONVILLE.)

*

On sait que c'est de la disposition actuelle de notre âme que dépendent toutes nos résolutions. Tel monarque qui refuse tout, quand une certaine mélancolie s'empare de son esprit, accorde tout quand cette vapeur est dissipée.

Cette disposition, suite ordinaire des causes secondes, et qui tire sa source d'un son harmonieux, d'un coup d'œil, et le plus souvent de l'air du temps, ne suit pas toujours l'ordre de l'équité. Il est malheureux pour les peuples d'être gouvernés par des mortels sujets à une machine susceptible de toute sorte d'impressions. Il faudrait, pour le bonheur du genre humain, que les hommes fussent gouvernés par des anges. (Madame DE POMPADOUR.)

GRANDEUR.

Il est bon d'approcher les hommes, de les voir à découvert et avec leur mérite de tous les jours. De loin, les favoris de la fortune vous imposent : l'éloignement les met dans le point de vue qui leur est

favorable; la renommée exagère leur mérite, et la flatterie les déifie; approchez-les, vous ne trouverez que des hommes. Qu'on trouve de peuple à la cour! Pour se désabuser de la grandeur, il faut la voir de près; vous cesserez aussitôt de la désirer et de la craindre. (Madame DE LAMBERT.)

GRAND HOMME.

Pour être un grand homme, il faut avoir fait de grandes choses; mais il ne suffit pas toujours d'avoir fait de grandes choses pour être un grand homme. (Madame D'AGOUT.)

*

Un grand homme dans sa famille n'est souvent qu'une médiocrité quand les circonstances publiques ont donné la mesure de son mérite. (Madame C. BACHI.)

*

Il ne suffit pas d'avoir de grandes qualités pour être un grand homme, il en faut avoir l'économie. (Madame DE LAMBERT.)

*

Le grand homme réunit toutes les vertus, et les épure. (Madame DE LAMBERT.)

*

Ce sont les grands sentiments qui font les grands hommes. Nulle élévation sans grandeur d'âme et sans probité. (Madame DE LAMBERT.)

*

Les grands hommes sont rares; il faut honorer leur mémoire, et inviter par là les autres à le devenir. (Madame DE POMPADOUR.)

*

L'amour est la passion des grands hommes, et leur fait mériter la gloire, pourvu qu'il ne leur tourne pas la tête. (Madame de Pompadour.)

*

Louis XV s'étonnait que la nation ne produisît pas d'aussi grands hommes que dans le dernier règne. Le prince de Conti, qui était présent, reprit tout haut : « C'est parce qu'aujourd'hui nos femmes ont affaire à leurs laquais. » Ce mot est piquant ; mais il y a peut-être quelque vérité. (Madame de Pompadour.)

*

Les grands hommes ne sont utiles à leur siècle que lorsqu'ils ont l'intelligence de le comprendre, unie à la force de le devancer. (Madame de Rémusat.)

*

Il y aurait bien peu de grands hommes dans le monde, si l'on n'accordait ce titre qu'aux hommes de bien. (Madame George Sand.)

*

Dieu seul peut porter dignement le fardeau de la gloire, et les hommes simples qui veulent le bien sont plus grands devant lui que les grands hommes qui font le mal. (Madame George Sand.)

GRANDS (les).

Les grands sont faits pour l'esclavage. Ils ont les reins d'une si grande souplesse, qu'ils ne sont jamais plus heureux que lorsqu'ils se courbent. (Madame Campan.)

*

Les grands de la cour ont un intérêt majeur à rendre la personne

du roi inaccessible, c'est que tous les bienfaits retombent sur eux : c'est une classe de la société qui se connaît en intérêts personnels. (Madame CAMPAN.)

GUERRE.

La guerre m'a toujours paru le fléau de l'humanité; j'espère qu'il viendra une époque de civilisation où l'on ne comprendra pas comment des hommes se sacrifiaient pour le bon plaisir et les intérêts des autres. (La reine HORTENSE.)

*

Comment les hommes ne se feraient-ils pas la guerre, nation contre nation, individu contre individu; comment la société ne serait-elle pas un conflit perpétuel de volontés et de besoins contraires, lorsque tout est travail dans la nature, lorsque les flots de la mer se soulèvent les uns contre les autres, lorsque l'aigle déchire le lièvre et l'hirondelle le vermisseau, lorsque la gelée fend les blocs de marbre et que la neige résiste au soleil. (Madame GEORGE SAND.)

GUEUX.

LES GUEUX, LES ROIS ET L'ESPÉRANCE.

Quelqu'un a dit que les gueux sont malheureux, parce qu'ils sont toujours gueux, et que les rois le sont aussi, parce qu'ils sont toujours rois. Ce mot renferme un sens profond et très-vrai. Je plains Louis XV parce qu'il est roi : il serait heureux s'il n'était qu'un particulier; il a tout ce qu'il faut pour cela; mais sa couronne le rend misérable, parce qu'il est bon et sensible. Un prince a deux familles, la sienne propre et la grande famille de l'État; ce qui fait qu'il a toujours quelque sujet d'affliction. Du moins, le roi *très-chrétien* est presque toujours dans ce cas : il n'est jamais heureux qu'en espérance, non plus que moi. Mais, hélas! souvent l'espérance n'est qu'un beau songe. Irus, couché sur la paille, rêve qu'il devient puissamment riche; il commence à bâtir et à vivre en grand seigneur; il épouse une femme charmante, et alors le plaisir le réveille, et il

se retrouve sur la paille. Voilà l'image de l'espérance. (Madame DE POMPADOUR.)

HABILETÉ.

Le plus grand art d'un habile homme doit être de cacher son habileté. (Mademoiselle DE L'ESPINASSE.)

HÉROS.

On dit vulgairement qu'il n'y a point de héros pour ceux qui les voient de près : c'est que la plupart des hommes qui ont joué un grand rôle politique n'avaient point les qualités de l'homme privé; mais, quand vous retrouvez l'homme simple dans l'homme sublime, l'homme juste dans l'homme puissant, l'homme bon dans l'homme de génie, l'homme sensible dans l'homme illustre, plus vous le voyez de près, plus vous l'admirez, plus vous retrouvez l'image de cette Providence qui préside aux cieux étoilés, mais ne dédaigne point de donner *aux lis* leur parure, et veille avec bonté sur la vie des *passereaux*. (Madame DE STAEL.)

*

La nature fait rarement naître des héros, et la fortune ne déclare pas tous ceux qu'elle a fait naître tels. (La reine CHRISTINE de Suède.)

*

On est héros et saint à bon marché dans l'opinion des hommes. (La reine CHRISTINE de Suède.)

*

Les vrais héros sont plus rares que les grands guerriers. (Miss WRIGHT.)

HISTOIRE.

Les hommes ne savent guère que l'histoire de leur temps; et l'on

dirait, en lisant les déclamations de nos jours, que les huit siècles de monarchie qui ont précédé la révolution française n'ont été que des temps tranquilles, et que la nation était alors sur des roses. On oublie les templiers brûlés sous Philippe le Bel; les triomphes des Anglais sur les Valois; la guerre de la Jacquerie; les assassinats du duc d'Orléans et du duc de Bourgogne; les cruautés perfides de Louis XI; les protestants français condamnés à d'affreux supplices sous François Ier, pendant qu'il s'alliait lui-même aux protestants d'Allemagne; les horreurs de la Ligue surpassées toutes encore par le massacre de la Saint-Barthélemy; les conspirations contre Henri IV, et son assassinat, œuvre effroyable des ligueurs; les échafauds arbitraires élevés par le cardinal de Richelieu; les dragonnades, la révocation de l'édit de Nantes, l'expulsion des protestants et la guerre des Cévennes, sous Louis XIV; enfin, les querelles plus douces, mais non moins importantes, des parlements sous Louis XV.

Des troubles sans fin se sont élevés pour obtenir la liberté telle qu'on la concevait à différentes périodes, soit féodale, soit religieuse, enfin représentative; et, si l'on excepte les règnes où des monarques tels que François Ier, et surtout Louis XIV, ont eu la dangereuse habileté d'occuper les esprits par la guerre, il ne s'est pas passé, pendant l'espace de huit siècles, vingt-cinq ans durant lesquels, ou les grands vassaux armés contre les rois, ou les paysans soulevés contre les seigneurs, ou les réformés se défendant contre les catholiques, ou les parlements se prononçant contre la cour, n'aient essayé d'échapper au pouvoir arbitraire, le plus insupportable fardeau qui puisse peser sur un peuple. Les troubles civils, aussi bien que les violences auxquelles on a eu recours pour les étouffer, attestent que les Français ont lutté autant que les Anglais pour obtenir la liberté légale, qui seule peut faire jouir une nation du calme, de l'émulation et de la prospérité.

Il importe de répéter à tous les partisans des droits qui reposent sur le passé, que c'est la liberté qui est ancienne, et le despotisme qui est moderne. (Madame de Stael.)

HOMÉOPATHE.

On sait que, pendant longtemps, les disputes élevées entre les médecins de la faculté et les homéopathes ont été vives et fréquentes,

et que sans cesse les deux partis s'attaquaient, soit par paroles, soit par écrit. Un jour, à table, le docteur D*** disant qu'un médecin homéopathe voulait se battre avec lui, et qu'il était fort désagréable d'être tué pour avoir fait imprimer que les doses de ces messieurs étaient tout à fait impuissantes : « Parbleu ! s'écria J. Janin, qui se trouvait là, c'est bien simple ; battez-vous avec des pistolets chargés d'un centième de balle et d'un millième de livre de poudre. » (Madame de Bawr.)

HOMME.

Les hommes pardonnent rarement aux femmes de manier la plume; il semble que ce soit une jouissance qu'ils se soient réservée. (Madame Guibert.)

*

Les hommes ne sont que ce que nous les avons faits; et, s'ils ont pris de la supériorité, c'est que nous avons bien voulu la leur laisser prendre. (Madame de Puisieux.)

*

Il y a des femmes qui traitent les hommes comme les Turcs traitent les femmes : ce n'est pas ce qu'elles font de plus mal. (Madame de Puisieux.)

HOMME A BONNES FORTUNES (l').

Il y a toujours un moment, dans la vie d'un homme à bonnes fortunes, où il expie les tourments qu'il a fait souffrir à ses rivaux et aux victimes de ses trahisons : c'est celui où, trop vieux pour plaire ou trop jeune pour abdiquer, il se laisse prendre aux agaceries adressées à son esprit, et aux peines qu'on se donne pour captiver son suffrage; c'est le moment où son choix n'est plus qu'une appréciation, un titre aux hommages des connaisseurs, où on l'attire par calcul, où on le retient par crainte, où, sans l'aimer, on se sert de son amour pour acquérir celui du plus jeune et du plus aimable.

Une sage retraite le mettrait à l'abri de ce malheur; mais la justice divine, ne permettant pas le repos à l'homme qui a passé ses belles

années à troubler celui de tout le monde, le condamne à poursuivre son métier de séducteur, après avoir perdu ses moyens de séduction. Mais l'infortuné, irrité par des obstacles trop longtemps inconnus, oublie ses devoirs, ses principes d'homme à bonnes fortunes, et il se laisse aller au ridicule d'aimer comme un simple mortel. (Madame Sophie Gay.)

*

L'homme à bonnes fortunes, tel que le dernier siècle nous en a fourni tant d'exemples, choisit les femmes pour victimes de sa vanité; et cette vanité ne consiste pas seulement à les séduire, mais à les abandonner. Il faut qu'il puisse indiquer avec des paroles légères, et inattaquables en elles-mêmes, que telle femme l'a aimé et qu'il ne s'en soucie plus. (Madame de Stael.)

HOMME A LA MODE (L').

On croit généralement qu'un homme à la mode, par cela même qu'il est l'objet de l'envie des jeunes gens et des agaceries des jolies femmes, est à l'abri des ennuis et de la tristesse qui accablent souvent ceux que le ciel a traités moins généreusement. C'est une erreur; ils sont sujets à des accès de mélancolie, et même de misanthropie dont Jean-Jacques Rousseau se serait fait gloire. Dans cet accès, le monde qui les admire, les copie, les encourage dans leurs folies, leur paraît stupide; ils n'en peuvent plus supporter le bruit ni les plaisirs. Portant sur ce qui l'agite un regard scrutateur, ils s'indignent en découvrant le vil intérêt qui se trouve au fond de tout, même au sein d'une belle action; ils prennent en dégoût jusqu'aux vices séduisants, aux travers amusants dont ils ont donné l'exemple, et c'est de bonne foi qu'ils se jettent dans la retraite pour échapper à la monotomie de la galanterie et de la débauche.

Là, ceux qu'un esprit supérieur porte à la méditation, à l'étude, y acquièrent ordinairement les connaissances qui manquent à la plupart des gens du monde, et cette puissance de raisonnement, cette lucidité dans les idées qui résultent de l'habitude de réfléchir. Il est vrai que ces qualités, dues parfois à un moment de mauvaise humeur, leur sont contestées, tant que le règne de leur élégance se soutient, et

qu'excepté la bravoure qu'on veut bien leur accorder comme étant l'unique vertu des mauvais sujets, ils auraient tous les autres genres de mérite, qu'on ne leur en reconnaîtrait pas un. (Madame Sophie-Gay.)

HOMME DÉRAISONNABLE (L').

L'homme déraisonnable agit ou pense d'une façon particulière sans autre cause déterminante, sinon que telle est sa volonté. S'il a, pour se diriger, quelque autre motif, il juge inutile de le faire connaître; son bon plaisir lui paraît suffisant, et, comme c'est chose que nul argument ne peut réfuter, que nulle opposition ne peut détruire, la femme qui doit régler ses habitudes sur celles d'un être ainsi disposé doit se préparer à la vie conjugale en prenant dans le *Livre de Job* des leçons de patience. (Madame Ellis.)

HOMME PARFAIT (L').

Nous ne pouvons douter qu'il n'y ait entre les deux sexes une égalité morale et spirituelle; mais, dans le caractère d'un homme noble, éclairé, vraiment bon, il se trouve un pouvoir, un degré de grandeur qui approche de si près ce que nous regardons comme la nature heureuse des anges, que nul sentiment ne peut dépasser, nul langage décrire ce qu'un pareil caractère mérite d'admiration et de respect. Passer ses jours dans le rayon de l'influence d'un être semblable est assurément un privilége de l'ordre le plus relevé; écouter sa conversation serait une fête perpétuelle, mais être admise dans son cœur, partager ses conseils, être la compagne choisie de ses joies et de ses chagrins, quelle ne devrait pas être la reconnaissance, la félicité de la femme objet d'une distinction aussi enivrante! (Madame Ellis.)

HOMME RAISONNABLE (L').

L'homme raisonnable est celui qui écoutera avec calme et attention les arguments dirigés contre les opinions qu'il aura arrêtées d'avance. Lorsqu'il croit avoir de justes motifs pour agir ou pour penser comme il le fait, il voit avec plaisir qu'on lui indique de meilleures raisons pour penser ou pour agir différemment. Il est impar-

tial et accessible à la conviction, et, d'après la nature même de sa constitution, il possède ces qualités à un degré plus élevé qu'elles ne peuvent se rencontrer en une femme. (Madame Ellis.)

HAINE.

On ne hait un homme qu'autant qu'on l'aime. Notre haine n'est autre chose que l'amour humilié et révolté. (Une Femme du xviie siècle.)

HONNÊTETÉ.

Il est très-peu d'hommes, même au nombre de ceux qu'on appelle communément honnêtes gens dans le monde, qui le fussent en effet, s'ils étaient sûrs qu'ils pussent ne le pas être impunément. (Madame d'Arconville.)

*

Il y a des hommes honnêtes qui, entraînés par la circonstance, les conseils, ou la faiblesse humaine, se laissent aller à faire des choses dont ils seraient révoltés, s'ils les voyaient faire à d'autres. (Madame C. de Salm.)

*

Est-on honnête homme lorsqu'on séduit la femme de son ami, parce qu'on ne publie pas son déshonneur? (Madame de Verzure.)

*

Le nombre des honnêtes gens est plus restreint que l'on ne pense; il faut bien que cela soit, puisque l'on s'étonne de trouver dans le monde des gens qui ne sont pas fripons. (Madame de Verzure.)

HONNEUR.

L'honneur est le seul frein qui arrête l'homme de cœur. On perd de sa religion; on s'abandonne à ses passions; on s'écarte du bon sens; on s'éloigne de la raison; on cesse d'être vertueux; mais on

ne renonce jamais à l'honneur, quand on en a. (Madame de Puisieux.)

*

On peut être homme d'honneur sans être un grand homme; mais on ne saurait être un grand homme sans être homme d'honneur. (La reine Christine de Suède.)

*

La vertu est le véritable honneur des hommes; mais l'honneur, tel qu'on l'entend dans le monde, exige d'eux des choses contraires à la raison et aux lois divines et humaines.

L'honneur du monde veut que, si un homme est insulté par un autre, il en tire raison, en risquant sa vie pour l'ôter à celui qui l'a offensé; qu'il foule aux pieds toute autre loi, pour celle du point d'honneur, et qu'il abandonne le soin de son âme pour satisfaire à ce préjugé.

L'honneur veut encore, dans un certain ordre de gens, qu'un homme soit responsable des écarts de conduite de sa femme, et qu'il soit déshonoré, si elle est censée l'être.

Il veut encore qu'un honnête négociant, connu pour avoir la plus grande probité, s'il manque à ses engagements par quelque malheur que ce soit, reste déshonoré parmi ses semblables.

Combien cet honneur chimérique du monde a-t-il de caprices!

Il veut, à toute rigueur, que l'on paye les dettes du jeu; sa loi dit dans les vingt-quatre heures, dût-on ruiner sa femme et ses enfants: les familles mêmes se cotisent pour y satisfaire.

Tandis que l'honneur du monde a cette exactitude stricte pour cette espèce de dette, il souffre, il semble même autoriser ce joueur à ne payer de sa vie celui qui lui fournit les aliments les plus nécessaires à sa subsistance. (Madame de Verzure.)

HUMANITÉ.

L'homme n'arrive que par de bien lents progrès à comprendre, à aimer son semblable : le dernier sentiment auquel s'élève l'humanité, c'est l'humanité. (Madame d'Agout.)

*

Qui peut avoir un morceau de pain à la main, et ne le pas partager avec un malheureux qui souffre la faim, mériterait d'être à sa place, et ne connaît l'humanité que de nom.

Qui peut, auprès d'un bon feu, oublier qu'il y a des milliers d'hommes qui n'ont pas de quoi se chauffer, et qui meurent de froid et de misère, ne peut se flatter d'être humain. (Madame DE VERZURE.)

HYPOCRISIE DES HOMMES.

On est étonné qu'un homme reste plusieurs années sans se faire connaître. La surprise doit cesser, si l'on considère que la plupart des hommes sont gouvernés par des intérêts qui demandent de l'hypocrisie. Un homme veut-il plaire à une femme de cœur, il cachera sa lâcheté; un autre qui aimera une femme vraie, bonne, généreuse, feindra de la véracité, de la bonté, et cachera son avarice. J'ai vu même des avares prodigues, tant les intérêts sont capables de déguiser l'extérieur. Mais la passion les abandonne-t-elle pour cela ? Non : vous les voyez bientôt reprendre leurs vices, sitôt que leur objet est rempli. Le scélérat renaît des cendres de l'honnête homme. L'ombre s'évanouit, et le vicieux reste pour laisser aux dupes qu'il a faites le regret de l'avoir si mal connu. (Madame DE PUISIEUX.)

IDIOT.

Si intelligent que soit un homme, il y a toujours un point sur lequel il est idiot. (Madame C. BACHI.)

IMMORALITÉ.

Parce qu'en écrivant des contes pour gagner le pain que l'on me refusait, je me suis souvenue d'avoir été malheureuse; parce que j'ai osé dire qu'il y avait des êtres misérables dans le mariage, à cause de la faiblesse qu'on ordonne à la femme, à cause de la brutalité qu'on permet au mari, à cause des turpitudes que la société

couvre d'un voile et protége du manteau de l'abus, on m'a déclarée immorale, on m'a traitée comme si j'étais l'ennemie du genre humain !...

... Peut-être est-ce folie et témérité de demander justice en cette vie. Les hommes peuvent-ils réparer le mal que les hommes ont fait ? Non ! toi seul, ô Dieu ! peux laver ces taches sanglantes que l'oppression brutale fait chaque jour à la robe expiatoire de ton Fils et de ceux qui souffrent en invoquant son nom !(Madame George Sand.)

IMMORTALITÉ.

Tout ce qui est invisible parle à l'homme de commencement et de fin, de décadence et de destruction. Une étincelle divine est seule en nous l'indice de l'immortalité. De quelle sensation vient-elle ? Toutes les sensations la combattent, et cependant elle triomphe de toutes. Quoi ! dira-t-on, les causes finales, les merveilles de l'univers, la splendeur des cieux qui frappe nos regards, ne nous attestent-elles pas la magnificence et la bonté du Créateur ? Le livre de la nature est contradictoire; on y voit les emblèmes du bien et du mal presque en égale proportion ; et il en est ainsi pour que l'homme puisse exercer sa liberté entre des probabilités opposées, entre des craintes et des espérances à peu près de même force. Le ciel étoilé nous apparaît comme les parvis de la Divinité ; mais tous les maux et tous les vices des hommes obscurcissent ces feux célestes. Une seule voix sans parole, mais non pas sans harmonie, sans force, mais irrésistible, proclame un Dieu au fond de notre cœur : tout ce qui est vraiment beau dans l'homme naît de ce qu'il éprouve intérieurement et spontanément : toute action héroïque est inspirée par la liberté morale ; l'acte de se dévouer à la volonté divine, cet acte que toutes les sensations combattent et que l'enthousiasme seul inspire, est si noble et si pur, que les anges eux-mêmes, vertueux par nature et sans obstacle, pourraient l'envier à l'homme. (Madame de Stael.)

IMPATIENCE.

J'ai connu un homme de beaucoup d'esprit, mais tellement impatient, qu'il donnait à tous ceux qui causaient avec lui l'inquiétude

que doivent éprouver les gens prolixes, quand ils s'aperçoivent qu'ils fatiguent. Cet homme sautait sur sa chaise pendant qu'on lui parlait, achevait les phrases des autres, dans la crainte qu'elles ne se prolongeassent ; il inquiétait d'abord, et finissait par lasser en étourdissant ; car, quelque vite qu'on aille en fait de conversation, quand il n'y a plus moyen de retrancher que sur le nécessaire, les pensées et les sentiments oppressent faute d'espace pour les exprimer. (Madame DE STAEL.)

IMPERFECTION.

L'imperfection et l'inconséquence semblent être le partage de l'homme, non parce que différents motifs la poussent (car un unique ressort nous meut tous : c'est le désir d'être heureux), mais parce que ses lumières sont trop bornées. (Madame ROLAND.)

IMPOPULARITÉ.

Un homme impopulaire est celui qui se ménage peu d'amis dans la vie, mais, en revanche, cultive beaucoup d'ennemis. (Lady BLESSINGTON.)

IMPORTUNS.

Dans le monde, l'importunité est un excellent défaut d'un revenu très-agréable. Les importuns sont irrésistibles, même en amour. (Madame É. DE GIRARDIN.)

INCONSÉQUENCE.

L'homme est si inconséquent, qu'il méprise et estime tour à tour les mêmes objets et les mêmes personnes. (Madame C. BACHI.)

INDIFFÉRENCE.

Le plus grand crime que l'homme puisse commettre, la plus grande impiété dont il puisse souiller sa vie, c'est la paresse et l'in-

différence. Ceux qui ont appliqué la sainte parole de résignation à cette soumission couarde et nonchalante, ceux qui ont fait un mérite aux hommes de subir l'insolence et le despotisme d'autres hommes, ceux-là, dis-je, ont péché ; ce sont de faux prophètes et ils ont égaré la race humaine dans des voies de malédiction ! (Madame George Sand.)

INDULGENCE.

Les hommes regardent les femmes avec une indulgence très-nécessaire à la satisfaction des uns et des autres ; sans cela, que deviendraient-elles, et eux aussi ? (Madame de Puisieux.)

INÉGALITÉ.

L'inégalité est un des principes de la société et de la nature... Disons-le, d'ailleurs, tout homme n'est pas propre à l'éducation et à la lumière. Une certaine espèce d'hommes est faite pour un travail au jour la journée, tel que la nature le lui imposait. Or, cette espèce d'hommes retombe toujours dans sa condition primitive, qui est la pauvreté. Dans la ville, tout est confondu, et les destinées particulières sont mélangées ; mais, dans les villages, on est frappé de ce destin de quelques hommes faits pour le travail journalier : ont-ils des terres ? ils les gaspillent, les laissent incultes, et les vendent ; ils entreprennent un petit commerce, aussi mal conduit que leur terre, et ils ne s'arrêtent, ils ne travaillent, ils ne se rangent que quand ils sont revenus à leur condition primitive. Ceux-ci seront toujours pauvres. De là viennent les pauvres, bien plus que de l'injustice du sort. (Madame Allart de Méritens.)

*

L'homme du peuple ne comprend qu'une justice simple, mais Dieu n'a-t-il pas une justice profonde ? Au lieu d'égaliser les conditions, par où le monde resterait brute et immobile, n'égalise-t-il pas les plaisirs, les joies, les maux ? Loin de décolorer la pauvreté, il l'enchante, il lui donne le calme, la santé, la force... (Madame Allart de Méritens.)

*

Il existe sans doute, d'homme à homme, de grandes inégalités naturelles, encore accrues par la différence des éducations. Celles qu'établit la fortune ne sont pas non plus entièrement chimériques; car il est bien certain que les loisirs qu'elle procure, la faculté qu'elle donne d'échapper à la préoccupation des petits intérêts, permet au caractère et à l'esprit de l'homme riche un essor que celui à qui la fortune a refusé ces avantages ne peut atteindre que par l'effort d'une nature élevée et, par conséquent, assez rare. Cependant, chez les hommes les plus disparates, l'inégalité n'existe pas sur tous les points; quelques différences qu'aient produites les situations, l'éducation, le mérite même et les talents, une invincible identité de nature retient et ramène sous la même loi, replace sous le même niveau ceux que la différence des facultés semblait séparer par d'insurmontables espaces. (Madame Guizot.)

INFIDÉLITÉ.

L'homme établit entre son infidélité et celle de sa moitié la différence du péché véniel au péché mortel. — L'homme, d'ailleurs, ne lit dans les vieilles traditions de l'honneur marital que des arrêts d'inflexibilité. Cet honneur tuait ou cloîtrait sans pitié. Cependant il arrive à des maris de pardonner ce qu'Othello punissait de la mort, sans que leur dignité en soit compromise. Cette imitation du Christ, couvrant la femme adultère de son indulgence, est assurément ce qui coûte le plus à l'orgueil de l'homme, à son amour peut-être. Ce n'est rien que de pardonner à ce qu'on hait, mais pardonner à ce qu'on aime! Si une femme, près du berceau de son fils expirant, entendant un prêtre qui lui disait : « Résignez-vous, Dieu lui-même a consenti à l'immolation de son Fils, » répondit : *Il n'était pas sa mère!* l'homme peut dire aussi du Christ, doux à la femme adultère : « Il n'était pas son mari! »

Pourtant le fait est moins rare qu'on ne pense; c'est le signe le plus certain de la décadence de l'orgueil chez l'homme; certaines décadences sont des progrès. (Madame de Casamaior.)

*

Jamais les hommes ne deviennent plus tendres que lorsqu'on leur a pardonné une infidélité de passage. (Ninon de Lenclos.)

*

Une femme vertueuse sent d'abord avec vivacité l'injure que lui fait un époux infidèle ; insensiblement elle s'y accoutume ; elle vient quelquefois à le mépriser, et finit par une vengeance qui ne blesse qu'elle, et qui autorise son mari à persévérer dans le désordre. (Madame du Montier.)

INGRATITUDE.

L'ingratitude est tellement inhérente à l'homme, que c'est surtout dans le malheur qu'il élève son âme vers son Créateur ; dans la joie et la prospérité, il est enclin à l'oublier. (Lady Blessington.)

INJURE.

Il est bien rare que l'homme qui souffre tranquillement l'injure ne la mérite pas. (Madame de Salm.)

INJUSTICE.

Presque tous les hommes sont injustes, ou du moins voient mal sur le plus grand nombre des choses qui les intéressent de près ou de loin ; mais, si les passions s'en mêlent, ils deviennent aveugles, et souvent tyrans. (Madame d'Arconville.)

*

Il y a de l'injustice aux hommes à punir les femmes des faiblesses qu'ils s'efforcent de leur inspirer. (Madame de Lambert.)

*

L'esprit d'injustice, d'iniquité ou d'audace, qui conduit un homme à faire le mal, le conduit aussi à commettre beaucoup d'actions contraires à l'ordre, aux lois et aux besoins de la société, et finit toujours par lui faire trouver un écueil contre lequel il échoue. (Madame C. de Salm.)

INJUSTICE DES HOMMES ENVERS LES FEMMES.

Il serait injuste de défendre à la femme d'élever sa pensée au-dessus du cercle de son ménage. Le progrès n'a rien à démêler avec cette vérité, c'est une vieillerie. Le grand philosophe Molière n'a pas seulement stigmatisé les précieuses et les fausses savantes; il s'est égayé aussi aux dépens des maris qui voient dans la stupidité de la femme le gage de sa vertu. L'homme que la nature et l'éducation ont destiné aux travaux intellectuels n'est ni son cuisinier, ni son valet de chambre, et il serait aussi absurde que coupable s'il exigeait que la compagne de sa vie se consacrât à des devoirs qu'une servante peut remplir... (Madame de Carlowitz.)

*

Je suis convaincue que de tout temps les femmes ont, par la pensée du moins, protesté contre la tyrannie des hommes, qui veulent enfermer notre intelligence dans les limites qu'il a plu à leur orgueil de nous poser, et qui regardent notre personne comme un meuble dont ils sont les propriétaires, et notre fortune comme un tribut que le vassal paye à son seigneur, et que ce dernier a le droit de dissiper comme bon lui semble. (Madame de Carlowitz.)

*

Il y a longtemps que la moitié de l'humanité proteste contre l'état de minorité que l'autre lui a imposé. La protestation n'a pas été sans résultat, et je tiens à me garer du ridicule de la prédication oiseuse, je craindrais plus encore celui d'un appel à l'insurrection.

Tous les mots qui impliquent la discorde me coûtent à prononcer. Mais, si je ne me trompe, au fond de toute révolte, qu'elle ait lieu dans la rue ou dans la maison, se trouvent ces mots : *Égalité devant la loi*, et, au bout de la révolte, un dernier mot qui la pacifie : *Association*. Un tel langage me sied mieux. Puis, quand la fraternité des hommes, après tant de luttes ensanglantées, arrive à ces termes qui sont enfin dignes d'elle, j'aurais peine à m'expliquer pourquoi les femmes seraient exclues de la réconciliation, à moins qu'elles ne soient exclues de la fraternité humaine. (Madame A. DE CASAMAIOR.)

*

Dans toutes ses tentatives d'indépendance par le travail, la femme rencontre chez l'homme une concurrence écrasante. Non-seulement il l'exclut de toutes les carrières publiques, de toutes les professions libérales, mais encore il envahit les arts et les sciences, avec la puissance et la facilité que lui donnent une éducation ferme et étendue, l'indépendance personnelle, la force physique et les préjugés établis. Pourtant, dans cet état de choses, il est une carrière, une seule, celle de l'enseignement, où la femme occupe, au moins sur quelques points, une situation analogue à celle de l'homme. Là seulement, en dépit de tous les obstacles, elle est arrivée à la vie nationale et municipale...

Si donc la femme a pu, dans des conditions aussi inégales, soutenir la lutte contre son rival puissant; si l'omnipotence masculine, jalouse de ses priviléges, lui a cédé le pas cette fois, c'est qu'elle possédait une supériorité bien évidente, et que c'était force majeure. (Madame CLARISSE GAUTHIER-COIGNET.)

*

On a, dans tous les temps, négligé l'éducation des filles. L'on n'a d'attention que pour les hommes; et, comme si les femmes étaient une espèce à part, on les abandonne à elles-mêmes, sans secours, sans penser qu'elles composent la moitié du monde; qu'on est uni à elles nécessairement par les alliances; qu'elles font le bonheur ou le malheur des hommes, qui toujours sentent le besoin de les avoir raisonnables; que c'est par elles que les maisons s'élèvent ou se dé-

truisent; que l'éducation leur est confiée dans la première jeunesse, temps où les impressions se font plus vives et plus profondes. (Madame DE LAMBERT.)

*

La plupart des hommes croient ne devoir aux femmes ni probité ni fidélité; il semble qu'il soit permis de les trahir, sans intéresser sa gloire. Qui voudrait pénétrer les motifs d'une pareille conduite les trouverait bien honteux. Ils sont fidèles les uns aux autres, parce qu'ils se craignent, parce qu'ils savent se faire rendre justice; mais ils manquent aux femmes impunément et sans remords; leur probité n'est donc que forcée; elle est plutôt l'effet de la crainte que de l'amour de la justice : aussi, en examinant de près ceux qui se font un métier de la galanterie, on les trouve des malhonnêtes gens. (Madame DE LAMBERT.)

*

On a donné aux hommes tous les secours nécessaires pour perfectionner leur raison, et leur apprendre la grande science du bonheur dans tous les temps de leur vie. Cicéron a fait un *Traité de la vieillesse,* pour les mettre en état de tirer parti d'un âge où tout semble nous quitter. On ne travaille que pour les hommes; mais, pour les femmes, dans tous les âges, on les abandonne à elles-mêmes; on néglige leur éducation dans la jeunesse; dans la suite de leur vie, on les prive de soutien et d'appui pour leur vieillesse. (Madame DE LAMBERT.)

*

Les hommes, qui ont toujours fait leur partage entre nous avec inégalité et injustice, ont étendu leurs droits et resserré les nôtres, puisque, dans tous les temps, ils se permettent les sentiments, et nous les défendent. (Madame DE LAMBERT.)

*

Il y a très-peu d'hommes capables d'être touchés du vrai mérite des femmes : on ne leur en demande pas même; on les tient quittes pour

les agréments : les sentiments sont un tribut qu'on paye à la beauté, et l'estime à la vertu. (Madame de Lambert.)

*

L'objet de la passion des hommes, c'est la beauté ; quand on la perd, tout échappe. (Madame de Lambert.)

*

Nous ne pouvons faire pour le bonheur aucun usage des liaisons avec les hommes : l'usage les a si bien servis, que tout est pour eux et contre nous. Quelque indignité qu'ils mettent dans leur conduite, nous ne pouvons nous en plaindre ; notre témoignage ne porte point contre eux ; et c'est par suite de leur justice, de leurs lois, que nous ne pouvons faire avec eux aucun traité où l'égalité soit observée. Ils ont étouffé notre droit sous la force. (Madame de Lambert.)

*

Bien loin d'encourager les dames à faire honneur à leur patrie par des ouvrages d'esprit, on parviendra à les renfermer dans les bornes du silence, et de la timidité attachée à mon sexe. Les Français, si portés aux sciences et aux talents, ne peuvent se résoudre à les admirer et à les reconnaître que dans les hommes. D'où naît une si basse rivalité ? Craignent-ils que nous ne les surpassions ? Qu'ils se rassurent : de tout temps, ils ont eu le pouvoir, nous le leur laisserons. En revanche, nous possédons des avantages qu'ils n'auront jamais : il est inutile de les dire ; tout le monde les connaît. Nous sommes plus équitables qu'eux ; nous les exaltons quand ils le méritent ; leurs moindres bagatelles nous sont chères ; mais il est temps de recommencer à donner aux gens malintentionnés de nouveaux sujets d'exercer leur malice : je me réserve aussi le droit de continuer mon mépris pour eux, c'est tout ce que j'opposerai à leur basse envie... (Madame de Puisieux.)

*

Les hommes nous embarquent dans de fausses démarches, et ils nous blâment de les avoir suivis. (Madame de Puisieux.)

*

Y a-t-il rien de plus bizarre que de voir comme on agit, pour l'ordinaire, en l'éducation des femmes? On ne veut point qu'elles soient coquettes ni galantes, et on leur permet pourtant d'apprendre soigneusement tout ce qui est propre à la galanterie, sans leur permettre de savoir rien qui puisse fortifier leur vertu ou occuper leur esprit. En effet, toutes ces grandes réprimandes qu'on leur adresse dans leur première jeunesse, de n'être pas assez propres, de ne s'habiller pas d'assez bon air, et de n'étudier pas assez les leçons que leurs maîtres à danser et à chanter leur donnent, ne prouvent-elles pas ce que je dis?

Et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'une femme qui ne peut danser avec bienséance que cinq ou six ans de sa vie, en emploie dix ou douze à apprendre continuellement ce qu'elle ne doit faire que cinq ou six; et, à cette même personne qui est obligée d'avoir du jugement jusqu'à la mort et de parler jusqu'à son dernier soupir, on ne lui apprend rien du tout qui puisse ni la faire parler plus agréablement, ni la faire agir avec plus de conduite; et, vu la manière dont il y a des femmes qui passent leur vie, on dirait qu'on leur a défendu d'avoir de la raison et du bon sens, et qu'elles ne sont au monde que pour dormir, pour être grasses, pour être belles, pour ne rien faire, et pour ne dire que des sottises. (Mademoiselle de Scudéri.)

*

Il existe un contraste singulier entre les formes de respect envers les femmes, que l'esprit chevaleresque a introduites en Europe, et la tyrannique liberté que les hommes se sont adjugée. Ce contraste produit tous les malheurs du sentiment, les attachements illégitimes, la perfidie, l'abandon et le désespoir. Les nations germaniques ont été moins atteintes que les autres par ces funestes effets; mais elles

doivent craindre à cet égard l'influence qu'exerce à la longue la civilisation moderne. Il vaut mieux renfermer les femmes comme des esclaves, ne point exciter leur esprit ni leur imagination, que de les lancer au milieu du monde, et de développer leurs facultés, pour leur refuser ensuite le bonheur que ces facultés leur rendent nécessaire. (Madame de Stael.)

INSOLENCE.

Dans le monde,... l'insolence est un estimable défaut, mais il a bien quelque danger. Heureusement, les hommes privilégiés qui le possèdent sont doués d'un instinct merveilleux; ils gouvernent ce défaut-là avec une adresse incroyable; ils savent reconnaître, à ne s'y jamais tromper, l'heure, le temps et le lieu où il est convenable de s'en servir, et les personnes avec lesquelles il est avantageux de le déployer. Grâce à l'insolence, dans le monde on peut... Allons, pourquoi le dire? vous savez tout cela bien mieux que nous. (Madame É. de Girardin.)

INTELLIGENCE.

L'intelligence de l'homme s'élève au-dessus de celle des animaux, non-seulement par des facultés, mais par des besoins qui lui sont propres; elle a sa condition, son individualité, son affaire à part de celles de l'individu charnel. L'affaire de l'intelligence, c'est la connaissance de la vérité : c'est là ce qu'elle cherche et découvre dans les impressions que nos sens lui apportent du monde extérieur avec lequel ils la mettent en communication... (Madame Guizot.)

INTÉRÊT.

L'intérêt unit autant les hommes qu'il les divise. (Madame C. Bachi.)

INTRIGUE.

Ceux qui ont beaucoup d'intrigue l'emportent presque toujours sur ceux qui n'ont que beaucoup de mérite. (Madame de Pompadour.)

*

L'esprit d'intrigue afflige dans les jeunes gens, il effraye dans l'homme fait, il révolte dans le vieillard. (Madame C. de Salm.)

INUTILITÉ.

On estime les choses et souvent les hommes à proportion de leur inutilité. (Madame d'Arconville.)

ITALIENS.

Les Italiens conservent toute leur vie, par leur grâce et leur imagination, des droits prolongés à l'enfance... La faiblesse du caractère se pardonne quand elle est avouée, et, dans ce genre, les Italiens ont une franchise singulière qui inspire une sorte d'intérêt. (Madame de Stael.)

*

L'Europe a reçu des Italiens les arts et les sciences, et maintenant qu'elle a tourné contre eux leurs propres présents, elle leur conteste souvent encore la dernière gloire qui soit permise aux nations sans force militaire et sans liberté politique, la gloire des sciences et des arts.

Il est si vrai que les gouvernements font le caractère des nations, que, dans cette même Italie, vous voyez des différences de mœurs remarquables entre les divers États qui la composent. Les Piémontais, qui formaient un petit corps de nation, ont l'esprit plus militaire que le reste de l'Italie; les Florentins, qui ont possédé ou la liberté, ou des princes d'un caractère libéral, sont éclairés et doux; les Vénitiens et les Génois se montrent capables d'idées politiques, parce qu'il y a chez eux une aristocratie républicaine; les Milanais sont plus sincères, parce que les nations du Nord y ont apporté depuis longtemps ce caractère; les Napolitains pourraient aisément devenir belliqueux, parce qu'ils ont été réunis, depuis plusieurs siècles, sous un gouvernement très-imparfait, mais enfin sous un gouvernement à

eux. La noblesse romaine, n'ayant rien à faire ni militairement, ni politiquement, doit être ignorante et paresseuse...

Il y a sûrement beaucoup de corruption en Italie, et cependant la civilisation y est beaucoup moins raffinée que dans d'autres pays...

Les Italiens ont de la sincérité, de la fidélité dans les relations privées. L'intérêt, l'ambition, exercent un grand empire sur eux, mais non l'orgueil ou la vanité...

Malgré tout ce qu'on a dit de la perfidie des Italiens, je soutiens que c'est un des pays du monde où il y a le plus de bonhomie. Cette bonhomie est telle dans tout ce qui tient à la vanité, que bien que ce pays soit celui dont les étrangers aient dit le plus de mal, il n'en est point où ils rencontrent un accueil aussi bienveillant...

Il y a des mystères dans le caractère et l'imagination des Italiens, et vous y rencontrez tour à tour des traits inattendus de générosité et d'amitié, ou des preuves sombres et redoutables de haine et de vengeance... (Madame DE STAEL.)

*

J'avais entendu dire que les Italiens étaient jaloux, et je m'imaginais que c'était de leurs femmes ; mais j'étais dans l'erreur. Un mari voit d'un œil tranquille les galanteries de son épouse, et devient furieux si la femme de son voisin, qu'il aime, prend la liberté de parler familièrement à quelque autre que lui. (Mademoiselle DU MONTIER.)

JALOUSIE.

Un homme peut avouer sa jalousie, une femme ne saurait trop la dérober. (Madame C. BACHI.)

JÉSUITES.

Il faut reconnaître la vérité : là où les jésuites gouvernent, il en résulte rarement de bonnes choses. Personnellement, ce sont des gens dignes d'estime, mais en corps ils sont fort dangereux. (Madame la duchesse d'ORLÉANS.)



Il faut abandonner les jésuites à la justice des parlements. Un homme qui les connaît bien me disait hier qu'ils n'ont jamais rien fait de bon que d'apporter le quinquina du Pérou, et que leur société a été le fléau des rois et des États qui les ont soufferts. Il me serait impossible de les servir; mais, quand même je le pourrais, je ne le voudrais pas; je le dis tout net. Il paraît qu'ils ont mérité d'être détruits; eh bien, qu'on les détruise. (Madame DE POMPADOUR.)

JÉSUS.

La charité universelle fut le cachet divin du christianisme. En trouvant sur la terre une poignée de privilégiés, d'oppresseurs et une immense multitude d'opprimés, de souffrants, de misérables, Jésus ne s'adressa pas aux premiers, mais aux derniers; il comprit dans sa charité l'humanité entière; il donna aux maux présents la plus puissante consolation en révélant le dogme consolateur de l'immortalité de l'âme, resté inconnu au judaïsme. Les principes sublimes de sa morale, en offrant un secours, une consolation, une règle de tous les moments, basèrent une société meilleure, plus équitable, la société de l'avenir. Les hommes, qui abusent de tout, ont pu interpréter forcément les doctrines chrétiennes; ils ont pu, au nom du Dieu de paix et d'amour, ensanglanter la terre des fureurs du fanatisme, et élever les bûchers de l'inquisition; ils ont pu réduire l'abnégation en passivité, la résignation en obéissance servile, et étayer le despotisme spirituel et temporel des doctrines de liberté et de fraternité. Mais qu'importe l'interprétation abusive des hommes? La morale du Christ, le principe magnifique de charité universelle, fut et restera la source de tous biens et de toute vérité. Ce fut le Christ qui introduisit une société nouvelle dans la société antique croulant de toutes parts, tombant en ruine et en dissolution; ce fut le Christ qui posa les premiers principes d'association, laissant aux hommes la recherche du code social, qui en permettrait la plus large et la plus juste application. (Madame GATTI DE GAMOND.)

JEUNES GENS.

Les jeunes gens sont étourdis, vains, ambitieux et légers. (Madame DE FRESNE.)

JEUNES ET VIEUX.

J'aime les jeunes gens : ils sont dociles et aiment à s'instruire. Pour les vieux, ils sont intraitables; quand ils ont une fois pris leur pli, ils sont insupportables en affaires comme en amour. (Madame DE POMPADOUR.)

JEUNESSE (LA).

Quelle est la partie poétique de la jeunesse de notre époque?... Est-ce sa croyance en Dieu?... Est-ce son amour pour sa maîtresse?... Est-ce son ambition pour la gloire?... Seraient-ce les tempêtes imprévues qu'elle soulève, par la révolte intérieure des passions?... Non ; la partie poétique de la jeunesse de l'époque, c'est d'être devenue vieille avant d'avoir été jeune; c'est d'avoir renoncé volontairement à tous les avantages de son âge, aux charmes délicats de l'amour, à toutes les illusions, à toutes les croyances, aux nobles impulsions de l'âme ; c'est de rougir de tout mouvement d'élan ou d'abandon du cœur ; c'est de trembler toujours devant deux horribles fantômes qu'elle s'est créés elle-même : la peur d'être dupe et la peur du ridicule. (Comtesse MERLIN.)

JOIE.

Les enfants n'ont que des chagrins passagers, contrairement à l'homme qui n'a que des joies passagères. (Madame C. BACHI.)

JOUER.

Les hommes se devraient garder de jouer avec les femmes pour deux raisons : la première, qu'on n'ignore pas et qu'on peut dire, c'est qu'elles jouent mal ; et la seconde, qu'on n'ignore pas davan-

tage, mais que l'on ne dit point, c'est qu'elles sont friponnes. (Madame de Puisieux.)

JOUEUR.

Ce qu'il y a de plus difficile à supporter pour un joueur, ce n'est pas d'avoir perdu, mais de cesser de jouer. (Madame de Stael.)

JOURNALISTES.

Qu'ils sont merveilleux, qu'ils sont éblouissants ces aristocrates de la plume, ces marquis, ces princes du journalisme! Montmorency, la Trémouille, Duras, venez voir, venez apprendre ce que c'est qu'un gentilhomme. Insolents comme des laquais, familiers comme des moineaux, charlatans, rodomonts, tapisseurs sur rue, ces chevaliers de la piaffe, drapés d'écarlate, se pavanent sur leurs coursiers empanachés, dans leurs carrosses plaqués d'armoiries, escortés de chasseurs, de nègres, de nains, d'odalisques! Cherchant hier à pied dans la crotte un dîner incertain, un gîte précaire, ils ne sauraient aujourd'hui dîner que d'ortolans, habiter que palais et villas splendides.

Comme ils méprisent la vertu indigente! comme ils dédaignent le génie resté pauvre! La décence du langage, la probité des mœurs, quelle misère à leurs yeux! La conscience, comme ce mot suranné les fait sourire! et comme ils s'entendent entre eux pour écarter, écraser de leur superbe le talent honnête qui croit encore à l'étude, au travail, à l'équité des jugements publics! comme on le vole impunément dans l'ombre où on le repousse! comme on se partage ses dépouilles!

Mais, hélas! ô caprice! ô vanité! ô néant! voici déjà que le public s'ennuie. Il bâille aux récits de ces Cagliostros. Palais, carrosses, festins, nègres et odalisques, je vous vois disparaître en un clin d'œil. Don Juan, prends garde à M. Dimanche! (Madame d'Agout.)

JUGEMENT DERNIER.

Un prédicateur disait, en chaire, que le jugement dernier aurait lieu dans la vallée de Josaphat. Quelqu'un qui avait entendu le sermon

voulut prouver au prédicateur qu'il n'y aurait pas assez de place; il répondit : « Pas du tout; ceux qui ne pourront pas entrer resteront dehors. » (Madame la duchesse d'Orléans.)

JUGEMENT DES HOMMES (à quoi tient le).

L'homme ferme attribue tout à sa volonté; l'homme enthousiaste, à l'imagination; l'homme sensible, à l'affection. (Madame de Stael.)

JUSTICE.

Les princes même les plus mauvais se piquent de rendre la justice à leurs sujets ; ils les considèrent comme des animaux qui servent à leurs intérêts et à leurs plaisirs ; et ils ne veulent pas qu'ils se dévorent entre eux, comme on sépare des chiens qui se battent. Les voleurs, dans leurs cavernes, observent aussi la justice parmi eux : il n'y a rien là d'admirable. (Madame de Pompadour.)

*

Il semble que la justice et la probité ne soient faites que pour le peuple : les princes se mettent au-dessus. (Madame de Pompadour.)

*

Il est aisé de croire qu'il n'y a que misère dans un État où il n'y a ni droit ni justice, et où le maître n'agit que d'après ses passions et ses caprices. (Madame la duchesse d'Orléans.)

LA FAYETTE ET WASHINGTON.

M. de la Fayette, ayant combattu dès sa première jeunesse pour la cause de l'Amérique, s'était pénétré de bonne heure des principes de liberté qui font la base du gouvernement des États-Unis; s'il a commis des erreurs relativement à la révolution de France, elles tiennent toutes à son admiration pour les institutions américaines, et pour le héros citoyen Washington, qui a guidé les premiers pas de sa nation

dans la carrière de l'indépendance. M. de la Fayette, jeune, riche, noble, aimé dans sa patrie, quitta tous ces avantages à l'âge de dix-neuf ans, pour aller servir au delà des mers cette liberté dont l'amour a décidé de toute sa vie. S'il avait eu le bonheur de naître aux États-Unis, sa conduite eût été celle de Washington; le même désintéressement, le même enthousiasme, la même persévérance dans les opinions, distinguent l'un et l'autre de ces généreux amis de l'humanité. Si le général Washington avait été, comme le marquis de la Fayette, chef de la garde nationale de Paris, peut-être aussi n'aurait-il pu triompher des circonstances; peut-être aurait-il aussi échoué contre la difficulté d'être fidèle à ses serments envers le roi, et d'établir cependant la liberté de la nation.

M. de la Fayette, il faut le dire, doit être considéré comme un véritable républicain; aucune des vanités de sa classe n'est jamais entrée dans sa tête; la puissance, dont l'effet est si grand en France, n'a point d'ascendant sur lui; le désir de plaire dans les salons ne modifie pas la moindre de ses paroles; il a sacrifié toute sa fortune à ses opinions avec la plus généreuse indifférence. Dans les prisons d'Olmutz comme au pinacle du crédit, il a été également inébranlable dans son attachement aux mêmes principes. C'est un homme dont la façon de voir et de se conduire est parfaitement directe. Qui l'a observé peut savoir d'avance avec certitude ce qu'il fera dans toute occasion. (Madame de Stael.)

LÉGISLATEUR.

Le principal mérite du législateur, c'est d'aimer les hommes d'une manière éclairée. (Mademoiselle Fanny Maréchal.)

LIBERTÉ.

Les hommes disent qu'ils sont nés libres. Je n'en crois rien. Je serais même portée à penser qu'il est de leur essence de ne le pas être; car on les voit sans cesse emportés, comme malgré eux et par une espèce d'instinct, vers tout ce qui peut les mettre dans l'esclavage. En effet, non contents des engagements qu'ils contractent à leur naissance, avec leurs parents et avec la société en général, dès qu'ils ont

atteint l'âge de raison, ils n'ont rien de plus pressé que d'en contracter de nouveaux, les uns par une charge, les autres par un emploi : le plus tôt lié est estimé le plus heureux. Chacun s'empresse à l'en féliciter, et on loue ses parents du sacrifice qu'ils font d'une portion de leur fortune pour lui donner cette preuve de tendresse. Je ne parle point des passions, quoiqu'elles soient le plus grand esclavage de tous; mais, comme on s'y livre communément sans réflexion, elles ne doivent pas être mises au rang des liens volontaires. Est-on ce qu'on appelle *placé,* on cherche promptement à se marier, comme si l'on ne pouvait pas trop tôt compléter ses chaînes; nouveaux compliments à chaque nouvelle branche d'esclavage. Obtient-on des honneurs ou des emplois éminents, c'est bien autre chose! non-seulement les parents et les amis, mais des gens même qui connaissaient à peine celui qu'on vient de décorer, viennent en foule pour prendre part au bonheur qu'il a d'avoir des engagements de plus. Un homme ainsi *garrotté* de toute manière se trouve cependant encore trop libre à son gré. Il désire d'avoir des enfants, pour n'être plus maître d'aucune de ses actions. En a-t-il enfin (surtout si ce sont des garçons) il est au comble du bonheur : en effet il ne peut plus disposer de son bien, de son état, de son séjour, de ses projets; sa façon de penser même est gênée ainsi que ses désirs. Cet esclave volontaire remplit sa destinée, traîne une vie toujours agitée et toujours contrainte; il meurt enfin accablé sous le poids des chaînes qu'il s'est plu à former lui-même, après avoir célébré toute sa vie la liberté qu'il fuyait sans cesse. (Madame D'ARCONVILLE.)

*

L'homme est libre par la volonté de Dieu. On peut enchaîner et faire périr le corps : on ne peut asservir l'homme moral. (Madame GEORGE SAND.)

*

Quel est l'homme de génie et de caractère qui n'aime pas la liberté? (Madame DE STAEL.)

*

Les écrivains français du XVIIIe siècle s'entendaient mieux à la

liberté politique ; ceux du XVIIe, à la liberté morale. Les philosophes du XVIIIe siècle étaient des combattants ; ceux du XVIIe, des solitaires. (Madame DE STAEL.)

*

L'esprit public, qu'on attend pour permettre la liberté, ne saurait résulter que de cette liberté même. (Madame DE STAEL.)

*

Tous les hommes aiment la liberté, mais peu ont le courage et la force de la conserver, parce qu'il faut souvent se déterminer au sacrifice de sa vie même, pour la défendre. (Madame DE COICY.)

*

La liberté est le premier besoin de l'homme, son vœu le plus cher, le seul gage de son développement moral. Si l'homme est contraint, il se corrompt, il est malheureux. L'esclave est le plus corrompu des hommes ; il n'a aucune sorte de moralité. Il ne s'étourdit de son malheur et ne se sauve de l'excès du désespoir que par l'abrutissement...

... Ce que les hommes veulent, ce qu'ils ont voulu dans tous les temps et tous les pays, sans en avoir même une idée précise, sans être capable de le définir, c'est la LIBERTÉ, c'est l'*aisance,* c'est l'*égalité des droits*. C'est l'emblème des partis, des sectes les plus opposées. Sparte, Athène, Rome, armant leurs milliers d'esclaves, combattaient pour la *liberté* : ce fut le cri de ralliement de toutes les républiques anciennes et modernes qui ne la possédèrent jamais ; ce fut la base des théories philosophiques de tous les siècles. (Madame GATTI DE GAMOND.)

*

Les Français, qui sont peut-être les peuples les plus gênés de l'Europe pour parler, ont la manie de vouloir être les plus libres pour penser. Ils impriment leurs idées sur tout ce qui se présente ; et le gouvernement est presque toujours la première chose qui se présente

à leur plume. On prétend que c'est la gêne elle-même qui produit cette liberté ; et j'ai ouï dire que, si on ne mettait pas tant d'auteurs français à la Bastille, il y en aurait moins dans Paris.

Il arrive rarement que ces écrits libres vaillent la peine d'être lus : il y en a qui ne contiennent pas même la valeur d'une lettre de cachet. C'est faire trop d'honneur aux mauvais ouvrages que de rendre leurs auteurs pensionnaires du roi. (Madame DE POMPADOUR.)

LOI.

Le législateur enseigne et dicte la loi que l'humanité accepte et n'observe pas. Chaque homme l'invoque dans ses intérêts ; chaque homme l'oublie dans ses plaisirs. (Madame GEORGE SAND.)

LOI SALIQUE.

Oh! galants législateurs, ne touchez pas à la loi salique, c'est une sage loi qu'il ne faut vouloir abroger dans aucun de ses articles. Bien loin de la maudire, les femmes doivent l'aimer pour ce qu'elle a de flatteur dans son humilité naïve. Ne vous êtes-vous jamais demandé comment il se faisait que le peuple de France, peuple de troubadours et de paladins, l'esclave de l'amour, le défenseur de la beauté, fût précisément le seul qui ait pensé à exclure à jamais les femmes de la succession au trône et à leur ravir toutes les dignités de la noblesse et de la littérature ? Comment ce peuple adorateur des *dames* a-t-il pu imaginer un arrêt cruel contre les femmes? Peut-on concilier tant de courtoisie dans les mœurs avec tant de malveillance dans les lois? Quelle est donc la cause de cette contradiction inexplicable?

L'envie !

Les hommes sont envieux des femmes ?

Non... les Français sont envieux des Françaises, et ils ont raison... (Madame ÉMILE DE GIRARDIN.)

LOUANGE.

J'ai connu un homme que les louanges agitaient au point que,

quand on lui en donnait, il exagérait ce qu'il venait de dire, et s'efforçait tellement d'ajouter à son succès, qu'il finissait toujours par le perdre. Je n'osais pas l'applaudir, de peur de le porter à l'affectation, et qu'il ne se rendît ridicule par le bon cœur de son amour-propre. (Madame de Staël.)

LOUIS XIV.

Si Louis XIV fût né simple particulier, on n'aurait probablement jamais parlé de lui, parce qu'il n'avait en rien des facultés transcendantes; mais il entendait bien cette dignité factice qui met l'âme des autres mal à l'aise. Henri IV s'entretenait familièrement avec tous ses sujets, depuis la première classe jusqu'à la dernière; Louis XIV a fondé cette étiquette exagérée qui a privé les rois de sa maison, soit en France, soit en Espagne, de toute communication franche et naturelle avec les hommes : aussi ne les connut-il pas, dès que les circonstances devinrent menaçantes...

Des injustices de tout genre ont signalé ce règne de Louis XIV, objet de tant de madrigaux; et personne n'a réclamé contre les abus d'une autorité qui était elle-même un abus continuel. Fénelon a seul osé élever la voix; mais c'est assez aux yeux de la postérité...

On vante les beaux édifices que Louis XIV a fait élever. Mais nous savons par expérience que, dans tous les pays où les députés de la nation ne défendent pas l'argent du peuple, il est aisé d'en avoir pour toute espèce de dépense. Les pyramides de Memphis ont coûté plus de travail que les embellissements de Paris, et cependant les despotes d'Égypte disposaient facilement de leurs esclaves pour les bâtir.

Attribuera-t-on aussi à Louis XIV les grands écrivains de son temps? Il persécuta Port-Royal, dont Pascal était le chef; il fit mourir de chagrin Racine; il exila Fénelon; il s'opposa constamment aux honneurs qu'on voulait rendre à la Fontaine, et ne professa de l'admiration que pour Boileau. La littérature, en l'exaltant avec excès, a bien plus fait pour lui qu'il n'a fait pour elle. Quelques pensions accordées aux gens de lettres n'exerceront jamais beaucoup d'influence sur les vrais talents. Le génie n'en veut qu'à la gloire, et la gloire ne jaillit que de l'opinion publique. (Madame de Staël.)

*

C'est pitié que de voir les gens qui veulent être dévots et qui croient aveuglément tout ce que les prêtres leur disent; le feu roi (Louis XIV) était ainsi ; il ne connaissait pas un seul mot de la sainte Écriture; on ne la lui avait jamais laissé lire; il croyait que, pourvu qu'il écoutât son confesseur et qu'il marmottât ses patenôtres, il était dans la bonne voie, et il craignait sincèrement Dieu. Cela me faisait bien de la peine, car ses intentions ont toujours été excellentes; mais la vieille (Maintenon) et les jésuites lui ont persuadé que, s'il persécutait les réformés, il effacerait ainsi devant Dieu et devant le monde le scandale qui résultait du double adultère dans lequel il vivait avec la Montespan; c'est ainsi qu'il a été trompé. (Madame la duchesse d'Orléans.)

LOUIS XV.

C'est à présent que je connais que les rois peuvent pleurer comme les autres hommes : pour moi, je pleure souvent sur l'ambition qui m'a amenée ici, et sur l'ambition qui m'y retient : plaignez ma faiblesse. On dit que le roi du Monomotapa a cinq cents bouffons qui l'accompagnent partout pour le faire rire. Louis XV a cinq cents singes qui l'obsèdent tous les jours à son lever; mais c'est rarement qu'ils le font rire : il n'est guère moins triste que moi. Que je les plains, ces dieux de la terre, qu'on croit si heureux ! L'amitié seule, plutôt que l'amour, pourrait les consoler : mais les rois n'ont point d'amis; il y en a même peu qui soient dignes d'en avoir : ils n'ont que des esclaves et des flatteurs. (Madame de Pompadour.)

LUXE.

Les hommes sont toujours flattés d'attirer l'attention de la multitude; l'amour-propre se persuade facilement qu'être regardé et admiré sont synonymes. (Madame de Genlis.)

MAGISTRATURE.

En examinant cette noble et si utile profession (la magistrature)

sous son véritable aspect, elle est, dans l'état civil, la première de toutes, et elle doit, avec une sage impassibilité, contempler l'avantage que les lames de sabre et d'épée se sont, dans tous les siècles, adjugé sur elle. Pauvres, les magistrats sont à plaindre, plus encore leurs familles, qui ne vivent pas des nobles sentiments qui les animent; mais ne rappellent-ils pas les vénérables souvenirs qu'inspiraient dans l'Église les évêques à croix de bois, qui ont tant perdu de leur mérite au détriment de la religion, quand leurs croix et leurs crosses ont été d'or? Un juge intègre, un juge instruit, qui applique bien la loi, qui l'a bien étudiée, qui ne jette pas un seul coup d'œil sur l'extérieur de celui qui la réclame en sa faveur, ou qui veut se soustraire à ses justes décrets; un juge qui ne voit sous ses yeux, de cette balance, que le symbole important; qui sait qu'un seul grain de sable peut faire pencher cette balance d'un ou d'autre côté, et qui ne consulte que son Dieu, son instruction et sa foi, pour laisser tomber ce grain de sable; un juge qui ne voit que ces deux mots imposants, *coupable* ou *innocent;* un juge qui sait que son gouvernement a fait des lois, que celui-ci lui en a donné l'application, et qu'il ne doit pas consulter les variations de ce gouvernement, quand il n'en a point apporté dans son code; un juge qui ne reçoit pas dans son intérieur les dangereuses prières de la beauté baignée de larmes; un juge incapable de fléchir à la vue d'un monceau d'or, voit à son tour le guerrier désarmé venir entendre et subir le prononcé des lois dont il est l'organe; que ce soit dans une ville dont la population se monte à des cent mille âmes, que ce soit dans une petite ville, comme celle de Mantes, le respect l'environne partout; il en lit l'expression dans tous les yeux, il est la terreur du méchant, il est sur la terre l'espoir du juste, et cette position est la plus belle que puisse avoir un homme d'honneur. (Madame Campan.)

MAITRESSE.

Il faut aux souverains un confident ou une maîtresse, et presque toujours le favori fait plus de mal à l'État que la favorite. (Madame de Pompadour.)

MAJORITÉ ET MINORITÉ.

C'est l'usage dans toutes les assemblées de décider à la majeure : il vaudrait souvent mieux décider à la mineure. (Madame de Pompadour.)

MAL.

L'homme n'a rien en lui qui reconnaisse l'impérieuse nécessité du mal ; il ne se découvre pas une faculté dont le mal soit la loi, pas un des pouvoirs constitutifs de son être qui ait dans le mal la raison de son existence ; enfin pas un agent spécialement chargé d'assurer l'empire du mal comme la raison a reçu mission d'établir selon ses lumières, de défendre selon sa force l'empire du bien, les intérêts du devoir. (Madame Guizot.)

MALHEUR.

Les hommes malheureux croient qu'on leur doit tout parce qu'ils sont malheureux ; ceux qui sont heureux, au contraire, ne comprennent pas que leur bonheur soit une raison pour qu'on exige d'eux plus qu'ils ne veulent faire. C'est pourquoi ils sont si rarement contents les uns des autres. (Madame de Salm.)

MARI.

Maris, corrigez-vous si vous pouvez, cela m'est fort indifférent ; pour ce que vos femmes vous réservent, vous êtes bien. (Madame de Puisieux.)

*

Un mari qui méprise ses devoirs de gaieté de cœur, en jurant, riant et buvant, est *quelquefois* moins excusable que la femme qui trahit les siens en pleurant, en souffrant et en expiant. (Madame George Sand.)

*

Un mari peut ne pas savoir que sa femme le trompe, mais il n'est jamais sûr qu'elle ne le trompe point. (Mademoiselle DE SOMMERY.)

*

Quelques femmes ne peuvent réussir à gouverner leurs maris; mais il n'y a pas un mari peut-être qui parvienne à gouverner sa femme. (Mademoiselle DE SOMMERY.)

*

On croit devoir plaindre les hommes qui sont ce qu'on appelle *menés* par leurs femmes ; et, en effet, si un homme d'un caractère doux et facile, que le hasard a associé à une femme hautaine et exigeante, est mené par elle, on doit le plaindre, quoiqu'on puisse toujours se dire : *Pourquoi se laisse-t-il mener?* Mais, comme, dans l'ordre établi par l'usage et même par les lois, la volonté seule des femmes ne peut amener ce résultat; que celui qui se laisse conduire par elles est toujours un homme sans caractère, et qu'il ne subit en cela que l'ascendant d'un esprit supérieur sur un esprit faible ou incertain, on doit, au contraire, penser qu'il est trop heureux d'être guidé dans la route épineuse de la vie par une femme éclairée, et que, quand elle consent à prendre sur elle la responsabilité de ses actions, ce n'est pas lui, mais elle qu'il faut plaindre. (Madame DE SALM.)

*

Nous avons habité pendant six mois une petite ville de la Touraine : là, tous les maris étaient menés par leurs femmes, excepté un, un seul, qui était mené par la femme d'un autre. (Madame É. DE GIRARDIN.)

*

Il n'arrive que trop souvent que, lorsqu'un mari fatigué rentre chez lui, il trouve sa femme toute prête à ajouter encore à sa lassitude en

l'accablant de tous les bavardages qu'elle a entendus dans la journée, de toutes les observations qu'elle a faites sur le genre de vie et sur la conduite des voisins, de tous les petits griefs dont elle se croit victime, et elle joint à tout cela l'interminable liste des méfaits des domestiques. (Madame Ellis.)

*

LA FEMME CONSÉQUENTE AVEC SON MARI.

— Ma femme, réprimez cette grande gaîté
Qui vous mène à l'étourderie.
— Mon mari, renoncez à cette austérité
Qui vous conduit à la misanthropie.
— Suivez, ma femme, aussi mon plan d'économie;
Retranchez vos excès de prodigalité :
Car, tous les jours, bon Dieu! l'argent devient plus rare.
— Vous ne verriez en moi que générosité,
Mon cher, si vous étiez tant soit peu moins avare.
— Détachez-vous encor des jeunes élégants
Dont le jargon repaît votre coquetterie.
— Ayez pour moi ces soins et tendres et touchants,
Et je m'interdirai la moindre agacerie.
— Oh! pour le coup, quittez votre ton suffisant
Qui, contre vous, chaque jour me courrouce.
— Corrigez votre emportement,
Comme un agneau je serai douce.
— Mais apprenez, madame, enfin,
Que de votre sort, de votre être,
Je suis absolu souverain :
Le ciel me créa votre maître.
De lui, l'homme a reçu le don
De la force et de la raison,
Pour protéger la femme, en tout point la conduire,
Et, quand elle résiste à ses lois, la réduire.
Joli caquet, douceur, appas, c'est, en un mot,
Tout votre lot.
— Par ce vieux conte, hélas! mon cher, on vous abuse.
Que vous êtes inconséquent!
Si toute la raison est à lui seulement,
L'homme est, pour nos défauts, forcé d'être indulgent,
Et tous les siens n'ont plus d'excuse.

(Madame de la Ferrandière.)

*

PORTRAIT DES MARIS.

Un amant léger, frivole,
D'une jeune enfant raffole;
Doux regard, belle parole
Le font choisir pour époux :
Soumis quand l'hymen s'apprête,
Tendre le jour de la fête;
Le lendemain il tient tête;
Il faut déjà filer doux.

Sitôt que du mariage
Le lien sacré l'engage,
Plus de vœux, pas un hommage;
Plaisirs, talents, tout s'enfuit;
En vertu de l'hyménée,
Il vous gronde à la journée,
Bâille toute la soirée,
Et ronfle toute la nuit.

Sa contenance engourdie,
Quelque triste fantaisie,
Son humeur, sa jalousie,
Oui, c'est là tout votre bien;
Et, pour avoir l'avantage
De rester dans l'esclavage,
Il faut garder au volage
Un cœur dont il ne fait rien.

(Madame DE LA FERRANDIÈRE.)

MARI ANGLAIS.

Le mari anglais est le type du *seigneur et maître* des temps féodaux; — il se croit, et cela de très-bonne foi, le droit d'exiger de sa femme l'obéissance passive de l'esclave, la soumission et le respect. — Il la cloître dans sa maison, non parce qu'il en est amoureux et jaloux comme le Turc, mais parce qu'il la considère comme *sa chose*,

comme un *meuble,* qui ne doit servir qu'à son usage, et qu'il doit toujours trouver sous sa main ; il n'entre nullement dans ses idées qu'il soit tenu à la fidélité envers sa femme. Cette manière de voir, qui laisse le champ libre aux passions, plusieurs la motivent sur la Bible.

La femme, en Angleterre, n'est point toujours, comme en France, la maîtresse du logis; elle y est même presque entièrement étrangère. — Le mari tient l'argent et les clefs; c'est lui qui règle la dépense, loue ou congédie les domestiques, commande le dîner chaque matin, invite les convives; lui seul décide du sort des enfants; en un mot, il s'occupe exclusivement de tout. Beaucoup de femmes ne savent pas précisément quel genre d'affaires font leurs maris; à quelle profession leurs enfants sont destinés, et généralement elles ignorent l'état de leur fortune. — La femme anglaise ne demande jamais à son mari ce qu'il fait, quelle société il voit, combien il dépense et où il passe son temps. — Pas une qui ose se permettre d'adresser de pareilles questions. — De cette extrême dépendance, de ce respect des femmes anglaises pour les volontés de leur *seigneur et maître,* à la familiarité, à l'intérêt actif des femmes françaises envers leurs maris, il y a tout l'espace qui sépare la civilisation française d'aujourd'hui de celle de saint Louis. — La femme anglaise n'a aucune garantie pour sa fortune, elle en est dépouillée sans même le savoir. — C'est ordinairement par le journal qu'elle apprend que son mari a fait faillite, qu'il est ruiné, et parfois qu'il s'est brûlé la cervelle. (Madame Flora Tristan.)

*

Il y a plus de maris qui aiment leurs femmes, que de femmes qui aiment leurs maris, et je crois en avoir trouvé la raison dans l'amour que tous les hommes ont en général pour la liberté. Les femmes dépendent de leurs maris, et les maris ne dépendent point de leurs femmes. (Madame d'Arconville.)

*

Je ne sais si le proverbe qui dit que, dans les querelles des maris et des femmes, *le chevet raccommode tout,* est bien vrai : ce qu'il y a

de sûr, c'est qu'il brouille beaucoup plus de ménages qu'il n'en raccommode. (Madame D'ARCONVILLE.)

*

Les hommes doivent naturellement (à sentiment égal) regretter davantage la perte de leurs femmes, que les femmes celle de leurs maris. En effet, si un homme aime tendrement sa femme, il perd tout en la perdant, et rien ne l'en dédommage; au lieu qu'une femme acquiert au moins la liberté par la mort de son mari. (Madame D'ARCONVILLE.)

MARIAGE.

Le mariage, cette noble union de l'homme et de la femme, est *formés des mains mêmes* de la nature pour faire en même temps le bonheur des sociétés et celui des particuliers qui les composent.

Dans cette association heureuse d'amour, d'amitié et de devoirs, les femmes ont pratiqué, avec autant d'éclat que les hommes, les vertus qui en sont la base; il semble même que, dans le mariage, les femmes plus animées du feu violent de l'amour, plus pénétrées des tendres sentiments de l'amitié, ont exercé de plus fortes vertus que les hommes. (Madame DE COICY.)

*

L'opinion est chose si injuste, qu'on absout volontiers l'homme marié et heureux qui hante les ruelles, et que la pierre que Jésus détourna du front de la femme adultère sera dans toutes les mains, si, enchaîné à une mégère en cornettes, un homme ose aimer délicatement en dehors de son enfer conjugal. (Madame C. BACHI.)

*

Un homme du monde épouse trois cent mille francs de dot, dans la nièce d'un comédien enrichi : ôtez cette dot à la jeune fille, pensez-vous que son orgueil ne se fût pas révolté contre cette mésalliance ? (Madame C. BACHI.)

*

La seule différence qui existe souvent dans une union illégitime, c'est que, dans le premier cas, l'homme a pris la femme sans se soucier de la dot, au lieu que, dans le second, il a pris la dot sans se soucier de la femme. (Madame C. Bachi.)

*

Se marier, c'est mettre hardiment à la loterie du sort, où l'on prend si rarement de bons billets. (Mademoiselle de Lespinasse.)

*

Dans les hautes classes, le mariage, malgré la sainteté de ses engagements, n'est, le plus souvent, que le fruit des calculs odieux de l'orgueil et de la cupidité; qu'un triste marché qui, des deux côtés, impose de pénibles sacrifices, sans laisser espérer le doux tribut de la reconnaissance, et qui entraîne à sa suite le dégoût et les regrets qui doivent naître du bizarre assemblage de l'avarice et de la vanité. (Madame de Genlis.)

*

Les bons ménages sont extrêmement rares, et j'ai vu des gens qui se sont épousés par amour, et qui ensuite se sont mis à se détester comme le diable, et qui se haïssent encore: Heureux qui ne s'est pas marié! Que j'eusse été contente si l'on m'avait permis de ne pas me marier, et de vivre dans le célibat! (Madame la duchesse d'Orléans.)

*

Tout homme qui à du talent, du génie, et qui est appelé à la gloire, ne doit pas se marier. Le mariage est un véritable éteignoir pour tout ce qui est grand et qui peut avoir de l'éclat. (Mademoiselle de l'Espinasse.)

*

Il faut un chef à la famille, il faut que les enfants obéissent à des

décisions sans appel ; sans cela, l'espérance de voir révoquer par l'un des parents chaque arrêt prononcé par l'autre, les soustrairait à la loi du devoir et serait pour tous une occasion de discorde; l'idée d'interminables débats s'associerait tellement à celle du mariage, que bientôt nul homme de sens n'en voudrait. Il trouverait insensé de se charger d'entretenir et de protéger toute une famille qui, trop faible pour se défendre elle-même, serait toujours trop forte contre lui, et qui entraverait sa liberté sans lui donner aucun bonheur en échange. Il ne faut pas moins que la tranquille possession de l'autorité pour consoler l'époux de l'engagement et des nouveaux devoirs qu'il s'impose.

Ces devoirs sont grands, en effet, et, si on les considère impartialement, on voit que tout n'a pas été abus de la force et usurpation dans les priviléges que l'époux s'est attribués. (Madame Necker de Saussure.)

*

Accoutumées aux soins, aux complaisances, aux empressements d'un homme, tant qu'il n'est qu'amant, les femmes se persuadent que la qualité d'époux ne diminuera rien de ces attentions si flatteuses pour l'amour-propre : elles ignorent que le moment du mariage est celui où le règne des hommes commence, et où le nôtre finit : pour se conserver une souveraineté qu'elles ont souvent poussée jusqu'au despotisme, elles affectent, dans les commencements de leur union, de n'avoir pour règle de leurs actions que leurs fantaisies, leurs caprices, dont elles veulent que leurs époux soient les esclaves : un reste d'amour soutient un pauvre mari; mais imperceptiblement son cœur se rebute, il cède quelque temps dans des bagatelles par habitude, bienséance, amour de la paix; mais bientôt, dégoûté d'un commerce dont il fait tous les frais, il saisit la première occasion de quelque importance pour faire voir qu'il est le maître et qu'il prétend jouir de ses prérogatives. (Madame du Montier.)

*

Notre époque, en faisant du mariage une transaction commerciale où l'argent l'emporte sur la beauté de l'âme et du corps, n'est pas à cet égard en progrès sur le passé, qui attachait tant de prix aux ver-

tus domestiques des femmes, et qui ne recherchait souvent dans une jeune fille que la douceur, la modestie et toutes les qualités personnelles...

Il ne faut point s'abuser sur les choses dont la valeur est en décroissance. Nos filles peuvent être belles et bonnes, se présenter avec grâce, s'exprimer avec aisance et modestie; on peut reconnaître leur mérite d'économie et d'ordre intérieur; mais posséderaient-elles la noble simplicité, les vertus et les talents domestiques de Nausicaa? sauraient-elles conduire un ménage avec cette activité sage et prévoyante qui faisait l'admiration de nos aïeux? Si la dot qui les attend est nulle ou trop modique, craignez pour elles l'isolement et l'abandon.

Le XIXe siècle, avide et calculateur, regarde, au contraire, un état positif comme un capital, un douaire certain, dont il évalue l'intérêt et suppute le produit net et déterminé. (Madame BACHELLERY.)

*

Il est impossible à toute femme douée de bons sentiments de ne pas reconnaître, au tribunal de sa propre conscience, que, lorsqu'elle se décide à se marier, elle contracte en même temps l'obligation morale de rendre à son mari l'intérieur de la maison aussi agréable que possible. Au lieu donc de se conduire comme si le but principal de la vie conjugale était de faire entendre une suite de plaintes, qu'elle regarde comme un devoir tout spécial, devoir que sa constitution naturelle lui rend facile, de ne rien épargner pour que tous les arrangements du ménage se montrent aux yeux de son mari sous le jour le plus favorable. Pour les travaux qui pourraient lui déplaire ou le gêner, qu'elle profite des moments où il est tenu de s'absenter, ou durant lesquels il la laisse seule. Si elle veut faire de sa maison ce qu'elle doit être pour son mari, un séjour que le soleil illumine sans cesse, elle saura bien s'y prendre de façon que des petits tracas d'intérieur, des contrariétés domestiques ne viennent pas ajouter leur poids et leur aiguillon à ces sujets de perplexité qui ne forment que trop le sort inévitable de tout homme engagé, soit dans le commerce, soit dans les affaires publiques. (Madame ELLIS.)

*

Des hommes doués de facultés distinguées choisissent souvent des compagnes ignorantes ou dénuées de ressources intellectuelles, dans l'idée que, du moment qu'elles sont ainsi, elles sont plus disposées à les aimer; c'est une façon d'agir fort injuste, et, maintes fois, elle traîne à sa suite sa punition. De quelle valeur est cet amour, qui n'existe que comme simple impulsion de la nature, en comparaison de celui qui joint, à un penchant tout aussi fort, les attributs les plus nobles d'un esprit éclairé, et qui les apporte tous avec leurs riches produits, comme des fleurs cueillies dans un jardin délicieux, comme une offrande présentée à l'autel sur lequel le cœur est déposé? (Madame Ellis.)

*

Généralement, les hommes reculent devant le mariage, et ne s'y décident guère que par entraînement ou par calcul. S'ils sont riches, ils tiennent à leur vie joyeuse, aventureuse, à leurs intrigues d'amour, à leurs projets de voyages et surtout à leur indépendance, indépendance permanente, indépendance journalière. S'ils sont pauvres, ils s'effrayent à juste titre de charges qui peuvent surpasser leurs moyens. Toutefois, riches ou pauvres, quoique mariés, ils conservent en partie leur précieuse indépendance, et ont du moins le dédommagement à la perte partielle qu'ils en font, d'avoir un *chez soi,* un intérieur embelli par les soins d'une ménagère. (Madame Gatti de Gamond.)

*

Il est beaucoup d'hommes qui se marient, disent-ils, pour faire une fin. Imprudents! qu'ils n'oublient pas, du moins, que, si le mariage est une fin pour le mari, il est un commencement pour la femme. (Madame Cécile G. N***.)

*

AMOUR DANS LE MARIAGE.

Aimer sa femme est une chose tout à fait passée de mode; on n'en

trouve ici (à Paris) aucun exemple, c'est une habitude entièrement perdue; mais, à bon chat, bon rat; les femmes en font bien autant pour leurs maris. On trouve bien encore, parmi les gens d'une condition inférieure, de bons ménages; mais, parmi les gens de qualité, je ne connais pas un seul exemple d'affection réciproque et de fidélité. (Madame la duchesse D'ORLÉANS.)

MARINE.

Les Français n'aiment ni la mer, ni le service des colonies, ce qui me fait trembler par avance; et j'ose dire que jamais la France ne brillera comme nation maritime. (Madame DE POMPADOUR.)

MATURITÉ.

Lorsque, la maturité venue, un homme se dépouille de lui-même de toute prétention à *séduire*, outre qu'il évite les sifflets de la moquerie, il y gagne encore de paraître plus jeune, tant la raison a toujours de puissants et frais attraits. (Madame C. BACHI.)

MÉCHANCETÉ.

La méchanceté d'un homme habitué à la bonne compagnie n'est jamais dans l'expression : elle est dans le ton, dans la manière; il peut toujours s'en défendre; et trop souvent la personne qui en est l'objet est la seule qui ne doive pas paraître l'avoir entendu. (Madame DE FLAHAUT.)

*

La méchanceté des hommes a toujours été plus ingénieuse que la sagesse des législateurs n'a pu être prévoyante. (Madame DE VERZURE.)

*

Le mal n'existe jamais que par suite d'ignorance; il n'y a point de méchants; ceux qu'on nomme tels sont des ignorants ou des fous

privés de la connaissance du bien ou entraînés par leurs passions : on doit se garer d'eux comme des bêtes fauves, mais en même temps les plaindre, et, lorsqu'ils reviennent à la raison et à la lumière, toujours leur pardonner. (Madame GATTI DE GAMOND.)

*

La moitié des hommes, comme la moitié des enfants, ne sont mauvais que par défaut de jugement et de raison. (Mademoiselle FANNY MARÉCHAL.)

*

La méchanceté d'un homme naturellement vicieux, insensible, ou même cruel, est moins à craindre que celle d'un homme faible que les circonstances ont perverti. Le premier, quand le besoin du mal que lui a donné la nature est satisfait, peut au moins être calme un instant, et se laisser surprendre par quelques sentiments généreux jusqu'à ce qu'une circonstance nouvelle réveille en lui ce terrible besoin. Mais l'autre, en qui il est entièrement factice et qui a dû faire un effort extraordinaire pour s'y abandonner, ne peut, dans le dérèglement de ses facultés, que céder à une rage aveugle qui devient une sorte de délire et qui ne peut connaître ni satiété ni bornes. (Madame DE SALM.)

MÉCHANT.

L'homme le plus méchant qu'on puisse imaginer serait celui qui ferait des malheureux sans remords. (Madame DE PUISIEUX.)

*

Un jeune homme méchant fera un hideux vieillard. (Madame C. BACHI.)

*

Il y a deux espèces d'hommes avec lesquels il ne faut avoir rien de commun : les méchants et les sots. (Madame DE PUISIEUX.)

MÉDECIN.

L'exercice fait plus de bien que l'emploi des remèdes, et je vois que ceux qui se droguent souvent ne se portent pas mieux que ceux qui n'ont point recours aux remèdes; aussi je n'en use point, et je laisse les docteurs parler tant qu'ils veulent. (Madame la duchesse d'Orléans.)

*

Le docteur Chirac fut appelé auprès d'une dame qui était malade. Pendant qu'il était dans l'antichambre, on y dit que les actions (de la banque de Law) avaient beaucoup diminué. Le docteur, qui avait beaucoup de papiers sur le Mississipi, fut saisi de cette nouvelle, et, s'étant assis auprès de la malade pour lui tâter le pouls, se dit à lui-même: « Ah! mon Dieu! cela diminue, cela diminue, cela diminue. » En l'entendant parler ainsi, la malade se mit à crier; ses gens accoururent; elle dit : « Je vais mourir! M. Chirac vient de crier trois fois en tâtant mon pouls : « Il diminue! » Le docteur revient à lui, et dit : « Vous rêvez, votre pouls bat à merveille, et vous vous portez bien. Je m'occupais des actions du Mississipi, sur lesquelles je perds, puisqu'elles baissent. » La dame malade fut ainsi rassurée. (Madame la duchesse d'Orléans.)

*

Les médecins, qui ont des remèdes pour tout, même pour les maux qu'ils ne connaissent pas, font un grand étalage de leur savoir; ils donnent de l'espoir et font plaisir; puis ils font comme moi, ils en restent là. Pauvre humanité! si tu connaissais mieux ta destinée, tu serais encore bien plus à plaindre! (Madame Campan.)

*

M. Brunier, médecin à la cour (sous Louis XVI), fut demandé chez madame B..., à Versailles. Cette dame, âgée mais fort distinguée, voulait le consulter sur son état, qui était assez grave. Lorsqu'il

l'eut bien examinée, il lui dit en gasconnant : « Eh ! que diable, madame, voulez-vous que je fasse ? Quand il n'y a plus d'huile dans la lampe, je ne saurais y en mettre. — Il faut, lui répondit cette dame, qu'un médecin ait assez d'esprit et d'humanité pour y mettre de bonnes raisons ; je ne veux point de proverbes, mais des consolations, s'il n'y a pas d'autre remède. »

Ce M. Brunier, médecin des enfants de France, ne manquait jamais, lorsqu'on parlait devant lui, chez la reine, de quelqu'un qui était mort, de dire : C'est un de mes meilleurs amis que j'ai perdu. « Mais, disait la reine, s'il perd tous ses amis en les soignant, que doivent devenir ceux qui ne sont point ses amis ? » (Madame CAMPAN.)

*

Sans l'amour de l'humanité, le médecin le plus habile ne remplit qu'imparfaitement ses obligations sacrées. Il doit plaindre les maux qu'il entreprend de guérir. (Madame DE GENLIS.)

*

Pour moi, il me serait impossible d'aimer un docteur, fût-il comme un ange. (Madame la duchesse D'ORLÉANS.)

*

Les docteurs sont ici (à Paris) de sots diables, et ils pensent qu'il n'y a pas au monde de gens qui valent mieux qu'eux. (Madame la duchesse D'ORLÉANS.)

*

Le vieux Sénac, premier médecin du roi de France, était savant ; mais il ne croyait guère à l'utilité de la médecine, et l'exercice de sa profession n'était pour lui qu'un moyen de fortune, avec le plaisir d'expérimenter et celui d'ajouter à son instruction. J'ai connu bon nombre de médecins pareils à lui, mais à la science près. (Madame DE CRÉQUI.)

*

Quoique le célèbre Corvisart ait soutenu que les médecins ont tué plus d'hommes qu'ils n'en ont sauvé, ceci n'empêchera aucun de nous de recourir au médecin dès que nous serons malades, et nous ferons bien ; car, si la science n'est pas encore parvenue au point où l'on peut la voir arriver un jour, elle n'en repose pas moins sur une base dont on ne saurait nier la valeur : sur l'expérience. (Madame DE BAWR.)

*

Les médecins ne sont plus d'ennuyeux docteurs aujourd'hui ; ils sont, au contraire, très-aimables, hélas ! trop aimables ; et en cela ils sont plus cruels que leurs prédécesseurs ; car, s'ils vous laissent mourir comme eux, ils vous font bien amèrement regretter une existence que leur intéressant entretien vous rendait si agréable. (Madame É. DE GIRARDIN.)

*

LE MÉDECIN ET LE PERRUQUIER-COIFFEUR.

L'émancipation du médecin coïncide avec l'anéantissement du perruquier !... Chose étrange... Suivez bien cette inconcevable transformation. Le médecin passe homme du monde... le perruquier passe coiffeur. — Le médecin s'égaye... le perruquier-coiffeur s'attriste... — Le médecin cause, babille... le perruquier-coiffeur devient muet. Le médecin est au courant de tout, il vous rapporte vingt nouvelles ; le perruquier-coiffeur ne sait plus rien, car il ne veut plus rien savoir. Lui aussi, on l'a accablé de reproches. On a fait des vaudevilles contre sa gaieté, on l'a accusé d'être spirituel entre tous les hommes, on l'a traité de bavard amusant, il a bien été contraint, lui aussi, de se corriger. Se permettre d'avoir de la gaieté dans une si grave profession, fi donc ! Il a senti tout ce qu'il y avait d'inconvenant dans cette causerie intempestive, il a pris son état au sérieux. Le peigne est une arme avec laquelle on ne badine pas ! Le coiffeur est le seul homme grave de notre époque ; les hommes d'État sont légers, les hommes de loi sont folâtres, les hommes d'affaires sont imprudents,

les hommes de lettres sont distraits, mais les coiffeurs! Ils sont réservés, dignes, imposants et solennels. Ils ont des manières de secrétaires d'ambassade (ceci ne veut pas dire que les secrétaires d'ambassade aient des manières de coiffeur), ils marchent sur la pointe du pied, ils ne parlent que par monosyllabes, de peur de passer encore pour bavards; dans l'appartement d'une femme qui se fait coiffer règne un silence de mort, car elle n'ose pas dire à son coiffeur : «Ceci n'est plus à la mode, cela serait mieux. » Ce digne personnage la rend timide; on est malgré soi toujours en défiance avec un monsieur qui a de si bonnes façons, on n'est pas du tout à son aise avec lui, et l'on s'étonne d'avoir abusé de sa complaisance au point de lui demander de vouloir bien dresser une natte, et passer au fer des papillotes, soins vulgaires indignes de lui. On regrette alors les naïfs coiffeurs d'autrefois, ces bons enfants que l'on traitait sans conséquence, que l'on faisait attendre sans remords. Et, comme on n'est pas tous les jours d'humeur à se gêner, même pour être bien coiffée, on porte force turbans et force bonnets, afin de recevoir le moins souvent possible ce personnage important qu'il faut traiter avec tant de cérémonie. (Madame É. DE GIRARDIN.)

MÉDIOCRITÉ.

L'homme est fait pour la médiocrité : lorsqu'il atteint le degré de perfection connu dans quelque genre, il sort, pour ainsi dire, de son essence; mais il s'en rapproche ordinairement par des faiblesses honteuses, et quelquefois même par des vices dont les gens médiocres auraient été incapables. (Madame D'ARCONVILLE.)

*

La chose qui m'ait le plus surprise depuis que l'élévation de mon mari m'eut donné la faculté de connaître beaucoup de personnes, et particulièrement celles employées dans les grandes affaires, c'est l'universelle médiocrité; elle passe tout ce que l'imagination peut se représenter, et cela dans tous les degrés, depuis le commis qui n'a besoin que d'un esprit juste pour bien saisir une question, de méthode pour la traiter, d'un peu de style pour rédiger des lettres, jusqu'au ministre chargé du gouvernement, au militaire qui doit commander

les armées, et à l'ambassadeur fait pour négocier. Jamais, sans cette expérience, je n'aurais cru mon espèce si pauvre. (Madame ROLAND.)

*

Plus les hommes sont médiocres, plus ils mettent de soin à s'assortir. (Madame DE STAEL.)

*

Si la médiocrité empêche les hommes d'arriver à la gloire, elle ne les empêche pas d'acquérir la popularité, parce que la masse du genre humain est disposée à aimer ceux qui ne peuvent ni exciter de rivalité, ni attirer l'attention, et qui, par conséquent, ne peuvent la disputer à ses propres prétentions. (Lady BLESSINGTON.)

MÉNAGES.

Beaucoup de ménages d'aujourd'hui ne sont que la parodie d'un gouvernement constitutionnel, où le roi règne et ne gouverne pas. (Madame ÉMILE DE GIRARDIN.)

MENSONGE.

Tous les hommes sont menteurs, et les rois comme les autres. (Madame DE POMPADOUR.)

*

Les hommes croient que tromper fait plus d'honneur à leur esprit qu'être vrais, parce que le mensonge est de leur invention : c'est un amour-propre d'auteur très-mal placé. (Madame DE STAEL.)

*

Sans doute, tous les tyrans sont dissimulés. Il faut tromper les hommes pour les asservir; on leur doit, au moins dans ce cas, la politesse du mensonge. (Madame DE STAEL.)

MENSONGE (LE) ET LA FAUSSETÉ.

Un menteur ne trompe que lui-même; c'est à ses frais qu'il a ce défaut.

Un homme faux ne l'est jamais qu'aux dépens des autres. Le mensonge n'est pour lui qu'une ressource dans l'occasion; il en a de bien plus sûres.

Le menteur, loin d'être faux, s'annonce pour ce qu'il est; tout le monde le connaît pour tel : il est le seul qui ignore qu'il a cette réputation.

On est menteur pour se faire valoir, ou par habitude.

Cette habitude du mensonge vient d'une mauvaise éducation; il n'est qu'un défaut de l'esprit. Un menteur a rarement l'esprit juste.

L'homme faux est plus caché et plus dangereux que le menteur. Il se sert du mensonge, mais ce n'est que pour flatter l'amour-propre des autres et s'insinuer par l'adulation dans leur confiance, ou pour se faire valoir à propos.

Le menteur est méprisé, et l'homme faux (s'il est connu) est haï et craint.

Il n'est personne, cependant, qui ne soit quelquefois menteur, et quelquefois faux.

Le liant de la société, l'union dans les familles, l'humanité, la crainte, le bon cœur, la politesse, les égards, le respect ; toutes ces choses, suivant les circonstances, forcent, pour ainsi dire, au mensonge et à la fausseté. Mais on n'est ni faux ni menteur quand on ne fait que céder, pour ainsi dire, à la nécessité de l'être. (Madame DE VERZURE.)

MÉPRIS.

L'homme méprisable n'a pas en lui les sentiments qui pourraient lui faire comprendre le mépris qu'il inspire; c'est pourquoi il brave l'opinion publique avec tant d'audace. (Madame C. DE SALM.)

MÈRE.

Tout homme qui a eu pour mère une femme au cœur tendre et aimant, à l'âme noble et élevée, conserve, à travers les hasards de son existence, une délicatesse de sentiment qui n'exclut ni l'énergie, ni la fermeté, et que n'ont pas ceux dont l'enfance ne fut pas l'objet de l'intelligente sollicitude d'une mère. (Madame Romieu.)

MÉRITE.

Croire qu'un homme de mérite doit réussir est une grande erreur; ceux qui ont du mérite sont sûrs d'être l'objet de la jalousie et de la persécution. (Madame la duchesse d'Orléans.)

*

Un homme de mérite est celui qui, sur tous les points, remplit ses devoirs ainsi qu'il convient à un galant homme, et, de plus, excelle ou du moins se fait remarquer dans une partie spéciale... Pour être un homme de mérite, il faut quelque chose comme un état, une profession, une occupation du moins qui soit l'occupation nécessaire, à laquelle toutes les autres soient subordonnées. (Madame Guizot.)

MILITAIRE.

L'état militaire suppose la politesse, la galanterie et la connaissance du monde, des hommes et des procédés; mais il dispense de savoir, d'avoir de l'étude, des belles-lettres et de la philosophie, de payer ses dettes, et de beaucoup d'autres choses d'aussi peu de conséquence. Mais, pour jouer un rôle important dans la paix, n'est-ce pas assez de s'être exposé aux plus grands dangers, et à des fatigues sans nombre pendant la guerre? Laissons donc aux officiers leur ignorance; pourvu qu'ils soient braves, et qu'ils sachent se battre pour l'État, ils en savent autant qu'il en faut. Mais on sort, me direz-vous, quelquefois de sa profession, on n'a pas toujours les armes à la main, et je voudrais bien que les officiers fissent de leur loisir un

usage qui les fît estimer plus encore qu'ils ne le sont. Qui les empêcherait d'acquérir des connaissances quand ils sont jeunes, et que leurs parents leur en facilitent les moyens? Qu'est-ce que cette oisiveté qui semble attachée à leur état? Qu'ils se reposent des fatigues qu'ils ont essuyées, j'y consens; mais que ce ne soit pas pendant vingt ans de suite. Faut-il qu'après s'être montré des hommes pendant deux ou trois campagnes, ils achèvent leur vie au rang des femmes? car ils en sont là. Les femmes passent leurs jours à leur toilette et au jeu, et les officiers avec elles. Je n'ai rien à répondre à ces reproches, sinon que ceux qui les font n'estiment pas la valeur autant que moi... (Madame DE PUISIEUX.)

MILLIONNAIRE.

Quand on a été millionnaire, quand on a ébloui Paris de son luxe, qu'on a eu les plus beaux chevaux, les plus beaux hôtels du monde élégant; quand on a séduit dix duchesses, une douzaine de marquises et même quelques fières ladys, veux-tu savoir ce qui plaît, ce qui amuse?... C'est de sortir à pied un parapluie sous le bras, et de s'en aller voir, à un cinquième étage, une grisette bien rieuse qui se moque de vous gentiment. (Madame ÉMILE DE GIRARDIN.)

MIRABEAU.

Mirabeau, doué de l'esprit le plus énergique et le plus étendu, se crut assez fort pour renverser le gouvernement, et pour établir sur les ruines un ordre de choses quelconque qui fût l'œuvre de ses mains. Ce projet gigantesque perdit la France et le perdit lui-même; car il se conduisit d'abord comme un factieux, bien que sa véritable manière de voir fût celle de l'homme d'État le plus réfléchi. Ayant passé toute sa vie, jusqu'à quarante ans qu'il avait alors, dans les procès, les enlèvements et les prisons, il était banni de la bonne compagnie, et son premier désir était d'y rentrer. Mais il fallait mettre le feu à l'édifice social, pour que les portes des salons de Paris lui fussent ouvertes. Mirabeau, comme tous les hommes sans morale, vit d'abord son intérêt personnel dans la chose publique, et sa prévoyance fut bornée par son égoïsme...

Ses goûts dispendieux lui rendaient l'argent fort nécessaire ;... soit qu'il acceptât ou non l'argent de la cour, il était bien décidé à se faire le maître et non l'instrument de cette cour, et l'on n'aurait jamais obtenu de lui qu'il renonçât à sa force démagogique, avant que cette force l'eût conduit à la tête du gouvernement...

Il avait plus d'esprit que de talent, et ce n'était jamais qu'avec effort qu'il improvisait à la tribune...

La nature l'avait bien servi, en lui donnant les défauts et les avantages qui agissent sur une assemblée populaire : de l'amertume, de la plaisanterie, de la force et de l'originalité. Quand il se levait pour parler, quand il montait à la tribune, la curiosité de tous était excitée ; personne ne l'estimait, mais on avait une si haute idée de ses facultés, que nul n'osait l'attaquer, si ce n'est ceux des aristocrates qui, ne se servant point de la parole, lui envoyaient défi sur défi pour l'appeler en duel. Il s'y refusait toujours, prenant note sur ses tablettes des propositions de ce genre qu'on lui adressait, et promettant qu'il y répondrait à la fin de l'assemblée. « Il n'est pas juste, disait-il en parlant d'un honnête gentilhomme de je ne sais quelle province, que j'expose un homme d'esprit comme moi contre un sot comme lui. » Et, chose bizarre dans un pays tel que la France, cette conduite ne le déconsidérait pas ; elle ne faisait pas même suspecter son courage. Il y avait quelque chose de si martial dans son esprit, de si hardi dans ses manières, qu'on ne pouvait accuser un tel homme d'aucune peur. (Madame de Staël.)

MINISTRE.

Le département des affaires étrangères est le plus difficile de tous... Les autres ministres n'ont que des ordres à donner ; et, à moins qu'ils ne veuillent se distinguer par de grands projets, et souvent par de grandes sottises, tout est facile : ils n'ont qu'à consulter leurs commis, qui pensent et écrivent pour eux. Les affaires étrangères sont tout autre chose : il faut que le ministre connaisse à fond les intérêts des princes, leur génie, souvent leurs caprices, les mystères, ou plutôt les ténèbres de la politique ; qu'il sache mentir et tromper. Voilà pourquoi ce département ne convient guère à un honnête homme. (Madame de Pompadour.)

*

Les ministres blessés sont comme les jolies femmes : ils ne pardonnent point aisément ; leur amour-propre est susceptible ; cependant on ne leur confie ces places que pour qu'ils y fassent usage de leur raison ; mais, malheureusement pour les peuples, elles ne les dépouillent pas des faiblesses du vulgaire. (Madame CAMPAN.)

MOEURS.

Les hommes se sont-ils acquis, par la pureté de leurs mœurs, le droit d'attaquer celles des femmes ? En vérité, les deux sexes n'ont rien à se reprocher : ils contribuent également à la corruption de leur siècle. (Madame DE LAMBERT.)

MOLIÈRE, CORNEILLE, RACINE, SHAKSPEARE ET LA FONTAINE.

« Quel est le plus grand homme qui ait illustré mon règne ? demandait un jour Louis XIV à Boileau. — Sire, c'est Molière, » répondit le poëte avec autant de franchise que de vérité. On convient que Corneille et Racine ont trouvé des rivaux parmi leurs successeurs ; nul de ceux de Molière ne peut lui être opposé. Corneille a imité, Racine a paraphrasé les drames des autres nations, Molière a inventé ; et, si la France a un théâtre national, c'est à Molière qu'elle le doit. Ce grand écrivain, marqué de tout le caractère original du génie, seul, au milieu de tous les auteurs dramatiques qu'a produits la France, peut être comparé à Shakspeare. Il est vrai qu'il n'a pas sa sublimité ; il lui est inférieur pour le pathétique ; il manque de ces touches puissantes d'une imagination « qui épuisa les anciens mondes et en créa de nouveaux, » et qu'on trouve prodiguées avec splendeur dans des pages écrites d'inspiration ; il n'a pas le pouvoir magique de son imagination aérienne ; les caractères fortement tracés, les incidents et le plan des Macbeth, des Othello, des Hamlet, sont bien au-dessns de la portée des conceptions de Molière. Entièrement dépourvu de ces idées brillantes qui s'élèvent « de la terre jusqu'au ciel, » et qui s'emparent hardiment de tout ce que les mondes maté-

riels et immatériels présentent à leur vue, Molière était pourtant, comme Shakspeare, un homme de génie, un esprit original, un philosophe, un scrutateur profond du caractère des hommes. Il savait découvrir avec adresse les folies et les vices qui en dégradent la dignité, conduisait « la vie et les mœurs devant un miroir qui les réfléchissait si fidèlement, que ses comédies étaient plus propres à corriger les mœurs, à diriger le goût, à épurer la morale, à propager la philosophie, et à améliorer toutes les relations sociales de son temps, que tout ce qu'ont jamais dit et écrit Corneille, Racine, Boileau, Pascal, Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, et tous les talents réunis du siècle dont il fut l'ornement. — Une seule exception, simple et modeste, peut être admise en faveur du délicieux « philosophe sans le savoir, » l'admirable la Fontaine. (Lady MORGAN.)

MONARCHIE.

Il y a des inconvénients partout : dans les monarchies absolues, les rois peuvent faire tout le mal qu'ils veulent ; dans les monarchies mixtes, ils ne peuvent pas même faire le bien. (Madame DE POMPADOUR.)

MONCRIF.

Moncrif était l'homme de France et l'académicien le moins prétentieux, le plus simple et le plus naturellement agréable... Moncrif avait toujours eu de la piété, de la dignité dans les habitudes et des mœurs irréprochables... (Madame DE CRÉQUI.)

MONDE.

On parle beaucoup du monde sans le connaître ; les uns en disent un grand bien ; les autres, un grand mal ; tel se plaint de l'injustice des hommes qui est ambitieux, intrigant et plus que cela peut-être ; tel se plaint de leurs sottises qui est lui-même un très-ennuyeux personnage, ne sachant parler que de la pluie et du beau temps. (Madame DE FRESNE.)

MONSTRES.

Les monstres, dans l'humanité, ne sont pas plus communs que les grands hommes. Les extrêmes sont rares dans tous les genres. (Madame d'Arconville.)

MORALITÉ.

Si les hommes supérieurs n'ont pas tous une moralité parfaite, il n'y a peut-être de moralité parfaite que parmi les hommes supérieurs. (Madame de Stael.)

MULTITUDE.

Ceux qui ont été les idoles du peuple généralement finissent par devenir ses victimes; car la multitude ressemble aux enfants qui bâtissent des châteaux de cartes seulement pour le plaisir de les détruire d'un souffle. (Lady Blessington.)

NATION.

Une nation n'a de caractère que lorsqu'elle est libre. (Madame de Stael.)

NATURE DE L'HOMME.

« L'esprit humain, dit Luther, est comme un paysan ivre à cheval : quand on le relève d'un côté, il retombe de l'autre. » Ainsi l'homme a flotté sans cesse entre ses deux natures; tantôt ses pensées le dégageaient de ses sensations, tantôt ses sensations absorbaient ses pensées, et successivement il voulait tout rapporter aux unes ou aux autres. Il me semble néanmoins que le moment d'une doctrine stable est arrivé : la métaphysique doit subir une révolution semblable à celle qu'a faite Copernic dans le système du monde; elle doit replacer notre âme au centre, et la rendre en tout semblable au soleil, autour duquel les objets extérieurs tracent leur cercle, et dont ils empruntent la lumière. (Madame de Stael.)

*

L'origine de la pensée a occupé tous les véritables philosophes. Y a-t-il deux natures dans l'homme? S'il n'y en a qu'une, est-ce l'âme ou la matière? S'il y en a deux, les idées viennent-elles par les sens, ou naissent-elles dans notre âme, ou bien sont-elles un mélange de l'action des objets extérieurs sur nous, et des facultés intérieures que nous possédons?...

Tout semble attester en nous-mêmes l'existence d'une double nature; l'influence des sens et celle de l'âme se partagent notre être; et, selon que la philosophie penche vers l'une ou l'autre, les opinions et les sentiments sont à tous égards diamétralement opposés. On peut aussi désigner l'empire des sens et celui de la pensée par d'autres termes : il y a dans l'homme ce qui périt avec l'existence terrestre et ce qui peut lui survivre, ce que l'expérience fait acquérir et ce que l'instinct moral nous inspire, le fini et l'infini; mais, de quelque manière qu'on s'exprime, il faut toujours convenir qu'il y a deux principes de vie différents dans la créature sujette à la mort et destinée à l'immortalité. (Madame de Stael.)

NOBLES.

Les nobles qui deviennent pauvres, aujourd'hui, sont en révolte contre leur pauvreté et dans un état d'irritation haineuse contre les grands seigneurs; cè qui fait, par un mouvement équitable et d'instinct naturel, que les riches sont dans un état permanent de contrainte, de défiance et de répulsion contre les pauvres, à moins qu'ils ne soient des mendiants résignés à leur malheureux sort. C'est un effet de l'orgueil philosophique et de l'irréligion qui nous submergent et finiront par nous abîmer dans un océan d'amertume. On nous dit à cela : « Tant pis pour les pauvres! » Hélas! tant pis pour les riches, et surtout pour les plus riches et les plus nobles, ainsi qu'il est aisé de le prévoir! (Madame de Créqui.)

NOBLESSE.

Malgré tous les beaux raisonnements qu'on apporte pour anoblir

le commerce, je ne crois pas que cela soit à propos dans une monarchie absolue. Un marchand devrait se borner à se rendre respectable par son honnêteté et les services qu'il rend à l'État, sans chercher des distinctions par des parchemins stériles, qui ne font que le rendre ridicule...

Dans un État monarchique, il y a deux ordres essentiellement séparés et distingués, les nobles et les roturiers : les fonctions des premiers sont de le défendre, et celles des seconds sont de le nourrir et de l'enrichir, sans jamais aspirer à des honneurs inutiles, qui ne sont pas faits pour eux. Je n'ai jamais engagé le roi, et ne l'engagerai jamais à anoblir personne : mais je ne suis pas toujours consultée.

Cette affaire de la vanité, qui n'est rien en elle-même, peut devenir dangereuse par ses conséquences; puisqu'on paraît actuellement disposé à anoblir tous ceux qui se distinguent dans le commerce; ce qui jettera nécessairement la confusion dans tous les ordres de l'État, et amènera peut-être une révolution dans le gouvernement. Dans une monarchie, le roi donne un coup de pied à son premier ministre; celui-ci aux grands officiers de la couronne, qui le rendent à leurs inférieurs; c'est une réaction continuelle entre les différents ordres de la nation, qui se termine au dernier des sujets. Dans les républiques, c'est autre chose; celui qui se trouve à la dernière place peut parvenir à la première; et, par là, il y a toujours une sorte d'égalité subsistant entre tous les membres de la société; ils sont tous citoyens; il n'y a par la constitution aucune distinction permanente entre eux; ils sont tous nobles et législateurs. Si en France on vient à confondre les ordres de l'État; si un marchand peut devenir gentilhomme, et continuer son commerce, toutes les distinctions seront abolies, et, par degrés, la monarchie se changera en république. Voilà ce que l'on doit craindre, et ce que je crains. (Madame DE POMPADOUR.)

*

Un décret solennel vient de détruire la noblesse, d'anéantir des titres fastueux et des distinctions à la fois injustes, puériles et ridicules...

Le préjugé de la naissance m'a toujours paru le plus déraisonnable de tous les préjugés...

« ... Tous les hommes sont frères ; il n'existe qu'une seule inégalité parmi eux, celle que peuvent établir les dons de la nature et les bienfaits de l'éducation. Les distinctions et les hommages ne sont dus qu'aux vertus et aux talents ; il est servile de les accorder sans les droits qui les justifient ; il est stupide d'en jouir avec orgueil, sans avoir fait des actions éclatantes ou du moins utiles. »

Il me semble que ces principes sont incontestables, mais on les a dénaturés en France, en leur donnant une extension extravagante. Les décorations, les titres, les distinctions, ne sont injustes et puériles que lorsqu'on les rend héréditaires ; car les distinctions personnelles sont non-seulement utiles, mais nécessaires. L'abolition totale des honneurs et des titres ne produirait d'autre effet que celui d'exalter la cupidité : des hommes certains de n'être jamais récompensés que par de l'argent et des pensions, formeraient bientôt la plus vile nation de l'univers...

... La raison applaudit, son vœu le plus cher est exaucé ; mais la vanité murmurera et se plaindra longtemps encore en se soumettant à l'extérieur. Il y a beaucoup de gens qui ne croiront pas facilement qu'un homme du peuple, un homme dont les aïeux sont inconnus, puisse être leur égal... (Madame DE GENLIS.)

*

La noblesse française, qui est la première intéressée à l'administration publique, ne s'applique à rien. Elle passe sa vie dans l'oisiveté, la mollesse et la dissipation. (Madame DE POMPADOUR.)

*

La noblesse française, quoique brave et courageuse, est sans génie pour la guerre. La peine et les travaux qui y sont attachés l'en dégoûtent d'abord. (Madame DE POMPADOUR.)

*

Il faut que la noblesse des sentiments réponde à celle du sang ; sans cela, la naissance avilit ceux qui ont cet avantage sur les autres. (Madame DE VERZURE.)

NORMANDS.

Les Normands sont toujours animés d'un esprit de calcul et d'un amour du profit, qui me les rendent insupportables ! Les Normands sont aux autres Français ce que les Anglais sont au reste des Européens. On me dira tout ce qu'on voudra sur les bienfaits du négoce et le génie du commerce, c'est tout ce que j'éprouve de plus antipathique et tout ce que je connais de plus bas. (Madame de Créqui.)

*

L'esprit coutumacier, cauteleux, la finesse entortillée des paysans de Normandie, ne me sont jamais sortis de l'esprit : avec leur accent traînant et sournois, on dirait toujours qu'ils dissimulent et qu'ils ergotent ; il me semble encore les entendre parler de surgits, de cauquets, d'exploits signifiés et de *témoins-gnages*. (Madame de Créqui.)

OCCUPATIONS SCIENTIFIQUES.

On ne se figure pas ce que l'homme voué en apparence aux occupations les plus graves y porte d'inconséquence et de légèreté. Dans les sciences, la difficulté vaincue est si enivrante, que les résolutions consciencieuses, les instincts du cœur, la morale de l'âme, sont sacrifiés, en un clin d'œil, aux triomphes frivoles de l'intelligence. (Madame George Sand.)

OISIVETÉ.

Tous les hommes sont nés pour être utiles, et ils le sont tous quand ils le veulent; il n'y en a pas un qui ne soit propre à quelque chose. Un homme qui meurt à soixante ans sans avoir jamais rien fait, devrait être regardé comme ayant volé à l'État tout le bien qu'il a dépensé. (Madame de Puisieux.)

OPINION.

L'homme passe aisément d'une opinion à l'autre, lorsque son intérêt l'exige. (Madame DE STAEL.)

*

Où la politique prend-elle son point d'appui? Sur l'opinion. Peut-on lui en trouver un autre? La raison ne l'admet point. Que penser d'un ministre qui ne suit pas cette ligne? On impose le silence; mais les événements doivent se tourner contre lui. L'opinion ne se commande pas, il faut la suivre, car elle marche toujours. On peut diminuer, affaiblir la lumière du flambeau qui l'éclaire, mais il n'est pas au pouvoir de l'autorité de l'éteindre. L'opinion ne se trouve ni dans le *ridicule* des dames de la cour, ni dans le bréviaire des jésuites. Voulez-vous connaître un ambitieux en politique, examinez sa conduite : il cherche toutes les occasions de plaire au pouvoir; pourvu qu'il puisse donner des preuves de son dévouement, il est satisfait, n'importe les conditions. (Madame CAMPAN.)

OREILLES.

Les hommes réunis en nombre ont plutôt de grandes oreilles qu'un grand sens; les étonner, c'est les séduire; et qui veut bien prendre l'autorité de les commander, les dispose à obéir. (Madame ROLAND.)

ORGUEIL.

Les moralistes ont dit à l'homme : « Abaisse, réprime, étouffe en toi l'orgueil. » Moi, je lui dis : *Justifie-le*. C'est le secret de toutes les grandes vies. (Madame D'AGOUT.)

*

L'orgueil est en arrière de plusieurs siècles chez beaucoup d'hommes. (Madame C. Bachi.)

*

Presque tous les hommes sont à quelques égards un peu boursouflés : l'orgueil est analogue à tous les caractères et à tous les tempéraments ; il est de tous les pays. (Madame DE VERZURE.)

*

Les hommes, même les plus hautement doués, sont orgueilleux et mauvais : leur amour n'est qu'une tyrannie. (Madame DE GRANDFORT.)

*

Le pouvoir qu'a sur son mari une femme qui est toujours là, dont les conseils ne peuvent être tièdes ni perfides, parce que l'intérêt, l'honneur, la fortune, le bonheur, tout est commun entre eux, ce pouvoir est plus fort que l'orgueil des hommes n'a jamais pu même le supposer. (Madame C. DE SALM.)

OSTENTATION.

Combien d'hommes qui jouissent de la réputation des plus honnêtes gens, qui ont des actions peut-être les plus détestables à se reprocher ! Presque tous n'ont que l'ostentation et le masque des vertus, et ne veulent rien faire de bien qu'il ne soit vu. J'en connais qui sont dans ce cas, et qui, lisant ceci, n'en seront pas intérieurement plus contents de moi ni d'eux. (Madame DE PUISIEUX.)

OUVRIER.

L'ouvrier dont la femme douce et laborieuse sait rendre son intérieur agréable devient un homme à la fois plus intelligent et plus moral... L'homme du peuple, que le mauvais exemple n'a pas corrompu, est fier de voir sa femme et ses enfants bien tenus, et la satisfaction qu'il en éprouve, l'éloigne des mauvaises compagnies. (Madame ROMIEU.)

*

Le rôle de la femme de l'ouvrier peut être sublime, il peut être pernicieux et fatal; qu'on songe à l'obsession qu'elle peut exercer sur son mari à son retour de l'atelier, alors que, véritable furie domestique, elle n'accueille son arrivée que par des parole des plainte et de colère... (Madame Romieu.)

PANTHÈRE.

Dans ses *Mémoires*, Céleste Mogador fait ainsi parler une de ses amies, que l'on avait surnommée *la Panthère :* « On dit que nous sommes des monstres! la faute à qui? Soyez douce, bonne, ils vous font aller. Il me semble me rappeler que j'ai été douce, bonne, il y a longtemps. Mon premier amant, qui était un rapin, me faisait coucher sur le carré au mois de janvier; mon amour me tenait chaud! Quand il s'est en allé, j'ai senti le froid, et j'ai fait comme mon amour : je suis partie. Je me suis vengée de mon premier amant sur le second, du second sur le troisième, et ainsi de suite. On m'a appelée *Panthère, Serpent,* mais on m'a aimée. »

PAPE.

Le bon Benoît XIV ne se pique pas tant du titre de saint que de celui d'honnête homme; je l'en aime davantage. Toute l'Europe voit aujourd'hui avec étonnement un pape raisonnable et philosophe. Malgré tout cela, c'est un prêtre, quelque respectable qu'il soit; et je suis surprise que les rois continuent encore à envoyer des ambassadeurs à des prêtres, qui actuellement ne peuvent plus leur faire ni bien ni mal; car, aujourd'hui, tout le monde commence à montrer les dents à la vieille barbe de Rome. Ses bulles et ses excommunications ne sont plus que des chiffons. (Madame de Pompadour.)

*

Je considère quelquefois l'orgueil des prêtres, et je m'imagine que

le pauvre saint Pierre ne s'est jamais mis dans la tête que ses successeurs enverraient des ambassades, et se placeraient sans façon au-dessus des rois. Cependant les préjugés qui soutiennent leur grandeur se dissipent peu à peu. « Le pape, dit Montesquieu, est une vieille idole qu'on encense par habitude. » Peut-être que, dans cent ans d'ici, on ne l'encensera plus du tout. (Madame DE POMPADOUR.)

PAQUET.

Selon le monde, on appelle généralement *paquet* tous les importuns, tous les gens dont on n'est pas fier et tous les gens dont on n'a pas besoin ; exemple : Dans un bal,

Un oncle millionnaire n'est jamais un paquet.

L'ami de celui qu'on n'aime plus... paquet! paquet! affreux paquet!

Un mari à bonnes fortunes n'est jamais un paquet.

Un mari jaloux est un paquet respectable... mais un paquet.

Un intrigant n'est jamais un paquet.

Un *excellent* homme est presque toujours un paquet.

Un vieux fat est rarement un paquet.

Un jeune soupirant bien sincère est de temps en temps un paquet.

Un Arabe en turban, un Turc en redingote, un Grec en jupon, un Écossais en uniforme, ne sont jamais des paquets.

Un Danois trop blond, un Portugais trop noir, recommandés par des parents éloignés, sont des paquets.

Un médecin qui n'est pas célèbre et qui vous a sauvé la vie est un paquet. (Madame É. DE GIRARDIN.)

PASSION.

L'homme n'a qu'un seul moyen d'être véritablement libre : c'est en se rendant maître de ses passions. Malheureusement, nous tenons encore plus à nos passions qu'elles ne tiennent à nous. (Madame DE VERZURE.)

*

La brute cède à ses appétits, à ses penchants; l'homme doit dédaigner ce rôle passif et lutter contre ses passions. (Mademoiselle Agathe Méliot.)

PATERNITÉ.

L'un des personnages de *la Femme du Progrès* (roman par madame de Carlowitz) dit que le chevalier de Laurence avait raison de vouloir abolir la paternité; car « les droits de la mère seuls sont fondés sur la nature; qu'on nous laisse maîtresses de nos enfants. Notre amour pour eux est instinctif; celui de l'homme n'est que le résultat d'une soumission raisonnée aux institutions sociales. La femme dépravée même, l'expérience nous le prouve, est bonne mère; l'homme du plus haut mérite n'est quelquefois bon père que par orgueil. » (Madame de Carlowitz.)

PATRIE.

Les anciens avaient une patrie factice, hors des lois de l'humanité, mais enfin, ils avaient une idole à laquelle ils sacrifiaient goutte à goutte toute leur existence. Les modernes n'ont point de patrie. (Madame Gatti de Gamond.)

PATRIOTISME.

Lors de la dernière révolution polonaise, si les hommes avaient montré autant de patriotisme que les femmes, *la Pologne ne serait pas morte!* (Marie G...)

PÉCHÉ ORIGINEL.

Le premier homme sortit du paradis terrestre avec le sentiment de sa faute, mais aussi avec cette *science* nouvelle dont la conquête lui avait coûté si cher. L'ange qui lui ferma l'entrée de l'Éden était

armé d'un glaive, mais ce glaive était en même temps un flambeau. (Mademoiselle Agathe Méliot.)

PÉDANT.

On confond souvent les pédants avec les savants; cependant la différence entre eux est grande : l'un affecte la science que l'autre possède. Le pédant est au savant ce que l'apothicaire est au médecin; l'un ne comprend que les moyens, l'autre comprend à la fois les moyens et la fin. (Lady Blessington.)

PÈRE.

La femme aime et respecte dans son époux le père de son enfant. Le père retrouve avec attendrissement, dans les traits de son fils, l'image de la femme qu'il aime. Nuance insaisissable au premier abord, mais dont la diversité concourt à l'harmonie de l'union conjugale.

Le père aime dans ses enfants les desseins qu'il forme pour eux. La mère, moins portée aux abstractions, chérit tout simplement leurs caresses. Chacun ainsi reste fidèle à sa vocation; l'homme prépare au dehors l'incertain avenir; la femme retient ou ramène au foyer, par le doux attrait de sa tendresse toujours présente. (Madame d'Agout.)

*

Il y a des hommes qui croient faire preuve d'honorabilité en disant qu'ils sont pères de famille; cela ne prouve souvent qu'une chose, c'est que leur femme est féconde. (Madame C. Bachi.)

*

Un père de famille qui se suicide, abandonne ses enfants dans une forêt périlleuse. (Madame C. Bachi.)

PERFECTIONNEMENT.

On a cherché dans tous les temps les moyens de rendre l'homme meilleur, c'est-à-dire de le rendre heureux en particulier autant que le comportait sa nature, moyennant la faible rétribution d'efforts qu'il doit faire pour la félicité commune; on a beaucoup raisonné, et, le plus souvent, on a bien peu fait. La raison en est, ce me semble, en ce qu'on a rarement saisi le véritable et unique ressort par lequel on peut mouvoir les hommes efficacement, je veux dire la sensibilité. Il est bien clair que l'homme s'aimera toujours lui-même premièrement, et plus fortement que toute autre chose; il faut donc lui montrer ses vrais avantages dans le travail nécessaire qu'il fera pour ceux du plus grand nombre, et l'habituer à les trouver en cela seul. C'est le moyen de l'arracher à la personnalité, de le rendre utile aux autres et content de lui. Les gouvernements les plus heureux sont ceux où il y a le plus de récompenses attachées aux actions faites pour le bien public : la vertu ne peut manquer d'y être en vigueur, ainsi que le bon ordre et la tranquillité. (Madame ROLAND.)

PERSUADER.

Il faut souvent, pour persuader les hommes, commencer par les séduire. (Madame D'ARCONVILLE.)

PERVERSITÉ.

L'homme le plus perverti n'apprend pas sans émotion qu'il est méprisé par celui qui jouit de l'estime publique. (Madame DE SALM.)

*

INFLUENCE DE LA VIE SOCIALE SUR LE CARACTÈRE ET LES SENTIMENTS DE L'HOMME.

Le continuel frottement de la vie sociale peut être utile à l'esprit, aux connaissances humaines; mais il est incompatible avec un cœur

pur, et finit tôt ou tard par le pervertir. Il y a des organisations robustes qui résistent plus longtemps au danger; mais, à la fin, elles succombent comme les autres : l'homme, en contact avec la perversité humaine, finit par devenir plus ou moins méchant; il commence par se défendre et finit par attaquer. (Comtesse MERLIN.)

PETITESSES.

L'homme est exempt de ces innombrables petitesses qui obscurcissent la sérénité et qui souillent l'intégrité de la vie de la femme; l'homme est exempt de toutes les petites manœuvres souterraines, des secrètes jalousies, des dépits mesquins de sa compagne. (Madame ELLIS.)

PEUPLE.

Le peuple est une foule d'aveugles; quiconque se vante de son approbation, se vante de paraître honnête homme à qui ne le voit pas. (Mademoiselle DE GOURNAY.)

*

INFLUENCE DES FEMMES.

Il est des qualités qui ne se manifestent chez un peuple que lorsque les femmes s'attachent à les développer; si les dons qui leur sont particulièrement accordés venaient à être retranchés de l'association commune, on verrait s'appauvrir le patrimoine de l'humanité. L'effet des facultés qui dominent chez les femmes peut se comparer à celui de leurs voix dans un chœur. Il est toute une suite de sons élevés et purs qui ne seraient jamais entendus sans elles. Non-seulement elles ajoutent de l'étendue à l'échelle générale des pensées et des sentiments, mais elles transmettent aux hommes eux-mêmes le pouvoir d'exprimer des nuances d'impressions qu'ils n'auraient pas éprouvées ou pas distinguées sans elles; en sorte qu'elles enrichissent le monde moral et des dons qu'elles ont reçus et de ceux qu'elles développent. (Madame NECKER DE SAUSSURE.)

PHILOSOPHES.

Les philosophes du XVIIIe siècle se sont plus occupés de la politique sociale que de la nature primitive de l'homme; les philosophes du XVIIe siècle, par cela seul qu'ils étaient religieux, en savaient plus sur le fond du cœur. Les philosophes, pendant le déclin de la monarchie française, ont excité la pensée au dehors, accoutumés qu'ils étaient à s'en servir comme d'une arme; les philosophes, sous l'empire de Louis XIV, se sont attachés davantage à la métaphysique idéaliste, parce que le recueillement leur était plus habituel et plus nécessaire. Il faudrait, pour que le génie français atteignît au plus haut degré de perfection, apprendre des écrivains du XVIIIe siècle à tirer parti de ses facultés, et des écrivains du XVIIe à en connaître la source. (Madame DE STAEL.)

*

Les philosophes que l'enthousiasme inspire sont peut-être ceux qui ont le plus d'exactitude et de patience dans leurs travaux; ce sont, en même temps, ceux qui songent le moins à briller: ils aiment la science pour elle-même, et ne se comptent pour rien, dès qu'il s'agit de l'objet de leur culte. (Madame DE STAEL.)

*

Un philosophe est un homme qui se tourmente pendant sa vie pour qu'on parle de lui après sa mort. (La nourrice de D'ALEMBERT.)

*

Le philosophe est plutôt l'homme résigné que l'homme heureux. (Madame C. FÉE.)

*

Les philosophes sont des hommes qui attendent peu de plaisirs

dans la vie, et qui cependant n'éprouvent aucun désappointement. (Lady BLESSINGTON.)

PHILOSOPHIE.

Il n'y a point de félicité humaine qui puisse soutenir l'homme sans le secours de la philosophie. (Madame DE LAMBERT.)

*

Il y a des hommes qui croient être philosophes en ne suivant que les mouvements de la nature. Qu'entendent-ils donc par philosophie? (Madame DE PUISIEUX.)

*

On a voulu jeter, depuis quelque temps, une grande défaveur sur le mot de philosophie. Il en est ainsi de tous ceux dont l'acception est très-étendue; ils sont l'objet des bénédictions ou des malédictions de l'espèce humaine, suivant qu'on les emploie à des époques heureuses ou malheureuses; mais, malgré les injures et les louanges accidentelles des individus et des nations, la philosophie, la liberté, la religion, ne changent jamais de valeur. L'homme a maudit le soleil, l'amour et la vie; il a souffert, il s'est senti consumé par ces flambeaux de la nature; mais voudrait-il pour cela les éteindre?

Tout ce qui tend à comprimer nos facultés est toujours une doctrine avilissante; il faut les diriger vers le but sublime de l'existence, le perfectionnement moral; mais ce n'est point par le suicide partiel de telle ou telle puissance de notre être que nous nous rendrons capables de nous élever vers ce but; nous n'avons pas trop de tous nos moyens pour nous en rapprocher; et, si le ciel avait accordé à l'homme plus de génie, il en aurait d'autant plus de vertu. (Madame DE STAEL.)

*

Les hommes s'imaginent n'avoir ni caprices, ni bizarreries, ni humeurs. Qu'ils se trompent! J'en connais qui se piquent même de

philosophie, et qui en ont autant qu'une fille unique qui serait jolie. (Madame de Puisieux.)

PHYSIONOMIE.

La physionomie de l'homme moderne a quelque chose de tourmenté, comme les événements au milieu desquels il souffre la vie. Ceux-là mêmes qui *se montrent* heureux ont acheté si cher la quiétude d'esprit dont ils semblent jouir, que la sérénité répandue sur leurs traits garde encore l'empreinte de la lave d'un volcan. (Madame Lafarge.)

PIS ALLER.

Les hommes sont le pis aller de la plupart des femmes. Ils rougiraient d'avoir été acceptés, s'ils savaient le motif qui a déterminé pour eux. Combien d'hommes trompés! Combien de femmes qui font sonner leur fidélité bien haut, et qui seraient fort embarrassées s'il fallait y manquer! (Madame de Puisieux.)

PLACE.

Tous ceux qui ont occupé les premières places ont avoué, dans des moments de sincérité, que la première était la pire de toutes. (Madame de Lambert.)

PLAIRE.

Un homme ne plaît guère le lendemain quand il n'a pas plu le premier jour. (Madame de Puisieux.)

PLAISANTS.

Les plaisants de profession sont de tous les êtres les plus insupportables; on peut n'être de rien dans les conversations ordinaires, sans choquer personne, quand on ne nous adresse pas la parole; mais on offense à coup sûr le plaisant d'une société, quand on ne rit

pas de ce qu'il dit, et qu'on paraît occupé d'autres choses que de lui. (Madame D'ARCONVILLE.)

*

Nous ne respectons jamais ceux qui nous amusent, quoique nous souriions à leurs saillies comiques. Une considérable différence existe entre l'homme plaisant et l'homme agréable : avec l'un on rit, avec l'autre on réfléchit. (Lady BLESSINGTON.)

PLAISIR.

Les hommes ne sont pas faits pour les plaisirs, mais les plaisirs sont faits pour les hommes. (La reine CHRISTINE de Suède.)

PLÈBE.

La plèbe aveugle et stupide immole les martyrs pour le seul plaisir de contempler la souffrance. Jésus sur la croix n'est pour elle autre chose que le spectacle énergique d'un homme aux prises avec une terrible agonie.

Il est vrai que du sein de cet abîme de turpitudes sortent quelques justes qui osent approcher du gibet et laver les plaies du patient avec leurs larmes. Il est aussi des hommes faibles et sincères, souvent terrassés par la corruption du siècle, mais souvent relevés par une foi pieuse, qui viennent répandre sur ses pieds brisés le parfum expiatoire. Ceux-ci apportent des consolations à la victime ; les premiers préparent la récompense... (Madame GEORGE SAND.)

PLEURER.

Le sein d'une femme est le seul refuge où un homme puisse pleurer sans faiblesse. (Madame C. BACHI.)

POËTE.

On a beaucoup ri de la pauvreté des poëtes, et les poëtes se sont

lassés de la misère, bien qu'elle fût très-poétique. Alors ils se sont mis à travailler pour de l'argent; c'est-à-dire qu'ils se sont réduits à n'écrire que de la prose, en donnant pour excuse cette affreuse parole : « Que voulez-vous ! les vers ne se vendent pas. » Et vous avez eu des romans au lieu d'avoir des poëmes; mais eux, ils se sont pavanés dans des salons, au lieu de se renfermer dans des greniers, et ils ont dormi sûr des divans au lieu de rêver sur des grabats. (Madame É. DE GIRARDIN.)

*

Il est quelque chose au monde que le poëte convoite, et ce quelque chose, c'est la femme. C'est pour elle qu'il chante; c'est pour elle qu'il s'immortalise; c'est pour elle qu'il meurt ! Elle aussi le préfère à tout... (Madame DE CARLOWITZ.)

*

Dans tous les temps et dans tous les pays, les poëtes ont été les parasites des cours; je n'admets d'exception qu'en faveur d'un petit nombre de poëtes anglais modernes. (Lady MORGAN.)

POLITESSE.

La politesse est une science de la vie; elle ressemble à la civilité, parce qu'un homme poli est toujours civil; mais elle lui est bien supérieure, car l'homme vraiment poli connaît le monde et ses susceptibilités; il sait les différentes nuances de respect qu'il doit marquer à tel personnage; l'homme poli non-seulement est un homme simple, modeste, discret, obligeant et honnête; mais il est aimable, car la vertu veut plaire. (Madame DE FRESNE.)

*

L'homme poli est quelquefois victime de sa politesse; car, s'il fuit les mauvaises affaires, il défend les causes justes et surtout l'honneur et la faiblesse de la femme, et sait donner au grossier per-

sonnage, quand il le faut, une leçon de politesse. (Madame DE FRESNE.)

POLITIQUE.

L'art d'un politique est de tromper et de mentir à propos pour le bien de l'État; il me semble que cet art n'est pas difficile. Je m'en vais vous dire une folie : je m'imagine quelquefois qu'une jolie femme emploie plus d'esprit et de profonde politique à sa toilette, qu'il n'y en a dans tous les cabinets de l'Europe; car l'art de plaire est encore plus difficile que l'art de tromper. (Madame DE POMPADOUR.)

*

L'homme politique qui défend le peuple acquiert des droits à la reconnaissance des hommes ; c'est un beau dévouement, surtout à l'époque actuelle (1820). (Madame CAMPAN.)

*

Depuis quelque temps, les Français se sont beaucoup adonnés à la politique. On prétend que cette maladie nous est venue d'Angleterre, et qu'elle est entrée en France par le pas de Calais... En France, un homme qui se livre à la politique passe sa vie à parler système. (Madame DE POMPADOUR.)

*

Il n'existe pas un homme à Paris, en province, qui n'agisse par la volonté d'une femme, ou fatalement, ou à son insu. Presque tous les actes de nos hommes politiques répondent à des noms de femmes. (Madame É. DE GIRARDIN.)

*

Comment n'être pas désolé d'être né sous un gouvernement comme celui-ci? Pour moi, si j'avais à renaître, j'aimerais mieux être le

dernier membre des communes que d'être même le roi de Prusse. (Mademoiselle DE L'ESPINASSE.)

POLOGNE.

La Pologne est, je crois, le seul pays où, généralement parlant, les femmes sont supérieures aux hommes. (Mademoiselle DE L'ESPINASSE.)

POLTRON.

Un poltron ne saurait longtemps plaire à une femme. (Madame DU BARRI.)

POUVOIR.

Lisez notre histoire depuis cinquante ans. D'abord le pouvoir appartient à la noblesse; elle en abuse ; le peuple le lui enlève pour en abuser lui-même. La noblesse alors revient; elle ressaisit le pouvoir et elle en *rabuse.* Et voilà maintenant le peuple qui, après l'avoir reconquis, recommence à en abuser. Cette lutte acharnée entre les classes supérieures et inférieures, dans laquelle on les voit tour à tour triompher et succomber, nous semble une conséquence naturelle du caractère excessif de notre pays. En France, rien n'est stable parce que tout est exagéré. Vous appelez cela des révolutions ! nous qui voyons tout cela de plus loin, nous appelons cela de l'équilibre, et nous nous attendons à tout. Nous tâchons de juger avec l'esprit de l'histoire, qui n'a rien de commun avec l'esprit de parti ; c'est pourquoi nous constatons le brillant passé de la noblesse, sans être le moins du monde aristocrate. C'est pourquoi nous entrevoyons le puissant avenir de la démocratie, sans être démocrate non plus, ni même garde national, signataire tapageur d'une très-humble pétition. (Madame É. DE GIRARDIN.)

*

Oh ! qu'il est coupable, le pouvoir ignare de nos jours (1840) qui ne sait deviner ni la valeur des hommes ni la portée des découvertes ; qui ne sait ni pressentir ni reconnaître ; qui n'a pas l'expérience et qui

n'a plus l'instinct ; qui languit dans la misère entouré d'inestimables trésors ; qui est faible et qui laisse tous ceux qui feraient sa force en dehors de lui; qui laisse ses écrivains travailler pour vivre, ses artistes mourir de chagrin, et ses grands génies, qui l'auraient sauvé peut-être... devenir fous. (Madame Émile de Girardin.)

PRÉDICATEUR.

Un prédicateur, à Rouen, déclama fortement contre ceux qui vont à des noces et qui s'y divertissent ; quelqu'un qui avait entendu ce sermon dit au prédicateur : « Vous avez prêché contre ceux qui vont aux noces, mais Notre-Seigneur y alla bien lui-même à Cana en Galilée. » Le prédicateur répondit brusquement : « Il est vrai qu'il y allait, mais il aurait mieux fait de ne pas y aller. » (Madame la duchesse d'Orléans.)

*

Les prédicateurs sont ordinairement assez peu amusants ; il me semble qu'on perd le respect pour les ecclésiastiques lorsqu'on les voit si souvent et de si près ; car il est sûr que ce sont des hommes comme les autres. (Madame la duchesse d'Orléans.)

*

Je suis indigne d'entendre de beaux sermons , car je ne puis m'empêcher d'y dormir : le ton des prédicateurs m'endort tout de suite. (Madame la duchesse d'Orléans.)

PRÉDICATEUR DE COUR.

Les cours, que le sot vulgaire regarde avec tant d'envie, ne devraient exciter que la compassion. L'autre jour, l'abbé de la Tour-du-Pin, prédicateur des jolies femmes, vint nous voir à Versailles; et, comme on lui demandait ce qui l'avait amené : « J'ai, dit-il, une description du paradis à faire, et je viens ici prendre des mémoires. »

Le pauvre homme! Si les excès des passions les plus funestes et les plus basses, l'envie, la haine, la rage, le désespoir; si les fureurs et les crimes de l'ambition peuvent donner une image du paradis, il peut toujours venir ici. (Madame de Pompadour.)

PRÉJUGÉ.

Un jeune homme, avec les mœurs les plus déréglées et les plus répréhensibles, jouira de la meilleure réputation. Pourvu qu'il remplisse les devoirs du monde, le préjugé sera pour lui; il n'exige que la superficie des vertus. (Madame de Verzure.)

*

Qu'une femme ait une faiblesse; que cette faiblesse fasse de l'éclat, son mari sera plus sensible au ridicule que le préjugé va faire tomber sur lui, qu'à l'insulte personnelle qu'elle lui a faite.

Ce n'est point son crime qui l'outrage, c'est l'éclat qu'il a fait. Il ne s'occupe que des railleries dont il va devenir l'objet. Voilà l'effet du préjugé. (Madame de Verzure.)

*

Si un auteur célèbre n'avait point avancé qu'il n'y a rien dans la nature de si surprenant que de voir les hommes capables de surprise, pourrait-on, à moins que d'être entièrement dépourvu de bon sens, ne pas être extrêmement étonné du pouvoir que les préjugés et la coutume ont sur l'esprit des hommes? On devrait naturellement s'attendre à voir ces êtres faits pour dominer, comme ils se qualifient modestement, jaloux de leur supériorité, et fort soigneux de la maintenir. Cependant, si on en excepte l'autorité tyrannique qu'ils usurpent sur nous autres femmes, on trouvera que tous leurs efforts se réduisent à briguer la servitude la plus basse. (Lady ***. Traduit de l'anglais, par Bordelon.)

*

Les préjugés sont des chaînes inventées par l'ignorance pour séparer les hommes. (Lady BLESSINGTON.)

PRÉSENT.

Les hommes en puissance croient à la durée du présent. (Madame DE STAEL.)

PRÊTRES.

Rien au monde n'est pire que cette manie qu'ont les moines et les prêtres de tout gouverner. Tous les ecclésiastiques, de quelque religion qu'ils soient, sont ambitieux et prétendent partout à la domination. (Madame la duchesse D'ORLÉANS.)

*

Les prêtres sont les ennemis déclarés des femmes. En chaire, il leur arrive très-souvent de prononcer contre elles, devant le peuple assemblé, les invectives les plus atroces. Ils exagèrent leurs défauts; ils leur supposent des vices, et, à voix redoublée, ils publient que leur société est dangereuse pour le salut, qu'on ne peut être heureux dans ce monde et dans l'autre, si on ne se détermine pas à se séparer d'elles.

L'état de prêtre donne le premier rang à des millions d'hommes que des revenus immenses entretiennent dans la plus grande opulence. Un très-petit nombre d'entre eux mérite, par ses services utiles et nécessaires, une portion de ces revenus; mais le plus grand nombre, à cause de son inutilité absolue, ne mérite ni l'honneur de ce premier rang, ni la possession de ce qui y est attaché. (Madame DE COICY.)

*

En France, les ministres des autels paraissent être les ennemis

déclarés des femmes. Par état, ils les outragent en public ; mais, en particulier, ils ne peuvent pas plus que d'autres résister à leurs charmes. (Madame DE COICY.)

*

Je puis assister avec intérêt à la célébration de l'office divin, quand elle se fait avec gravité ; je ne vois que la réunion d'hommes faibles, implorant le secours d'un Être suprême. (Madame ROLAND.)

*

L'administration des prêtres a toujours été plus ou moins fatale à la France, et peut-être aussi aux autres États : ils sont faits pour prier Dieu, et non pour gouverner les hommes. (Madame DE POMPADOUR.)

*

Un mahométan, ayant pris du goût pour la religion chrétienne, en parla à un prêtre turc qui était de ses amis. Celui-ci, sans combattre son penchant, l'exhorta à faire le voyage d'Italie avant de se déterminer ; à quoi l'autre consentit. Il y fut horriblement scandalisé de la conduite des ecclésiastiques, et voici ce qu'il écrivit à son ami : « Je me fais chrétien, pleinement convaincu que la religion du Christ est divine, puisqu'elle a pu se soutenir malgré la mauvaise conduite de ceux qui la prêchent. » (Madame DU MOUTIER.)

*

LES PRÊTRES ET LA RELIGION.

J'ai reçu votre livre (1), et je vous en suis très-obligée : il est admirable, et je lui ai donné la première place dans ma petite bibliothèque, qui n'est composée que d'auteurs qui, comme vous, font honneur à la France, et excitent l'envie des étrangers. Vous méritez

(1) Lettre à M. de Montesquieu. — 1751.

le titre de législateur de l'Europe, et je ne doute pas qu'on ne vous l'accorde bientôt unanimement.

Comme j'ai à présent un peu de loisir, causons un peu ensemble. Vous dites qu'il est impossible que la religion chrétienne subsiste encore plus de cinq cents ans en Europe. Il est vrai que la plupart des prêtres font ce qu'ils peuvent pour la détruire par leur ambition et leur intolérance. Le monde a été longtemps aveuglé; mais il commence à avoir des yeux et à s'en servir. Je crains surtout que les philosophes, qui voient le double des autres, ne soient trop zélés dans cette occasion.

La religion chrétienne est vraie, sainte et consolante : il ne s'agit pas de la détruire, mais de réformer les abus; coupez les branches inutiles, mais ne coupez pas l'arbre. J'ai quelquefois ouï parler des quakers d'Angleterre; je n'aime pas qu'ils se croient inspirés par le Saint-Esprit pour dire des sottises dans leurs assemblées; mais j'aime la sagesse qu'ils ont eue de se passer des prêtres. La religion est bonne; il n'y a que ses ministres qui sont souvent mauvais. Il sera, dit-on, bientôt ridicule d'être chrétien : si cela arrive, ce sera leur faute. D'ailleurs, je vois tous les jours que la religion romaine fait de mauvais sujets.

Nos évêques ne sont pas Français, mais sujets du pape.

Une pratique qui m'a toujours déplu dans notre religion, mais qu'il faut pourtant respecter, c'est la confession : comment parler à cœur ouvert à un inconnu, qui se moque peut-être de vous, et qui est peut-être aussi grand pécheur? Le jeûne qu'on nous ordonne ne me plaît pas davantage : c'est l'affaire du médecin. Il est fort bon contre l'intempérance; mais je doute fort qu'un fripon, qui est à jeun, soit plus agréable à Dieu qu'un honnête homme qui a bien dîné. Je vais quelquefois au sermon, et je m'y ennuie : ces saintes harangues ont produit mille fanatiques et n'ont jamais fait un homme de bien. Quant aux sermons de morale, ils sont bons, mais inutiles : pourquoi exhortez-vous un Anglais à devenir humble, un fermier général à devenir désintéressé? Il vaudrait autant dire à un malade : « Monsieur, je vous prie de n'avoir plus la fièvre. » Les vices sont des maladies de l'âme; ce n'est pas par des sermons qu'on les guérira.

Malgré tous les abus et les pratiques qui me paraissent inutiles dans notre religion, j'ai pour elle le plus profond respect; mais ce respect ne m'empêche pas de condamner l'esprit d'intolérance de

notre religion. On dit que les dévots se préparent à vous attaquer parce que vous avez parlé librement, non pas contre la foi, mais contre la superstition. J'espère que Louis XV ne sera jamais persécuteur : il est honnête homme, et point du tout dévot. Si toutefois la cabale lui arrachait quelque résolution violente, cette lettre vous répondra de moi, et vous ne pourrez m'accuser d'y avoir part. (Madame de Pompadour.)

*

LES PRÊTRES ET LES PARISIENS.

Les dévots attribuent aux vices du peuple le peu de succès que les prêtres obtiennent à Paris, au lieu d'en chercher la véritable cause dans le peu de lumières du sacerdoce. Le peuple, aujourd'hui, est plus instruit, plus laborieux, moins malheureux que ne l'étaient ses pères ; et l'Église ne reprendra de l'empire sur lui qu'en marchant en tête de toutes les améliorations, au lieu d'y porter obstacle comme elle a conservé l'habitude de le faire. (Madame Flora Tristan.)

*

LES PRÊTRES DOIVENT TOUS FAIRE LE BIEN.

Je ne parlerai point des prêtres ; leur état et leurs fonctions les rendent si respectables, que, s'ils font des fautes, il faut les regarder comme la honte de l'humanité, qui se trouve partout avec ses faiblesses, et n'en pas prendre occasion de moins respecter leur caractère ; ils doivent tous faire le bien, et nous devons croire que tous le font. (Madame de Verzure.)

PRINCE.

Il y a des princes de naissance, il y a des princes de fortune : il n'y a guère de princes de mérite, c'est-à-dire à qui le mérite donne la première place. (Madame de Lambert.)

*

Les princes sont toujours plus fourbes que leur cour. (La reine Christine de Suède.)

*

Les princes ressemblent à ces tigres et à ces lions auxquels leur meneur fait faire cent tours et mille jeux. A les voir, il semble qu'ils leur soient entièrement soumis. Cependant, quand il y pense le moins, un coup de patte le jette là, et fait voir qu'on n'apprivoise jamais ces sortes d'animaux. (La reine Christine de Suède.)

*

J'ai souvent entendu les gens qui précèdent ou qui suivent les princes, crier : *Chapeau bas!* C'est une sottise. Les princes ne doivent pas commander le respect, il faut qu'ils l'inspirent; la confiance ne s'achète pas, elle se donne; le respect ne se commande pas, il se donne de même. Quand le peuple est heureux, il fait spontanément ce que les ordres font faire par contrainte. Un œil exercé juge les choses avec une grande rapidité, il ne se trompe par sur l'opinion. (Madame Campan.)

*

Les qualités nécessaires pour faire un bon prince font un brigand de l'homme sans fortune. (Miss Mary.)

*

En général, les princes, en amitié, sont comme les amants; ils aiment leur ami jusqu'à ce qu'un autre leur plaise davantage : une nouvelle amitié entraîne presque toujours la rupture de l'ancienne. Alors il ne reste d'eux que des lettres et des portraits. (Madame de Genlis.)

*

Les princes s'ennuient plus que les autres hommes, parce qu'en général ils sont plus mal élevés, et qu'ils ont moins de ressources personnelles. (Madame DE GENLIS.)

*

Les princes trouvent un charme particulier dans la naïveté, apparemment parce que rien n'est plus rare à la cour. C'est pourquoi tous les princes en général aiment les enfants. Ce fut peut-être par un sentiment semblable qu'ils eurent jadis des *fous*. Il faut convenir que, près d'eux, l'ingénuité ne saurait être constante sans un peu de folie. (Madame DE GENLIS.)

PRINCES (LES PETITS).

Je crois, en vérité, qu'il n'y a ni grâces ni esprit parmi les Allemands ; mais aussi, en revanche, ils disent que les Français n'ont point de bon sens. On m'a raconté une saillie du comte de Lestignac à son sujet (il est ici question d'un prince allemand). Son Altesse lui ayant proposé de jouer, le comte dit : « Je le veux ; allons, quatre louis la partie. — C'est un peu trop mince pour moi, reprit Son Altesse. — Eh bien, cria Lestignac piqué, jouons, en un cent de piquet, tous vos petits États contre une partie de mes terres. » Vous voyez dans cette occasion la vanité qui repousse la vanité ; mais, après tout, il n'y a pas de mal à humilier un peu ces petits princes, qui écrasent leurs sujets pour venir briller à Paris. (Madame DE POMPADOUR.)

PRINCES ET PRINCESSES.

Si vous voulez que je vous dise la véritable raison pourquoi les princes et princesses se détestent tellement, c'est qu'ils ne valent rien du tout. (Madame la duchesse D'ORLÉANS.)

PRINCIPES.

Ce n'est pas d'après leurs principes qu'il faut juger les hommes, mais d'après l'influence que ces principes ont sur leur conduite. (Madame de Stael.)

PROBITÉ.

On fait souvent tort aux hommes en doutant de leur probité; mais quelquefois on s'en fait un plus grand à soi-même quand on n'en doute pas. (La reine Christine de Suède.)

*

Probité : Terme vaste que peu de gens comprennent dans toute son étendue; et peut-être n'est-ce pas leur faute. Il est des finesses en tout; et la probité a les siennes, qui ne sont aperçues que par les personnes qui ont le plus d'âme. Les jeunes gens n'en ont presque pas encore, et les vieillards presque plus d'idée. On ne les sent pas dans la jeunesse; on ne les sent plus dans un âge avancé. Il y a même des gens d'esprit pour qui ces minuties d'honneurs ont un ridicule en tout temps. Il faut bien des réflexions pour connaître l'homme de société, et à lui beaucoup de la droiture de cœur pour qu'on en fasse cas. Les jeunes gens sont parjures, méchants, menteurs, infidèles, calomniateurs, souvent pis, faute de savoir bien ce qu'il faut être. Cette habitude ne les dispose pas à devenir meilleurs avec le temps. Il serait donc essentiel que les premières leçons des enfants fussent des leçons de probité. Il faudrait leur apprendre ce à quoi les engage la qualité d'homme; et le plus tôt serait le mieux. J'invite quelque honnête et habile homme à nous faire des éléments de morale à l'usage des enfants. On les fatigue d'une multitude de préceptes superflus; et on les laisse grandir sans leur avoir donné une notion exacte de ce que c'est que probité. S'ils ne sont pas fort honnêtes gens, il ne faut pas s'en étonner; ils seraient, je crois, de fort mauvais humanistes, et de très-pitoyables géomètres, si on ne s'y prenait pas mieux pour leur apprendre le latin ou la géométrie. Aussi ils trompent leurs parents, et ils s'en félicitent; ils déshonorent des femmes qui ont été ou assez

simples pour les croire, ou assez sensées pour les refuser, et ils s'en font une espèce de point d'honneur ; ils font des dettes qu'ils ne payeront jamais, et ils ne s'en cachent pas : cependant ils se trouvent à l'âge de quarante ans avec la réputation d'une probité soutenue. Qu'entend-on donc dans le monde par de la probité ? (Madame DE PUISIEUX.)

*

La probité est une chose si belle, si simple, si fort dans le sens de ce qui doit être pour rendre la vie heureuse et assurer la tranquillité de l'âme, que celui qui ne l'a pas par nature devrait encore l'acquérir par calcul. (Madame DE SALM.)

PRODIGUE.

En général, il vaut mieux être maîtresse d'un homme prodigue que d'un avare, et il vaut mieux être femme d'un avare que d'un prodigue. (Mademoiselle DE SCUDÉRI.)

PROFESSIONS PERDUES.

MOINES, TROUBADOURS, CHEVALIERS, BOUFFONS.

Il est des professions perdues dans l'oubli des âges que l'on ne saurait embrasser, et qui se trahissent encore dans les caractères modernes. Il y a, par exemple, des hommes nés *moines*, qui sont chauves à vingt-cinq ans, qui passent leurs jours à compulser de vieux livres, et qui transforment en cellule tout appartement de garçon.

Il y a encore des hommes nés *troubadours*, qui ont toute la grâce des anciens trouvères, qui sont dévoués au culte des femmes, qui se sacrifient pour elles, qui les chantent et qui les aiment, et dont le monde se moque précisément à cause de cela, et puis aussi parce qu'ils nouent leur cravate un peu trop en écharpe.

Il y a des hommes nés *chevaliers*, qui rêvent les grandes entreprises, qui recherchent les nobles dangers, qui s'attaquent aux pouvoirs indignes. Cette canne élégamment sculptée qu'ils tiennent à la main est une ancienne lance.

Il y a, enfin, des hommes nés *bouffons*, non point bouffons de théâtre, mais bouffons dans l'acception historique du mot. Leur profession est d'amuser et de distraire ; leur droit est quelquefois d'avertir et d'éclairer. Ils aiment les clinquants et les grelots ; on leur pardonne ces enfantillages. On leur passe tout, parce qu'ils font rire, et qu'on ne les prend jamais au sérieux ; ce sont des nains qu'on laisse grandir, parce qu'ils sont des nains ; ce sont des fous à qui l'on accorde le privilége de dire des vérités sages et dures, parce qu'ils sont des fous ; dans leur malicieuse gaieté, ils jouent avec le sceptre, et vont se percher sur le dossier du trône, comme le fait un singe favori, car à ces familiers sans conséquence tout est permis : l'importunité, l'insolence et même le courage et l'esprit. C'étaient jadis les rois qui avaient des bouffons, aujourd'hui ce sont les peuples. (Madame É. DE GIRARDIN.)

PROGRÈS.

Ce n'est pas dans une étude matérielle de la cause première qu'il faut chercher le progrès. Ce progrès ne sera jamais qu'une confirmation de plus en plus éclatante et universelle de la foi en Dieu, conquête primitive, durable, éternellement modifiable et perfectible de l'humanité. Mais ce qu'il appartient à la science humaine d'analyser et d'expliquer par les moyens qui lui sont propres, c'est, d'une part, le mécanisme des causes naturelles procédant des unes et des autres. La science fera ce progrès quand les savants auront vu un assez grand nombre de faits nouveaux et incontestables pour rougir de leur scepticisme, comme ils rougiraient aujourd'hui de leur naïveté, si naïfs ils pouvaient être. (Madame GEORGE SAND.)

PROPRIÉTÉ, PROPRIÉTAIRE.

Ce mot de propriété n'est qu'un flatteur mensonge. La propriété est une des plus douces chimères de la fantaisie sociale. C'est-à-dire la propriété existe bien, mais ce qui n'existe pas, c'est le propriétaire. Le propriétaire pur sang est ce qu'il y a de plus rare dans ce pays, où l'on se bat pour la propriété. La plupart des pro-

priétaires ressemblent à ces grands seigneurs ruinés qui portent toujours pompeusement le nom de la terre qu'ils ont depuis longtemps vendue. Le propriétaire d'un champ n'est presque jamais celui qui le possède. La première chose que fait un homme qui vient d'acheter une maison, c'est d'emprunter dessus pour la payer; et sérieusement cet homme-là ne peut pas s'appeler un propriétaire. (Madame É. de Girardin.)

PROTECTION.

Le mari doit protection à sa femme. — Ceci est la loi.

Loi tutélaire, alors qu'une femme, par sa faiblesse, était exposée à devenir le jouet de la force réglée. Le temps des aventures, des enlèvements, des brigandages, ce temps est loin de nous. Aujourd'hui la chevalerie, en tant que garantie de la sécurité des femmes; est parfaitement suppléée par la gendarmerie, la police et les tribunaux. Puisque la vigueur des bras de l'homme fut son seul titre à l'exercice de la protection maritale, il n'y a plus à s'occuper de cette sanction législative de la puissance musculaire.

Et non-seulement la femme n'a plus besoin du bras de son mari comme d'un bouclier, mais encore la femme outragée et battue ne l'est presque jamais que par son protecteur. C'est contre son protecteur uniquement qu'il lui arrive d'avoir besoin d'être protégée par la loi qui le lui avait nommé. (Madame de Casamaior.)

PROVINCIAL.

Il n'y a rien de plus bêtement méchant que l'habitant des petites villes. Il en est même divertissant... (Madame George Sand.)

*

La fantaisie de diffamation dévore les esprits provinciaux. (Madame George Sand.)

*

Les Gascons sont de très-excellentes gens, pas plus menteurs, pas plus vantards que les autres provinciaux, qui le sont tous un peu. Ils ont de l'esprit, peu d'instruction, beaucoup de paresse, de la bonté, de la libéralité, du cœur et du courage. (Madame George Sand.)

PROUDHON.

Monsieur Proudhon, vous êtes décidément un grand écrivain : vous avez la chaleur entraînante et communicative, vous avez la passion et vous avez le style, vous avez l'art d'inventer et de charpenter, vous savez exciter l'intérêt et tenir l'attention en éveil, vous connaissez le truc de l'art et les ficelles du métier, vous préparez habilement les effets et vous entendez admirablement la tirade... mais vous manquez de sens commun... (Madame Juliette la Messine.)

QUALITÉS.

On demandait un jour dans une compagnie quelle était la qualité la plus essentielle aux hommes ; tout le monde dit : « La probité, » ou « la valeur ; » et moi, je dis que c'étaient moins ces vertus que l'art de paraître tout ce que l'on voulait, sans se démentir. (Madame de Puisieux.)

*

Si l'homme qui a de grandes qualités et un vrai mérite est toujours simple et modeste, ce n'est pas qu'il ignore ce qu'il vaut ; c'est que sa supériorité lui est si naturelle, qu'il n'a pas même l'idée de s'en enorgueillir. (Madame C. de Salm.)

QUARANTE ANS.

L'amant d'une jeune femme doit devenir infidèle ; le temps enlève

en même temps des charmes à sa maîtresse et des feux à son amour; mais une femme qui nous plaît à quarante ans est sûre de son empire; tous ses moyens de plaire sont calculés, elle sait les employer tour à tour; le temps, loin de les détruire, ne leur prête que plus d'attraits; en un mot c'est plus que de l'amour qu'elle inspire, c'est un charme irrésistible produit par une illusion continuelle. (NINON DE LENCLOS.)

QUERELLES DE RELIGION.

Toutes les querelles qu'il y a au sujet de la religion viennent de la faute des prêtres de tous les côtés; au lieu de chercher les moyens de rétablir la paix, ils cherchent (je le dis de ceux de tous les côtés) uniquement les moyens d'animer tous les chrétiens les uns contre les autres; ils pensent ainsi réussir à dominer sur les personnes les plus élevées; ils sont tels, que, sur cent à peine, en trouve-t-on un seul qui ne soit pas plein d'ambition. Je suis persuadée que, si l'on voulait s'entendre mutuellement de bonne foi, toutes les religions pourraient se réunir et ne former qu'un troupeau et qu'un pasteur. (Madame la duchesse D'ORLÉANS.)

RACINE.

Racine mourut de chagrin, parce que Louis XIV lui retira ses bonnes grâces à la première vérité qu'il osa prononcer. (Lady MORGAN.)

RAISON.

Tant que la raison passera pour être séditieuse, vous aurez parmi vous des germes de révolution, parce qu'elle ne peut être envisagée comme telle par un parti qui veut régner sans elle. Comme aujourd'hui les peuples ne peuvent vivre sans son appui, il y aura constamment, jusqu'à ce qu'on lui rende son empire, des discussions qui pourront conduire plus loin qu'on ne pense. Ses fables ne sont plus de saison; les mots ne peuvent remplacer les choses. La puissance des baïonnettes ne remettra point dans l'esprit des hommes les erreurs que les lumières en ont chassées pour toujours. C'est un obstacle

insurmontable pour les prétentions ambitieuses; elles pourront faire beaucoup de mal, mais il faudra bien qu'elles cèdent. Ceux qui les soutiennent luttent contre l'évidence et le savent bien. La force des choses présente l'obstacle dont ils se plaignent. Ce n'est pas ma faute si les événements m'ont instruite, c'est la faute des événements; pourquoi les ont-ils laissés arriver? Il n'était pas en leur pouvoir de s'y opposer. Eh bien, il n'est pas plus en leur pouvoir d'arrêter la raison. Leur éducation est à faire; ils ont besoin, pour en avoir une solide, d'imiter les joueurs de la bourse, en suivant l'impulsion; s'ils luttent contre, comptez sur leur ruine. Les entêtés, dans ce pays, passent pour des fous, les preuves en sont bientôt acquises; là, les choses s'expédient promptement : c'est plus long en politique, mais le résultat est le même. (Madame CAMPAN.)

RANCUNE.

Quand les hommes ont à choisir entre le souvenir d'un tort ou d'un bienfait, ils n'hésitent pas longtemps entre la rancune et la reconnaissance. (Madame SOPHIE GAY.)

REBELLE.

Les peuples soumis aux rois ne le seraient plus, s'ils avaient les moyens de cesser de l'être; car la subordination n'a pas été une affaire de convention, mais de violence ou de force ouverte. Ainsi un peuple qui secoue le joug n'est rebelle qu'autant qu'il se conduit mal dans la révolution, et qu'il ne sait pas prendre les moyens qui servent à la faire réussir. (Madame DE POMPADOUR.)

RÉFORMATEURS.

Il y a des gens qui se persuadent, ou plutôt qui feignent d'être persuadés, qu'en demandant, selon la simple et belle formule de Saint-Simon, l'*amélioration du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre*, les réformateurs modernes veulent que l'homme

du peuple aille en carrosse, mange dans de la vaisselle plate, se vête d'étoffe de prix. « Qui donc, demandent-ils très-judicieusement, en raisonnant dans une telle hypothèse, pétrira notre pain, taillera nos habits, ensemencera nos terres? » C'est le procédé des petits esprits d'affubler d'extravagance les grandes idées, afin d'en avoir raison par le ridicule. (Madame d'Agout.)

RELIGION.

Une des causes de l'affaiblissement du respect pour la religion, c'est de l'avoir mise à part de toutes les sciences, comme si la philosophie, le raisonnement, enfin tout ce qui est estimé dans les affaires terrestres, ne pouvait s'appliquer à la religion : une vénération dérisoire l'écarte de tous les intérêts de la vie; c'est, pour ainsi dire, la reconduire hors du cercle de l'esprit humain, à force de révérences. Dans tous les pays où règne une croyance religieuse, elle est le centre des idées, et la philosophie consiste à trouver l'interprétation raisonnée des vérités divines. (Madame de Stael.)

*

Je conçois parfaitement pourquoi les prêtres veulent une soumission aveugle, et prêchent si ardemment cette foi religieuse qui adopte sans examen et adore sans murmures, c'est la base de leur empire : il est détruit dès qu'on raisonne. (Madame Roland.)

*

Les hommes, qui ont eu grand soin de s'emparer des affaires de religion comme de toutes les autres, ne suivent pas plus les préceptes de la raison dans cette matière que dans toute autre : tant mieux s'ils ont eu le bonheur de naître dans un pays où la véritable religion soit reconnue; car celle qu'ils ont sucée avec le lait est pour eux la seule bonne. Ils n'ont pas d'autre preuve de l'excellence qu'ils lui accordent, sinon que telle était la croyance de leurs ancêtres. D'après ce préjugé, ils y sont fortement attachés comme à la seule véritable, et, sans se donner la peine de faire d'examen ni de compa-

raison, ils condamnent toutes les autres comme erronées. (Lady ***. Trad. de l'angl. par Bordelon.)

*

On nous parle beaucoup de l'autorité en fait de religion; mais, pour que cette autorité soit reconnue, il faut qu'elle se démontre : on aura beau la faire sonner bien haut; si l'on nous défend l'exercice de notre raisonnement, on pourra bien *crier dans le désert*. Il faut, en effet, avant tout, être compris, et mettre ceux qui écoutent en bonne volonté de comprendre. C'est donc un mauvais moyen que de dire aux hommes : « Vous vous abusez tous individuellement; il n'y a de vrai que ce que vous dit le pouvoir. » Dites plutôt : « Il n'y a de vrai que le vrai; » et faites comprendre le vrai selon les circonstances et les dispositions de chacun. (Madame de Rémusat.)

REPRÉSENTATION NATIONALE.

Une représentation nationale imparfaite n'est qu'un instrument de plus pour la tyrannie. (Madame de Stael.)

RÉPUBLIQUE.

Ce n'est guère que dans les républiques que les caractères courageux, vertueux, généreux, peuvent se former. (Mademoiselle de Sommery.)

RÉPUTATION.

Ce ne sont point les femmes qui font la réputation d'un homme d'esprit; les hommes, au contraire, font la nôtre soit en bien, soit en mal. Notre approbation ne supplée point aux preuves de capacité; et, quand un homme a prouvé qu'il avait du mérite, notre censure tombe à faux. C'est tout autre chose quand un homme prononce sur le compte d'une femme; s'il dit que c'est une femme d'esprit, on l'en croit sur sa parole. D'où peut venir cette différence? Il me semble

que les hommes sont au moins aussi sujets à se prévenir sur notre compte que nous sur le leur. (Madame de Puisieux.)

RÉSISTANCE.

Trouverez-vous dans l'amour quelque chose de plus enchanteur que la résistance d'une femme qui vous supplie de ne pas abuser de sa faiblesse, qui veut vous devoir jusqu'à sa vertu? Est-il rien, en un mot, de plus séduisant qu'une voix presque étouffée par le plaisir et l'émotion, que ces refus qu'une amante se reproche, dont elle tâche d'adoucir la rigueur par les regards les plus tendres, les plus passionnés, avant même qu'on s'en soit plaint? Et vous pouvez consentir à voir finir sitôt un pareil enchantement? Je ne puis le concevoir. (Ninon de Lenclos.)

RESPECT.

Les hommes ne sont prodigues de respect envers les femmes que dans le dessein bien arrêté de leur en manquer au plus tôt. (Madame de Puisieux.)

*

Quel qu'il soit, riche ou pauvre, bon ou méchant, sage ou imprudent, tout homme a le droit imprescriptible d'être traité avec déférence, d'être considéré dans sa propre maison. Il est vrai que ceci présente quelque difficulté lorsqu'il s'agit d'un individu dénué de tout jugement; mais ce n'est pas à cause de son mariage qu'un homme devient déraisonnable, et la femme qui a élu un semblable compagnon doit subir les conséquences de son choix; elle doit même du respect à un pareil mari, quel que soit le degré de sa folie, puisqu'elle s'est volontairement placée dans une situation telle, qu'elle doit nécessairement lui être subordonnée. (Madame Ellis.)

RÉVOLTE.

La violence de la révolte est toujours en proportion de l'injustice et de l'esclavage. (Madame DE STAEL.)

*

On ne mène les hommes ignorants et corrompus, ni par la justice, ni par la raison ; ils se révoltent moins contre le mal qu'on leur fait, que contre le bien qu'on veut leur faire. (Madame DE STAEL.)

RICHE.

L'homme riche ne tourne ses regards vers les autres que pour comparer, que pour jouir de leur abaissement, et presque jamais pour les secourir : son cœur ne sent pas le besoin de faire des heureux. (Madame DE LAMBERT.)

RICHELIEU (LE DUC DE).

Le duc de Richelieu est un archidébauché et un poltron ; il ne croit ni en Dieu, ni en sa parole ; de sa vie il n'a rien fait et ne fera rien qui vaille ; il est ambitieux et faux comme le diable... Il est gracieux et ne manque pas d'esprit, mais il est d'une insolence rare ; c'est le pire des enfants gâtés. (Madame la duchesse D'ORLÉANS.)

RICHELIEU (LE CARDINAL DE).

Le despotisme du cardinal de Richelieu détruisit en entier l'originalité du caractère français, sa loyauté, sa candeur, son indépendance. On a beaucoup vanté le talent du premier ministre, parce qu'il a maintenu la grandeur politique de la France, et, sous ce rapport, on ne saurait lui refuser des talents supérieurs ; mais Henri IV atteignait au même but, en gouvernant par des principes

de justice et de vérité. Le génie se manifeste non-seulement dans le triomphe qu'on remporte, mais dans les moyens qu'on a pris pour l'obtenir. La dégradation morale, empreinte sur une nation qu'on accoutume au crime, tôt ou tard doit lui nuire plus que les succès ne l'ont servie.

Le cardinal de Richelieu fit brûler, comme sorcier, un pauvre innocent curé, Urbain Grandier, se prêtant ainsi bassement et perfidement aux superstitions qu'il ne partageait pas. Il fit enfermer dans sa propre maison de campagne, à Rueil, le maréchal de Marillac qu'il haïssait, pour le faire condamner à mort plus sûrement sous ses yeux. M. de Thou porta sa tête sur un échafaud, pour n'avoir pas dénoncé son ami. Aucun délit politique ne fut jugé légalement sous le ministère du cardinal de Richelieu, et des commissions extraordinaires furent toujours nommées pour prononcer sur le sort des victimes. Cependant, de nos jours encore, on a pu vanter un tel homme! Il est mort à la vérité dans la plénitude de sa puissance : précaution bien nécessaire aux tyrans qui veulent conserver un grand nom dans l'histoire. (Madame de Stael.)

*

Richelieu, en s'emparant des affaires d'Allemagne, changea la politique de l'Europe et remplaça la suprématie de l'Espagne par celle de la France... Henri IV voulut changer la politique de l'Europe, mais Richelieu seul le fit. A Richelieu commence une nouvelle histoire : la France prend un nouveau rang. A l'intérieur aussi, elle prend un nouveau caractère : le gouvernement change; les factions et les protestants sont soumis; la tolérance est établie; les lettres commencent. La première impulsion du siècle de Louis XIV est ici. Richelieu donna l'exemple d'une ambition digne de la France; il créa des armées pour la seconder, une langue pour l'illustrer. Heureux l'avenir, s'il avait su rester fidèle à la prudence et à la tolérance d'un cardinal!...

Richelieu fit reparaître à l'extérieur la savante politique qu'on n'avait plus connue depuis Louis XI; mais, à l'intérieur, il renforça le despotisme. Aussi intrépide dans ses desseins qu'implacable dans ses vengeances, on eut la gloire et les dangers des grands caractères

dans les États absolus. Richelieu fit tout plier sous son ascendant. Comme il ignora la clémence, qu'il se montra un ennemi cruel, on doit le détester sous quelques rapports; mais, quand on songe que ce grand homme, au lieu de pouvoir méditer en silence des desseins qui demandaient tant de réflexions et d'audace à la fois, dut, au contraire, disputer sans cesse son pouvoir, et même sa vie, aux petites intrigues des hommes et des femmes, aux hésitations même du roi, on reste émerveillé de tant de persistance et d'intrépidité. Quelle vie tourmentée, violente, glorieuse et déchirée! Ajoutez que ce grand cardinal, comme on l'appelle dans les mémoires du temps, était sans cesse malade : son âme forte ruinait son corps débile, son organisation fine et irritable. Il y a quelque chose en lui de ces martyrs qui souffrirent les tourments et moururent pour leur foi...

Le cardinal de Richelieu avait un visage long et pâle, distingué et agréable. Ses yeux étaient grands et vifs, son front haut, son nez aquilin, sa bouche bien faite, ses sourcils fortement marqués, ses cheveux noirs et pendants, sa démarche noble, son air imposant; il était maigre, sa taille haute et dégagée... Son abord, plein de grâce et de douceur, s'accordait bien avec ses manières élégantes, affables, exquises. La reine Marie de Médicis lui reprochait de se montrer accablé, malade et défait quand il voulait, et de verser de fausses larmes. Il parlait facilement, avec éloquence, et sa grande âme se montrait dans toute sa personne. (Madame Allart de Méritens.)

*

Le cardinal de Richelieu, malgré ses défauts, a été le plus grand homme de son temps, et les siècles passés n'ont rien pour le surpasser. Il avait la maxime des illustres tyrans : il réglait ses desseins, ses pensées et ses résolutions sur la raison d'Etat et sur le bien public, qu'il ne considérait qu'autant que ce même bien public augmentait l'autorité du roi et ses trésors. Il voulait le faire régner sur ses peuples, et lui-même régnait sur son roi. La vie et la mort des hommes ne le touchaient que selon les intérêts de sa grandeur et de sa fortune, dont il croyait que celle de l'État dépendait entièrement. (Madame de Motteville.)

RICHESSES.

Tous les hommes cherchent à obtenir le respect par les richesses, c'est encore pour eux la voie la plus courte et la plus sûre, car les richesses gagnées, n'importe comment, obtiennent partout le respect qui n'est dû qu'aux talents et à la vertu. Les hommes négligent tous les devoirs de l'homme, et néanmoins sont traités en demi-dieux. — La religion s'est aussi isolée de la morale, et les hommes s'étonnent que le monde ne soit plus qu'une caserne. (Madame Mery.)

*

Dans l'ordre des biens qui font le désir des hommes, les richesses tiennent un grand rang...

... Les richesses ont usurpé une certaine supériorité qui n'était due qu'aux grandes qualités. Elles inspirent à la plupart des hommes une certaine hauteur ; mais ce n'est pas une hauteur de dignité, ce n'est qu'une hauteur d'illusion. Elles occupent, dans notre esprit et dans notre cœur, une place qui ne leur est pas due. Elles dégradent l'homme et l'anéantissent. Le chrétien qui se livre à l'amour des richesses doit renoncer à la gloire. On a vu d'illustres scélérats, mais on n'a jamais vu d'illustres avares...

... La licence et l'impunité étant un des grands priviléges de la richesse, l'homme puissant s'est fait, dans son cœur, une citadelle qui le met en sûreté contre les approches de la vérité et contre les reproches de sa raison et de sa conscience. Les grandes fortunes ne sont pas seulement l'aliment de notre amour-propre ; elles sont aussi l'appui de notre faiblesse, et les lits où notre âme se repose ; elle est faible et languissante sans elles. Mais souvent ces appuis sont trop forts, puisqu'ils nous font oublier notre soumission et notre dépendance.

Les richesses sont vaines dans leur usage, insatiables dans leur possession. Vaines, par la fausse idée qu'elles nous donnent de nous-mêmes, idée qui n'est pas fondée sur notre être réel, mais sur notre être imaginaire. Tout ce qui entoure ces favoris de la fortune sert leurs illusions. Ces vils adulateurs qui les approchent et qui désho-

norent la louange par l'emploi qu'ils en font; ces poëtes illustres, ces orateurs, ministres de la renommée, s'abaissent quelquefois jusqu'à servir leur amour-propre. La renommée même les favorise : elle ne se charge que des actions d'éclat, et presque jamais des actions vertueuses. Tout contribue à soutenir cette fausse idée qu'ils ont d'eux-mêmes. (Madame de Lambert.)

*

Les deux passions qui gouvernent les hommes, les deux sentiments de l'âme, l'amour et l'ambition, que les richesses favorisent et en même temps dégradent; quel parti en tirons-nous? Et savons-nous les employer? Elles nous ont été données, l'une pour notre bonheur, et l'autre pour notre élévation. Les sentiments du cœur font la félicité de l'homme; l'amour de la gloire en fait la dignité. Mais la vanité, la gloire des petites âmes, est devenue le ressort des esprits médiocres; et la vraie grandeur est ignorée. Les hommes qui mettent tant de délicatesse dans l'amour, en mettent peu dans l'ambition; et ils sont aussi flattés d'une place achetée que d'une place méritée. Les hommes ne veulent être qu'élevés; ils ne se soucient pas d'être grands; ce n'est pas la vraie gloire que l'on cherche, mais les distinctions établies parmi les hommes. Les grandes places sont autant de retranchements où les passions se fortifient; et nous vivons dans cette erreur de vanité, que l'amour-propre incorpore dans notre âme.

Nous ne voulons que l'appareil de la gloire, et le bruit pour nous dérober à nous-mêmes; car tous ces favoris de la fortune ne sont que des fugitifs et des déserteurs d'eux-mêmes. L'homme se cache sous le personnage, et se perd de vue. Une vie de spectacle est vide de bien réel; mais la vie privée devient l'écueil de ces réputations brillantes et dérobées; elle les démasque, et fait voir qu'elles ne sont fondées que sur la vanité. Rien de plus aisé que d'imposer avec des richesses; elles parent, elles ornent tout. Que de félicité elles nous offrent au dehors, que d'ennemis au dedans, si la sagesse ne vient à notre secours pour en régler l'usage. (Madame de Lambert.)

*

Quelques hommes ont revendiqué les richesses pour le peuple, sous

prétexte qu'*il les produisait*, et l'on a comparé tout naïvement le prote à Virgile, mettant sur la même ligne ces *deux ouvriers*. Mais non ! ce ne sont pas les pauvres qui produisent les richesses. Les vrais pauvres, les sauvages ne produisent rien. (Madame Allart de Méritens.)

RICHESSE ET TRAVAIL.

Si l'indigence corrompt, la richesse sans travail énerve, pervertit, déprave.

Avant la Révolution, Rousseau mettait aux mains de son Émile un rabot, prévoyant le jour où le gentilhomme serait forcé de retrousser ses manchettes jusqu'au coude, et, fait peuple malgré lui, de vivre comme vit le peuple, en travaillant.

Rousseau savait aussi que le droit de ne faire rien est une forte tentation à faire le mal.

Malgré le dur niveau que la Révolution a promené sur la France, il est encore donné aux héritiers de la gentilhommerie de dédaigner le rabot et de vivre dans une opulente fainéantise.

Et quelques fils de vilains laborieux dérogent, croyant se rehausser, en formant au-dessous d'une première couche oisive de noblesse, une seconde couche oisive de bourgeoisie. Cela boit, fume, monte à cheval, se divertit et croupit ensemble. Les pères se sont entre-battus, ceux-là pour conserver, ceux-ci pour acquérir ; ils se sont mis d'accord par une cote mal taillée, et les fils saturent en paix leur fastueuse inutilité. Touchante camaraderie des avortons de deux patriciats dont l'un a fini hier, dont l'autre finit aujourd'hui !

Tout cela est un crime contre la société moderne, qui a classé le travail au premier rang de ses devoirs. (Madame A. de Casamaior.)

RIDICULE.

L'homme a un grand empire sur l'homme, et, de tous les maux qu'il peut faire à son semblable, le plus grand peut-être est de placer le fantôme du ridicule entre les mouvements généreux et les actions qu'ils peuvent inspirer...

Il faut bien compter sur son esprit pour oser être sérieux contre une moquerie; il faut beaucoup de force pour laisser voir des sentiments qui peuvent être tournés en ridicule. Fontenelle disait : « J'ai quatre-vingts ans, je suis Français, et je n'ai pas donné dans toute ma vie le plus petit ridicule à la plus petite vertu. » Ce mot supposait une profonde connaissance de la société. (Madame de Stael.)

*

Les ridicules attachés aux femmes savantes et toutes les satires qu'une moitié du genre humain prodiguait à l'autre, sont devenus des saillies de mauvais goût que la raison réprouve. Il n'est pas un des coups portés par la gravité des philosophes, quelle que soit la vérité qui la dirige, pas un trait aiguisé par la verve caustique des poëtes contre la fragilité des femmes, qui ne saurait atteindre tout aussi justement le côté faible des hommes. (Madame Bachellery.)

ROHAN et DE BISSI (les cardinaux de).

Le cardinal de Rohan a belle mine comme madame sa mère, mais il n'a pas de taille; il est vain comme un paon, plein de fantaisies, tripotier, intrigant, esclave des jésuites; il croit tout gouverner et ne gouverne rien; il croit être sans égal au monde. — Le cardinal de Bissi est laid; il a la mine d'un paysan bien lourd; il est fier, méchant et faux, plus dissimulé qu'on ne saurait l'imaginer, flatteur jusqu'à la fadeur; on voit sa fausseté dans ses yeux; il a des moyens, mais il ne s'en sert que pour faire du mal. Il ressemble au Tartufe comme deux gouttes d'eau; il en a toutes les manières. (Madame la duchesse d'Orléans.)

ROI.

Un roi bienfaisant me semble un être presque adorable; mais, si, avant de paraître au monde, on m'eût donné le choix du gouvernement, je me serais déterminée par caractère pour une république. (Madame Roland.)

*

La miséricorde des rois est de rendre justice; et la justice des reines est d'exercer la miséricorde. (Marie Leckzinska.)

*

Dieu menaça les premiers hommes qui voulurent se créer des rois, et leur apprit toutes les misères qu'ils souffriraient sous leur domination. (Madame de Motteville.)

*

Il y a des royaumes qui font grands les rois; il y a des rois qui font grands les royaumes. (La reine Christine de Suède.)

*

Les rois jamais n'écoutent la voix de la vérité qu'ils ne soient détrônés, ni les beautés qu'elles n'aient perdu leurs charmes. (Lady Blessington.)

*

Les rois doivent suivre leur marche sans s'inquiéter des cris du peuple, comme la lune suit son cours sans être arrêtée par les aboiements des chiens. (Catherine II de Russie.)

*

En vérité, les souverains sont quelquefois contraints à trop de bassesses. (Marie-Antoinette.)

*

Un roi qui commande le respect pour Dieu est dispensé de le commander pour sa personne. (Marie Leckzinska.)

*

Les bons rois sont esclaves, et leurs peuples sont libres. (Marie Leckzinska.)

ROIS (malheur des).

La condition des rois et des grands est bien triste, et je m'imagine qu'un palefrenier est un peu plus heureux que son maître. Qu'il faut payer cher la pompe, la gloire et les magnifiques bagatelles que le peuple ignorant a la bêtise d'envier! (Madame de Pompadour.)

*

Le roi me disait hier : « J'ai beaucoup de flatteurs, et n'ai point d'amis. » Voilà le malheur des princes : on les adore, mais il est rare qu'on les aime. (Madame de Pompadour.)

ROMANS.

L'éducation des hommes donnant aux sens plus de pouvoir sur eux que sur les femmes, les livres licencieux sont plus dangereux pour les premiers que pour les dernières, surtout dans la première jeunesse. Les romans honnêtes, où la tendresse est toujours subordonnée à la vertu, font, au contraire, une impression très-vive sur les jeunes filles, et n'en font qu'une très-légère sur les jeunes gens. Le résultat en est à peu près le même, et porte également à l'amour les uns et les autres; mais, chez les hommes, c'est le physique qui agit sur le moral, et, chez les femmes, c'est le moral qui agit sur le physique. (Madame d'Arconville.)

ROUSSEAU (J.-J.).

Je n'ai jamais parlé de J.-J. Rousseau qu'avec le sentiment et

l'expression de la plus vive admiration : comme mère et comme institutrice, j'ai dû le critiquer, parce qu'il s'est égaré souvent, et que ses écrits contiennent plusieurs principes dangereux ; mais, en même temps, personne n'a mieux senti que moi combien l'enfance et les instituteurs lui doivent de reconnaissance. Mille fois, dans mes écrits, j'ai fait l'éloge de ses talents sublimes... (Madame de Genlis.)

*

Jean-Jacques était alors un joli jeune homme intelligent, timide, et qui semblait embarrassé par la délicatesse de ses sentiments et l'infériorité de sa position...

Je trouve à ce M. Rousseau beaucoup d'esprit, le cœur chaud, du savoir et de la candeur, malgré qu'on en dise... Il est venu me voir environ tous les huit jours, à peu près pendant quatre ans. Comme il était persuadé de ma véritable affection pour lui, il écoutait de moi les vérités les plus sévères, et c'était sans en être irrité ni fâché. Dans les derniers temps de son séjour à Paris, je faisais fermer ma porte aussitôt qu'il était entré chez moi. Je le grondais, je le faisais pleurer, et mes reproches portaient principalement sur ce qu'il était venu me faire de fausses confidences. Il y avait plus d'illusions dans sa tête que de manque de véracité dans son caractère; voilà ce que j'ai reconnu plus tard et ce qui m'a fait regretter de n'avoir pas été plus indulgente pour lui. Il n'avait conservé d'amis que le soleil ; mais, au plus fort de sa misanthropie, de sa misère et des privations qui suivaient sa pauvreté, c'était à moi...

Mais voilà que j'en pleure et que j'en tremble ! j'allais écrire étourdiment ce que je n'ai jamais voulu dire à personne. La confiance de Rousseau ne sera pas trompée, même après sa mort ; les mystères de son amour-propre et les petits secrets de notre amitié resteront ensevelis avec moi...

Dans sa vieillesse, Rousseau ne pouvait résister nulle part à son mécontentement de lui-même, à sa défiance des autres, à ses imaginations noires, au milieu desquelles il ne cessait de rêver des perfidies, des hostilités dissimulées et des trahisons...

Il a laissé des mémoires où, ce me semble, il y aurait beaucoup de retranchements à faire pour l'honneur de sa réputation ; mais il

était devenu si bizarrement fou, qu'il ne m'est pas démontré que tout ce qu'il y dit contre lui soit exactement vrai. (Madame DE CRÉQUI.)

*

Rousseau, qui parlait tant de liberté, ne connut jamais le bonheur de l'indépendance. Il vécut successivement dans la dépendance de la bienfaisance et de la générosité de mesdames de Warrens, d'Épinay et de Luxembourg. Il avait à ces trois dames des obligations si importantes, et d'une telle nature, qu'une âme noble ne se fût jamais déterminée à les contracter. (Lady MORGAN.)

ROYAUTÉ.

La licence et l'impunité sont les priviléges de la grandeur. Alexandre nous l'a appris. On vint un jour lui dire que sa sœur aimait un jeune homme; que leur intrigue était publique, et qu'elle se respectait peu. « Il faut bien, dit-il, lui laisser sa part de la royauté, qui est la liberté et l'impunité. » (Madame DE LAMBERT.)

RUDESSE.

Les hommes rudes ont toutes leurs aspérités au dehors, et ils blessent et incommodent ceux qui se mettent en contact avec eux. (Lady BLESSINGTON.)

*

Il y a des hommes d'un caractère élevé qui cachent plus leurs qualités que leurs défauts; ils parviennent à se faire une réputation d'humeur brutale qui éloigne les importuns et leur assure la reconnaissance des personnes envers qui ils ont une politesse moins rude. Ce travers n'est souvent adopté que pour cacher une sensibilité dont on aurait trop facilement abusé... Chez un homme distingué de tout point, la rudesse n'est qu'un bouclier pour couvrir l'endroit faible. (Madame SOPHIE GAY.)

SAGE.

L'homme le plus sage ne saurait savoir ce qu'il pensera, mais il doit être sûr de ce qu'il fera. (Madame d'Arconville.)

*

Un homme vicieux est gouverné par ses appétits; un homme faible par ses affections; mais le sage est gouverné par ses principes. (Lady Blessington.)

SAINT.

Saint François de Sales, qui a fondé l'ordre des filles de Sainte-Marie, avait été, dans sa jeunesse, l'ami du maréchal de Villeroi, père du maréchal actuel (1721); ce maréchal ne put jamais s'habituer à lui donner le nom de saint, et quand on lui parlait de son ami, il disait : « J'ai été ravi quand j'ai vu M. de Sales un saint; il aimait à dire des gravelures et trompait au jeu. Le meilleur gentilhomme du monde au reste, mais le plus sot. » (Madame la duchesse d'Orléans.)

SAINT-SIMON (le duc de).

Le vieux duc de Saint-Simon était un vilain corbeau malade, desséché par l'envie, dévoré d'ambition vaniteuse, et toujours perché sur sa couronne de duc. Jean-Baptiste Rousseau comparait ses yeux à *deux charbons éteints dans une omelette*, et la trivialité de cette comparaison n'ôte rien à sa vérité. (Madame de Créqui.)

SAVANTS.

Il n'y a guère de savants qui puissent sortir de leur cabinet et qui veuillent s'astreindre aux bienséances. Ils ne les croient pas faites pour eux. Aussi, rien de si pesant et de si peu poli que la plupart des savants. (Madame de Puisieux.)

*

Ce n'est pas assez de la science à un savant : il lui faut des vertus sociales; sans elles, qu'il reste dans son cabinet. (Madame de Puisieux.)

SECRET DES HOMMES.

Rarement on parvient, dans la vie, à pénétrer les sentiments secrets des hommes : l'affectation et la fausseté, la froideur et la modestie, exagèrent, altèrent, contiennent ou voilent ce qui se passe au fond du cœur. (Madame de Stael.)

SÉDUCTEUR.

Rien de si aimable qu'un homme séduisant, mais rien de plus odieux qu'un séducteur. (Ninon de Lenclos.)

SÉDUCTION.

Un homme riche et bien élevé séduit une jeune fille du peuple. Loin de lui la pensée de l'épouser. Que dirait le monde? Vingt ans après, aux yeux de ce même monde, pour s'assurer son rôti cuit à point, ses pantoufles et son lait de poule chaud, il épouse sa cuisinière. O puissance de l'égoïsme! (Madame C. Bachi.)

*

Les hommes ont fait les lois; et plus coupables aux yeux de Dieu que celles qu'ils viennent à bout de séduire, ils croient n'avoir point à rougir devant les hommes. (Madame du Montier.)

*

En amour, un jeune homme très-beau n'est pas toujours séduisant, mais il est toujours compromettant. (Madame Émile de Girardin.)

SÉDUISANT.

Les hommes les plus séduisants sont ceux qui ont acquis du mérite et conservé les avantages de la jeunesse au delà de ses limites. (Madame C. Bachi.)

SEIGNEUR (grand).

Un grand seigneur est bien peu de chose vis-à-vis d'un homme qui ne croit pas aux grands seigneurs. (Madame Émile de Girardin.)

*

Rien de si triste au fond qu'un grand seigneur sans vertus, accablé d'honneurs et de respects, et à qui on fait sentir à tout moment qu'on ne doit qu'à sa dignité, et rien à sa personne. Heureusement l'amour-propre, qui est le plus grand des flatteurs, sait ordinairement lui cacher son insuffisance. (Madame de Lambert.)

SENSIBILITÉ.

Quelques personnes, en bien petit nombre à la vérité, soutiennent que, dans les arts comme dans les lettres, la supériorité des hommes sur les femmes naît uniquement de la différence d'éducation, et ne veulent compter pour rien la différence créée par la nature. Il n'en est pas moins vrai que l'extrême sensibilité, qui fait le premier charme des femmes, amenant une grande mobilité de pensée, elle doit les priver de l'énergie nécessaire à l'emploi soutenu d'une ap-

plication sérieuse, et les rendre incapables de persistance pour tout ce qui ne tient qu'à l'esprit. Chez les hommes, au contraire, la sensibilité (quand ils en ont) n'est pour ainsi dire que momentanée ; des sensations innombrables, produit de la faiblesse d'organisation physique, de vives émotions de cœur, que fait naître la plus légère cause, ne viennent pas sans cesse leur ravir la faculté de réfléchir longtemps sur un même sujet ; or, cette faculté est la base indispensable de toute œuvre de premier ordre. (Madame de Bawr.)

SENTIMENTS.

Lorsque les hommes sont dépourvus de sentiments, il faut les reprendre avec le même sang-froid qu'on aurait en remontant une machine : personne n'a de l'humeur en remettant en mouvement un ressort qui était arrêté. (Madame Necker.)

SERMON.

Je dois avouer, à ma honte, que je ne connais rien de plus ennuyeux qu'un sermon ; nul opium ne m'endormirait aussi bien, surtout le soir. (Madame la duchesse d'Orléans.)

SERVICE.

Il y a des hommes naturellement mécontents et désapprobateurs, qui trouvent quelque chose à redire jusque dans les services qu'on leur rend. (Madame de Salm.)

*

L'homme qui vous rend un service dans le seul espoir de vous être agréable a dans ses manières, dans le son même de sa voix, quelque chose de satisfait et de bienveillant qui fait place à l'instant à une sorte de ton de supériorité et de protection, s'il peut penser que ce service vous était nécessaire. (Constance de Salm.)

SILENCE.

Il est des gens dont la vie entière est soumise à l'effet d'un mot dit sur eux. Depuis que Mirabeau avait dit en pleine assemblée « *que le silence de Sieyès était une calamité publique,* » il avait fait de son silence une spéculation politique dans les assemblées, un moyen d'influence dans les comités, et une attitude diplomatique dans les salons.

Un homme d'esprit avare de paroles est un phénomène si rare en France, qu'on le pare aussitôt de toutes les facultés supérieures. On dirait que le mérite de se taire les comporte toutes, et que la profondeur est fille du silence. (Madame Sophie Gay.)

SINCÉRITÉ.

La supériorité morale actuelle d'un sexe sur l'autre tient principalement à ceci, que nos mœurs rendent la sincérité presque toujours facile à l'homme. Il a moins souvent intérêt à mentir, d'où il résulte qu'il ne s'enfonce pas aussi avant dans le mal et se relève plus vite de ses chutes. (Madame d'Agout.)

SOCIÉTÉ.

La société a tout ravi à l'homme, s'est emparée, dans les contrées où elle a porté la civilisation, de tous les produits de la terre, des eaux, et de l'air même ; elle a frustré l'homme de ses droits naturels, des droits du sauvage, droits divins, sans lui rien offrir en compensation que la garantie des lois, illusoire pour celui qui ne possède pas. (Madame Gatti de Gamond.)

SOLIDARITÉ.

Beaucoup de philosophes ont parlé des femmes : le plus grand nombre s'est plu à leur rappeler leurs devoirs, à fixer à leur esprit, à leur cœur, à leurs passions, des bornes si étroites qu'elles se sont vues dans la nécessité de les franchir sans cesse : le plus grand nombre, feignant de ne pas voir cette éternelle balance dans laquelle la nature a pesé la force réelle des hommes et la puissance tacite des femmes, le plus grand nombre leur a dit : « Nous sommes l'être par » excellence ; vous n'êtes qu'un être accessoire ; » ils les ont renvoyées, à chaque instant, à ce qu'ils ont appelé l'état primitif de la nature, sans réfléchir que les hommes eux-mêmes sont bien loin de cet état peut-être illusoire ; que l'existence, les goûts, les passions des femmes sont attachés immédiatement aux leurs ; que l'impulsion bonne ou mauvaise qui entraîne l'un ne peut laisser l'autre en arrière. De ces faux principes, ils ont tiré des conséquences imaginaires que l'esprit le plus juste, le plus désintéressé, ne peut rendre aucunement applicables aux hommes et aux femmes tels qu'ils sont ; en vain, quelques-uns d'entre eux ont osé élever la voix en notre faveur, l'improbation, l'oubli, et cette espèce d'autorité que le temps donne à l'injustice même, tout a concouru à laisser les choses dans l'ordre qu'avait établi le droit du plus fort, presque toujours éludé par l'adresse du plus faible...

Cependant, les femmes sont une partie si essentielle de la société, qu'il paraît incroyable qu'on les ait comptées pour rien dans les différents ordres de choses dont le bonheur de tous était nécessairement le but ; l'intérêt général et l'intérêt particulier sont également lésés par cette exception bizarre et illusoire. (Madame CONSTANCE D. T. PIPELET.)

SOLITUDE.

L'homme est fait pour aimer. La solitude, sans la foi et l'amour divin, est un tombeau, moins le repos de la mort. (Madame GEORGE SAND.)

SOT.

Les sots sont plus ridicules et plus méprisables que les fous. (La reine Christine de Suède.)

*

Les sots sont plus dangereux que les méchants. (La reine Christine de Suède.)

*

Le sot découvre un homme d'esprit, par un instinct d'antipathie, beaucoup plus promptement que l'homme d'esprit ne découvre un sot. (Madame Necker.)

*

Le sot vit dans un éblouissement de lui-même qui l'empêche de voir le mérite d'autrui. (Madame C. Bachi.)

SOUVERAINS.

Les souverains ne veulent jamais convenir des fautes qu'ils ont commises; ils cherchent et trouvent toujours un souffre-douleur. L'histoire ne juge pas les faits de la même manière, elle n'admet point de plastron. (Madame Campan.)

SUICIDE.

Tant qu'il reste à l'homme une lueur d'espérance, il doit vivre. Si son existence est utile à ceux qu'il aime, il doit la conserver religieusement; mais, dès qu'il s'aperçoit que sa vie est une cause de désolation pour les uns et le deuil pour les autres, il faut qu'il en fasse le sacrifice avec résignation...

... Ne vous écriez pas : Celui qui se tue est un lâche! C'est là un

sophisme. Il y a quelque courage, au contraire, à regarder froidement le poison qui va éteindre le flambeau de la vie que Dieu a allumé en soi. Il y a quelque mérite à compter les minutes qui séparent de l'éternité.... (*Confidences et causeries de mademoiselle* Mars.)

SUPÉRIORITÉ.

Toute supériorité doit être accompagnée de cette certaine dignité généreuse qui dédaigne de se faire valoir mesquinement aux dépens des autres. Une grande simplicité, dans ce cas, ajoute bien plus de valeur au talent que cette inquiétude, cette crainte de n'être pas assez aperçu, qui finit par pousser à des preuves *jactancieuses* et ignobles d'un amour-propre humble et ambitieux à la fois. Il est plus difficile de porter avec dignité une distinction que de l'acquérir. Il faut que l'homme qui en est revêtu ait assez de conscience de sa propre valeur, pour savoir la mettre à l'écart et l'oublier. (Comtesse Merlin.)

*

Beaucoup d'hommes aujourd'hui font profession d'affirmer physiologiquement et philosophiquement que la créature mâle est d'une essence supérieure à celle de la créature femelle. Cette préoccupation me semble assez triste, et, si j'étais femme, je me résignerais difficilement à devenir la compagne ou seulement l'amie d'un homme qui s'intitulerait mon dieu : car, au-dessus de la nature humaine, je ne conçois que la nature divine. (George Sand.)

SUPERSTITION.

Tout homme est superstitieux, à différents degrés ; peu ont la sincérité de l'avouer. (Madame C. Bachi.)

SUSCEPTIBILITÉ.

Il y a dans presque tous les hommes quelque chose qui tient de la folie, une susceptibilité quelconque qui les fait souffrir, une faiblesse qu'ils n'avouent jamais, et qui a plus d'empire sur eux, cependant, que tous les motifs dont ils parlent. (Madame de Staël.)

TALLEYRAND.

... Être sans nom, tu fus pourvu d'un cerveau immense, de sens avides et délicats; l'absence de ce quelque chose d'inconnu et de divin, qui nous fait hommes, te fit plus grand que le premier d'entre nous, plus petit que le dernier de tous. Infirme, tu marchas sur les hommes sains et robustes; la plus vigoureuse vertu, la plus belle organisation n'était devant toi qu'un roseau fragile; tu dominas des êtres plus nobles que toi; ce qui te manquait de leur grandeur fit la tienne...

... Ton approche était funeste, dit-on; ton regard fascinait comme celui de la vipère. Ton souffle était comme la brise des matinées d'avril qui dessèche les bourgeons et les fleurs et les sème au pied des arbres attristés. Ta parole flétrissait l'espérance et la candeur au front des hommes qui t'approchaient. Combien as-tu effeuillé de frais boutons! combien as-tu foulé aux pieds de saintes croyances et de douces chimères, problème vivant, énigme à face humaine! combien de lâches as-tu faits? combien de consciences as-tu faussées et anéanties!... (Madame George Sand.)

*

... Homme prestigieux, fléau que le maître du monde repoussa du pied et jeta sur la terre comme Vulcain le boiteux, pour y forger sans relâche une arme inconnue au fond des cavernes inaccessibles, tu n'auras rien à dire au grand jour du jugement. Tu ne seras pas même interrogé. Le Créateur, qui t'a refusé une âme, ne te deman-

dera pas compte de tes sentiments et de tes passions. (Madame George Sand.)

* *

Pourquoi le prince de Talleyrand a-t-il si froid? pourquoi tremble-t-il de tous ses membres? C'est, comme l'avaient prédit depuis longtemps les docteurs, que le froid de son corps vient de son cœur. (Lady Blessington.)

TEMPÉRAMENT.

Quand les hommes croient changer de conduite, ils ne font que changer de tempérament. (Madame de Puisieux.)

*

Si les amants osent peu, ils aiment peu, disons-nous. Ce qui les fait toujours craindre et toujours trembler, nous semble, en effet, plutôt une marque de la faiblesse de leur tempérament que de leur amour. (Madame de Sartory.)

TERGIVERSATION.

Si continuelles sont aujourd'hui les tergiversations en politique, que les hommes politiques pourraient, à propos, en dire ce que Voltaire disait des systèmes : « Il faut toujours se réserver le droit de rire le lendemain de ses idées de la veille. » (Lady Blessington.)

TESTAMENT.

Le testament d'un homme est souvent un juste châtiment effectué contre des ennemis intimes. (Madame C. Bachi.)

TIMIDITÉ.

J'ai souvent remarqué que la timidité donne aux jeunes gens un air de douceur et de respect qui ne déplaît jamais aux honnêtes femmes. Je ne sais s'il n'y a pas autant de plaisir pour elles à jouir d'un tendre embarras que d'une audace vaine. Les charmes d'une jolie femme produisent plus d'un effet; ils inspirent la tendresse et les désirs. La tendresse touche le cœur, les désirs flattent l'amour-propre; mais, en supposant qu'une honnête femme ait plus de sensibilité que de vanité, elle doit préférer de toucher le cœur. On ne sait pas, d'ailleurs, où cela conduit, et l'on peut parvenir avec le temps à mettre tout d'accord. (Madame de Rieux.)

TITRES.

Les titres touchent de près au ridicule, depuis que notre chambre des députés, dans une des velléités démocratiques dont elle a été atteinte immédiatement après la révolution de juillet, a permis à chacun de s'en gratifier à son aise. Il n'y a plus aujourd'hui que les illustrations de la tribune, du barreau, ou de la gloire littéraire. C'est le travers de notre époque, il faut s'y conformer.

Ce que tu appelles un travers est, au contraire, une preuve de perfectionnement de notre esprit. La nation qui n'admire et ne respecte que l'homme de talent, de mérite, est juste, sensée, grande. Le talent, le mérite ne s'acquièrent que par de longues et pénibles études, tandis que la bassesse, la friponnerie peuvent conduire à la fortune, et que le hasard seul préside à la naissance... (Madame de Carlowitz.)

*

... Que fait un titre? Il ne fait qu'alimenter, boursoufler l'orgueil de l'homme. Ce principe, qui est la cause première de toutes ses

folies, cet aliment insipide à la raison, donne des prétentions de suprématie sur les hommes qui n'en ont point, ou en ont moins. Avez-vous rien vu de plus absurde, de plus ridicule, de plus insensé, que de se mettre dans la tête que le titre de baron, de comte, etc., donne des prérogatives pour primer sur les autres hommes? C'est de la folie, et de la folie toute pure. Mirabeau disait à ce sujet : « Il faut deux choses pour qu'un citoyen soit noble : d'abord qu'il le dise, puis que celui à qui il le dit veuille bien le croire. Sans ces deux conditions, la noblesse n'existe pas. » Dans le temps de la Constituante, cette phrase très-juste a couru tout Paris. (Madame Campan.)

TOLÉRANCE.

Les femmes rendent aujourd'hui plusieurs services à l'État; elles seraient peut-être capables d'en rendre un plus grand nombre encore, et, malgré certaines fonctions administratives qu'elles remplissent et dans lesquelles les hommes ne peuvent les remplacer, leur part du droit d'égale admission aux emplois publics (si minime qu'elle soit) n'est formulée en aucun article de loi; de sorte que les attributions, les offices que le pouvoir leur accorde en titre ou par délégation n'existent qu'en vertu de la coutume, de l'extension arbitraire ou de la tolérance. (Madame Bachellery.)

*

Si l'on suivait mon avis, tous les souverains donneraient ordre que, parmi tous les chrétiens, sans distinction de religion, on eût à s'abstenir d'expressions injurieuses, et que chacun croirait et pratiquerait selon sa volonté; toutes les lois qui punissent avec tant de rigueur les différences d'opinions entre chrétiens seraient abolies, et on se conformerait ainsi à l'Évangile qui recommande à tant d'endroits la charité, et qui dit : « Qui aime Dieu de toute son âme, et son prochain comme soi-même, suit la loi et les prophètes. » Regarder un autre comme damné, c'est agir directement contre la charité, et cela fait qu'on hait le prochain au lieu de l'aimer; cela serait donc

sévèrement défendu, mais je crains qu'on n'écoutera ni ne suivra mon conseil. (Madame la duchesse d'Orléans.)

TROMPER.

Les hommes croient que tromper fait plus d'honneur à leur esprit, qu'être vrais, parce que le mensonge est de leur invention : c'est un amour-propre d'auteur très-mal placé. (Madame de Staël.)

TURCOMANS.

On a tant parlé de l'hospitalité orientale que je m'abstiendrais volontiers d'entamer ce chapitre, si, tout en en parlant beaucoup, on n'en avait parlé fort mal. J'ai lu, par exemple, des récits de voyage dont les auteurs célébraient dans le plus beau langage l'hospitalité des Turcomans, tandis que j'ai toujours reconnu l'origine turcomane de la population d'un village à la pitoyable réception qui m'y était faite. On prend d'ailleurs pour des offres sérieuses d'hospitalité tout compliment adressé par un indigène à un étranger, sans songer aux singuliers mécomptes qu'entraînerait chez nous une interprétation trop libérale de certaines formules de la politesse européenne. Le fait est que, de toutes les vertus en honneur dans la société chrétienne, l'hospitalité est la seule que les musulmans se croient tenus de pratiquer. Là où les devoirs sont peu nombreux, ils sont plus respectés, ce qui est tout à fait naturel. Les Orientaux ont donc pris au sérieux cette seule et unique vertu, cette solitaire contrainte qu'ils ont consenti à s'imposer. Malheureusement, toute vertu qui se contente des apparences est sujette à s'altérer bientôt. C'est ce qui est arrivé, c'est ce qui arrive journellement de l'hospitalité orientale. Un musulman ne se consolera jamais d'avoir manqué aux lois de l'hospitalité. Entrez chez lui, priez-le d'en sortir, laissez-le se morfondre à la pluie, à la porte de sa maison, ravagez son office, épuisez ses provisions de café et d'eau-de-vie, culbutez et mettez sens dessus dessous ses tapis, ses matelas, ses oreillers, cassez sa vaisselle, montez ses chevaux, ren-

dez-les-lui fourbus, si bon vous semble : il ne vous adressera pas un seul reproche, car vous êtes un *mouzafir*, un hôte; c'est Dieu lui-même qui vous a envoyé, et, quoi que vous fassiez, vous êtes et serez toujours le bienvenu. Tout cela est admirable; mais, si un musulman trouve le moyen de paraître aussi hospitalier que les lois et les mœurs l'exigent, sans sacrifier une obole, ou même en gagnant une grosse somme d'argent, fi de la vertu, et vive l'hypocrisie! C'est là ce qui arrive quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent. Votre hôte vous comble pendant votre séjour chez lui; puis, si, à votre départ, vous ne lui payez pas vingt fois la valeur de ce qu'il vous a donné, il attendra que vous soyez sorti de sa maison, que vous ayez déposé, par conséquent, votre sacré titre de *mouzafir*, et il vous jettera des pierres. (Madame de Belgiojoso.)

TURGOT.

Turgot, dont le profond génie embrassait presque toutes les branches des sciences humaines, qui, à la tête d'un ministère, promulguait les principes de la philosophie, et disait : « Que le genre humain soit libre, et que chaque nation jouisse des avantages particuliers dont la nature l'a favorisée; » Turgot, dis-je, encouragea l'agriculture comme le meilleur moyen d'assurer la prospérité de la France. Il appela à l'aide, et fit concourir au développement de ses vues tout ce que la France possédait alors de génies et de lumières. Mais, si ce fut la gloire de l'infortuné Louis XVI d'avoir élevé un tel homme au ministère, ce fut son malheur de l'avoir sacrifié aux intrigues d'une classe égoïste et privilégiée, et les projets que ce grand homme avait conçus pour élever l'agriculture, dans sa patrie, au plus haut degré de splendeur, ne furent pas accomplis. (Lady Morgan.)

TYRANNIE.

Être aimé !... c'est vivre de tourments, c'est errer dans un désert sans bornes avec un aveugle pour guide; c'est trembler à chaque

pas, et trembler pour ce qu'on aime ; c'est avoir un juge malveillant et faible dont les conseils intéressés vous égarent ; qui ne connaît ni ses défauts, ni les vôtres, et qui vous reproche toutes vos belles qualités parce que ce sont elles qui le font souffrir ; c'est avoir un ennemi perfide qui a le secret de votre faiblesse, qui vous reproche comme des crimes toutes vos plus nobles actions, et qui s'arme contre vous, dans sa haine factice, de vos confidences et de vos aveux ; c'est avoir pour allié un traître, un adversaire implacable qui lutte sans cesse secrètement contre vous, épiant toutes vos pensées ; c'est installer dans sa demeure le plus terrible de tous les espionnages : celui de l'esclave révolté.

Être aimé... c'est vivre d'abnégation et de défiance. Pour un homme, c'est renoncer à la fortune, à toutes les affections de famille, à toutes les douceurs du foyer, à tous les succès, à toutes les gloires; quelquefois même, c'est se laisser déshonorer. Pour une femme, être aimée, ou du moins consentir à être aimée, c'est mentir à toutes les heures, c'est perdre le repos, la gaieté, la raison, la pudeur et l'esprit !

Oh ! les premiers jours sans doute l'orgueil est flatté, le cœur est touché et la femme aimée semble plus belle ; elle a plus de confiance en son pouvoir ; mais bientôt cette confiance se dissipe, car l'ennemi ne songe qu'à l'étouffer. Par degrés il s'empare de toutes les idées. Il absorbe tous les sentiments, il attaque tout le passé, il balaye et chasse tous les souvenirs, il s'établit en maître dans cette âme, et plus il se sent dominer, plus il se fait absolu. Une hostilité orgueilleuse s'engage entre lui et la femme bien-aimée, ou plutôt trop aimée. La guerre se déclare involontairement ; l'amour... c'est la suprême injustice... une préférence est une injustice toujours... mais comme il faut payer chèrement cette préférence ! que de reproches, que d'aigreur, quelle malveillance inépuisable, quelle jalousie minutieuse et agaçante !... Chose étrange ! comment cela se fait-il ? Tout dans cette femme lui plaît, et cependant tout ce que fait, tout ce que dit cette femme lui déplaît ! A-t-il à se plaindre d'elle ? — Non. — Pourquoi donc la tourmente-t-il sans cesse ? — Parce qu'il l'aime !...

Pourquoi donc cette femme, si spirituelle, si amusante, est-elle maintenant toujours triste et inquiète ? — Parce qu'elle est aimée.

Pourquoi donc cette autre jeune femme, qui était si élégante, si coquette, qui donnait la mode, qu'on voyait briller dans toutes les fêtes, cachée maintenant sous de longs voiles, sous de lourdes étoffes, est-elle froide et maussade pour tout le monde? — Parce qu'elle est aimée.

Pourquoi cette femme, dont la voix est si belle et qui chantait si bien, ne chante-t-elle plus? — Parce qu'elle est aimée..... et cependant c'est pour sa voix qu'on l'a aimée.

Pourquoi cette femme, qui écrivait des pages si pleines de feu, et dont l'imagination était si fertile, n'écrit-elle plus ni drame ni roman? — Parce qu'elle est aimée, et que l'amour, qui est jaloux de ses poétiques pensées, ne lui permet aucunes rivales chimères, parce qu'il a la prétention de réaliser tous ses rêves, et qu'il est envieux de toutes ses créations.

Consentir à être aimée, c'est abdiquer, c'est perdre son libre arbitre, c'est anéantir son individualité. (Madame Émile de Girardin.)

TYRANS.

Il n'est pas vrai que l'opprimé, lorsqu'il est innocent, soit plus malheureux que l'oppresseur : l'histoire nous apprend que les tyrans ont été les plus malheureux de tous les hommes. (Madame d'Arconville.)

UNION.

Toutes les unions possibles seront intolérables tant qu'il y aura dans la coutume une indulgence illimitée pour les erreurs d'un sexe, tandis que l'austère et salutaire rigueur du passé subsistera uniquement pour réprimer et condamner celles de l'autre. (Madame George Sand.)

USAGE DU MONDE.

Ma situation est bien malheureuse! Je ne puis connaître mes amis ni mes ennemis : ils ont tous les mêmes égards extérieurs, la même politesse et le même langage. Ah! que je hais ce monde bas et flatteur! J'aimerais bien mieux l'honnête franchise des sauvages, qui aiment ou haïssent ouvertement. Parmi nous, on rampe, on caresse, on embrasse ceux qu'on veut perdre; et tout cela s'appelle le bel usage du monde chez les peuples civilisés! (Madame de Pompadour.)

USURPATION.

Les hommes, par la force plutôt que par le droit naturel, ont usurpé l'autorité sur les femmes; elles ne rentrent dans leur domination que par la beauté et par la vertu. (Madame de Lambert.)

UTILE.

Tous les hommes sont nés pour être utiles, et ils le sont tous quand ils veulent; il n'y en a pas un qui soit propre à quelque chose. (Madame de Puisieux.)

VANITÉ.

La vanité croît en proportion de l'insuccès chez certains hommes. (Madame C. Bachi.)

*

L'amour de la gloire se fonde sur ce qu'il y a de plus élevé dans la nature de l'homme; l'ambition tient à ce qu'il y a de plus positif

dans les relations des hommes entre eux; la *vanité* s'attache à ce qui n'a de valeur réelle ni dans soi, ni dans les autres, à des avantages apparents, à des effets passagers; elle vit du rebut des deux autres passions; quelquefois cependant elle se réunit à leur empire; l'homme atteint aux extrêmes par sa force et sa faiblesse, mais plus habituellement la *vanité* l'emporte sur tout dans les caractères qui l'éprouvent. Les peines de cette passion sont assez peu connues, parce que ceux qui les ressentent en gardent le secret, et que tout le monde étant convenu de mépriser ce sentiment, jamais on n'avoue les souvenirs ou les craintes dont il est l'objet.

L'un des premiers chagrins de la *vanité* est de trouver en elle-même et la cause de ces malheurs et le besoin de les cacher. La *vanité* se nourrit de succès trop peu relevés pour qu'il existe aucune dignité dans ces revers.

La gloire, l'ambition se nomment. La *vanité* règne quelquefois à l'insu même du caractère qu'elle gouverne; jamais du moins sa puissance n'est publiquement reconnue par celui qui s'y soumet : il voudrait qu'on le crût supérieur aux succès qu'il obtient, comme à ceux qui lui sont refusés... (Madame DE STAEL.)

*

La vanité des hommes supérieurs les fait prétendre aux succès auxquels ils ont le moins de droit; cette petitesse des grands génies se retrouve sans cesse dans l'histoire : on voit des écrivains célèbres ne mettre de prix qu'à leurs faibles succès dans les affaires publiques; des guerriers, des ministres courageux et fermes, être avant tout flattés de la louange accordée à leurs médiocres écrits; des hommes qui ont de grandes qualités ambitionner de petits avantages : enfin, comme il faut que l'imagination allume toutes les passions, la vanité est bien plus active sur les succès dont on doute, sur les facultés dont on ne se croit pas sûr; l'émulation excite nos qualités véritables, la vanité se place en avant de tout ce qui nous manque; la vanité souvent ne détruit pas la fierté; et, comme rien n'est si esclave que la vanité, et si indépendant, au contraire, que la véritable fierté, il n'est pas de supplice plus cruel que la réunion de ces deux sentiments dans le même caractère. On a besoin de ce qu'on

méprise : on ne peut s'y soumettre, on ne peut s'en affranchir; c'est à ses propres yeux que l'on rougit; c'est à ses propres yeux que l'on produit l'effet que le spectacle de la vanité fait éprouver à un esprit éclairé et à une âme élevée. (Madame DE STAEL.)

*

Un homme qui n'a point de vanité est bien puissant auprès d'un homme que les vanités seules font vivre. (Madame ÉMILE DE GIRARDIN.)

*

La vanité et la faiblesse avilissent plus les hommes que les passions violentes, si funestes qu'elles soient. (Madame CAROLINE ANGEBERT.)

*

La vanité d'un homme, trop dédaigneuse pour entendre à aucune transaction, fléchit au premier coup dont elle est blessée. Celle d'une femme, flattée ou trahie par le sentiment qui l'abuse, cède, reprend tour à tour le terrain, et se défend jusqu'au dernier soupir. (Madame SIMONS-CANDAILLE.)

VÉNÉRATION.

Ne vénérerait-il qu'une citrouille, l'homme qui vénère s'élève ? (Madame C. BACHI.)

VÉNITIENS.

Les Vénitiens sont bons, aimables, spirituels, et, sans leurs rapports avec les Esclavons et les juifs, qui ont envahi leur commerce,

ils seraient aussi honnêtes que les Turcs, qui sont là (à Venise) aimés et estimés comme ils le méritent. (George Sand.)

VERTU.

C'est un vice de plus dans un méchant homme que l'apparence de la vertu. (Madame d'Arconville.)

*

L'homme le plus corrompu sent, malgré lui, une sorte de respect pour la vertu. (Madame de Verzure.)

*

Tous les hommes seront vertueux quand ils seront forcés d'être tels, c'est-à-dire quand l'intérêt particulier se trouvera d'accord avec l'intérêt général. C'est l'ouvrage des lois et du gouvernement que cette réunion parfaite; et nous voyons que les mœurs les plus corrompues sont celles des pays où le gouvernement est le moins sage, où l'opposition est la plus directe entre le bien général et l'intérêt du puissant, entre les intérêts des particuliers et le bien public. (Madame Roland.)

*

L'homme est faible, inconséquent, corrompu même, mais il a pourtant une haute idée de la vertu, et, si le rayon divin se manifeste peu dans sa conduite, on le voit éclater parfois dans la noblesse de ses conceptions. (Madame Necker de Saussure.)

*

Il en coûte pour être vertueux, et il en coûte bien davantage pour continuer de l'être; et puis il est entre le vice et la vertu des

limites délicates où l'on a besoin d'un grand discernement pour ne point s'égarer, soit qu'il faille agir, soit qu'il faille juger d'une action. Le bien et le mal ne sont pas toujours évidents. Dans les conjonctures critiques, je me détermine par la loi générale; elle ne m'a jamais trompée. Quand je ne sais quel parti prendre, je me déplace, et j'examine ensuite quel parti je désirerais qu'un autre prît. Croirait-on qu'il faut du courage pour recourir à cet expédient? Au reste, c'est là tout son mérite, car il n'y a point de finesse à l'avoir imaginé. (Madame de Puisieux.)

VICE.

Dans chaque siècle, il y a un vice dominant, et il y a toujours quelque homme, qu'on appelle galant homme, qui donne le ton à son siècle, qui fixe le ridicule et qui met en crédit les vices de la société. (Madame de Lambert.)

*

Rien n'est plus rare en France que la foi chrétienne; il n'y a plus de vice ici dont on ait honte; et, si le roi voulait punir tous ceux qui se rendent coupables des plus grands vices, il ne verrait plus autour de lui ni nobles, ni princes, ni serviteurs; il n'y aurait même aucune maison de France qui ne fût en deuil. (Madame la duchesse d'Orléans.)

*

Les hommes entre eux se pardonnent plutôt le vice réel que l'apparence du vice. (Madame de Verzure.)

VIE.

La plupart des hommes emploient la première partie de leur vie à rendre l'autre misérable. (Madame de Lambert.)

*

Lorsque les hommes ne savent pas ou ne veulent pas employer dignement et noblement leur vie, la nature se venge sur eux des dons mêmes qu'ils ont reçus; l'activité du corps ne sert plus qu'à la paresse de l'esprit, la force de l'âme devient de la rudesse; et le jour se passe dans des exercices et des amusements vulgaires, les chevaux, la chasse, les festins, qui conviendraient comme délassements, mais qui abrutissent comme occupations. (Madame DE STAEL.)

VIEILLESSE.

On a dit « qu'il n'y avait point de spectacle plus digne d'un Dieu, qu'un homme vertueux en prise avec la fortune. » On en doit dire autant d'un homme seul avec lui-même, et aux prises avec la vieillesse, l'infirmité et la mort. Dans la retraite, qui est l'asile de la vieillesse, on jouit d'un calme sans interruption; des jours innocents vous donnent des nuits tranquilles; et en société avec les morts, ils vous instruisent, vous guident et vous consolent : ce sont des amis sûrs et constants, sans légèreté et sans jalousie; enfin, on a dit « que ce qu'il y avait de plus délicieux dans la vie de l'homme était dans sa fin. » (Madame DE LAMBERT.)

VULGAIRE.

LE PEUPLE ET LES HOMMES D'ÉTAT.

... La fatalité agit directement sur les hommes remarquables, soit dans le bien, soit dans le mal. Il n'est pas besoin qu'elle s'occupe du vulgaire. Le vulgaire obéit à l'impulsion de ces leviers qu'une main invisible met en mouvement. C'est contre cette classe impotente et stupide, contre cette vase dormante qui se laisse remuer et creuser, produisant tout ce qu'on y plante, sans savoir pourquoi, sans demander quelle racine venimeuse ou salutaire on enfonce

dans ses flancs gras et inertes ; c'est contre ces forêts de têtes de chardon que le vent penche et relève à son gré, que je m'indigne, moi qui veux rester dans la foule et qui ne peux supporter son poids, son murmure et son ineptie. C'est contre ces moutons à deux pieds qui, contemplant les hommes d'État dans une lourde stupéfaction, et, s'étonnant de se voir tondre si lestement, se regardent et se disent : « Voilà de fiers hommes ! et que nous voilà bien tondus ! » O butors ! vos pourceaux crient et ne s'amusent pas à admirer les ciseaux qui les châtrent. (George Sand.)

WELLINGTON (lord).

Nous passâmes à la Chambre des lords...

Comme nous entrions, le duc de Wellington parlait ; son débit était froid, pâle, traînant : — on l'écoutait avec une sorte de déférence ; mais ses paroles ne produisaient aucun effet. — Lord Brougham débita deux ou trois plaisanteries bouffonnes qui provoquèrent les rires bruyants de Leurs Seigneuries.

Messieurs les lords n'ont pas plus de tenue que les membres de la Chambre des communes : ils gardent aussi le chapeau sur la tête ; mais, là, ce n'est pas vulgarité de manières, c'est orgueil de rang : — ils exigent que les assistants, dans les tribunes publiques, ou les personnes citées à leur barre, fussent-elles des membres de l'autre chambre, soient découverts. — Après que lord Wellington eut fini de parler, il s'étendit sur son banc, dans la position que vulgairement on nomme *les quatre fers en l'air*, — c'est-à-dire que ses jambes reposaient sur le dos du banc supérieur, ce qui lui mettait la tête en bas ; — cette posture était des plus grotesques. (Madame Flora Tristan.)

XIMENÈS (marquis de).

Le marquis de Ximenès était bien l'être le plus singulier, le plus original, le plus amusant, le plus grotesque qu'il fût possible de voir. Figurez-vous un petit vieillard bossu, difforme, laid et sale à faire peur, mais spirituel comme un démon, malin comme un singe, et doublant l'intérêt, le charme de ses bons mots et de ses facéties par

sa pantomime expressive, la mobilité de sa physionomie, l'animation et la vivacité de ses regards. Débris vivant du siècle dernier, dont il avait vu de près les plus belles illustrations, le marquis possédait au plus haut degré le secret de ces causeries faciles, élégantes, distinguées, spirituelles, dont les traditions se sont, hélas ! si complétement perdues. Sa prodigieuse mémoire lui fournissait une foule de charmantes particularités, de souvenirs intimes sur la dernière moitié du XVIIIe siècle. Nul ne l'égalait sous le rapport de l'érudition des choses futiles; personne n'était initié comme lui aux mystères du monde, des salons, et particulièrement aux secrets du monde dramatique et musical. Pendant toute la durée de l'Empire et une partie de la Restauration, il fut l'un des habitués les plus assidus du foyer de l'Opéra et de la Comédie-Française. Aussi n'est-il pas une danseuse, une cantatrice jadis en renom sur lesquelles il n'eût à vous débiter des milliers d'historiettes toutes plus intéressantes les unes que les autres. Bref, le marquis était le plus inépuisable et le plus délicieux conteur que vous ayez jamais vu. (Madame FANNY VILLAGRE.)

FIN.

TABLE DES AUTEURS.

PRÉLIMINAIRES.

LES HOMMES

JUGÉS PAR LES FEMMES.

—

A

D

E

F

G

N

O

P

Q

R

S

T